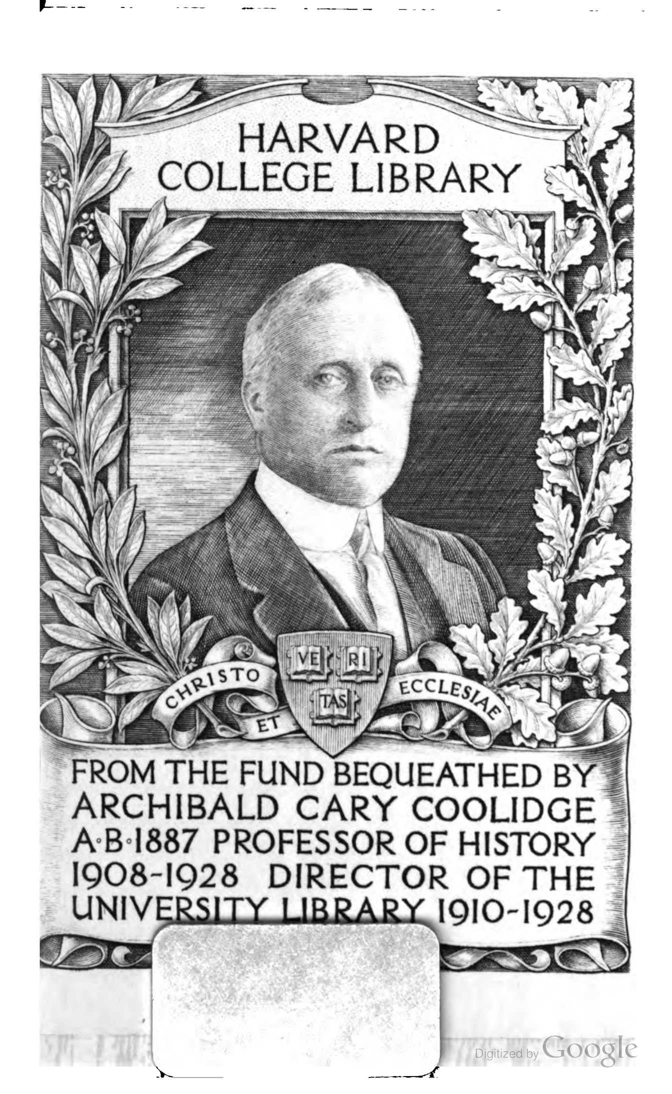

HARVARD
COLLEGE LIBRARY
CHRISTO
ET
ECCLESIAE
VE
RI
TAS
FROM THE FUND BEQUEATHED BY
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A·B·1887 PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928 DIRECTOR OF THE
UNIVERSITY LIBRARY 1910-1928



LETTRES

DE

F. BERTHOLET-BRIDEL

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.

LETTRES

DE

F. BERTHOLET-BRIDEL

PUBLIÉES POUR SES AMIS



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1865


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
FEB 1 1968

Cette correspondance est offerte, avant tout, aux amis de François Bertholet ; par où nous entendons, non-seulement ses relations particulières, mais encore tous ceux qui l'ont connu et aimé, ceux qui ont reçu, par son ministère, quelques bénédictions spirituelles. — Ce n'est qu'à ce point de vue que peut se justifier devant sa mémoire, et même devant le public, l'espèce d'indiscrétion qu'il y aurait, sans cela, à publier les épanchements intimes de l'amitié et de la famille, tels qu'ils ont coulé de la plume rapide du serviteur de Dieu. Il était surtout homme d'action ; et sa vie, habituellement si remplie, ne lui laissait que

le temps de tracer à la hâte ces lignes, sans avoir toujours celui de les relire. Aussi, bien qu'on ait soigneusement élagué dans ces lettres, tout ce qui appartient au sanctuaire de la famille, et même le plus souvent ce qui touche en bien ou en mal à des hommes encore vivants, devons-nous rappeler ici, que ces fragments de lettres sont reproduits avec la familiarité, l'impressionabilité, les incorrections même de l'auteur. — Mais c'est cela même qui en fera, pour ses amis, l'intérêt et le charme. Ils y retrouveront François Bertholet, tels qu'ils l'ont connu, avec sa foi, son zèle, son humilité, sa ferveur, son cœur ardent, sa mobilité et sa vive imagination qui colore tout de ses teintes tranchées.

On peut espérer, toutefois, que ces lettres offriront un intérêt d'édification à un public moins restreint que celui dont nous venons de parler. Il est difficile qu'un lecteur tant soit peu accessible aux choses spirituelles, ne soit pas attiré et instruit par l'histoire d'une âme aussi bien douée et qui se laisse pénétrer jusqu'au fond. On remplace quelquefois la paroi d'une ruche d'abeilles par un verre qui permet d'observer dans tous ses détails

le travail intérieur de ces industrieux insectes. Il y a quelque chose de semblable dans ces épanchements d'une âme, en quelque sorte transparente, où l'on peut observer, dans leurs nuances variées, les combats de la foi et le travail de l'Esprit de Dieu sanctifiant les dons de l'intelligence, les affections du cœur et jusqu'aux penchants naturels qui, sans ce contrepoids, eussent aisément pu devenir des défauts, mais que la discipline du Seigneur contient et transforme, jusqu'à les faire servir à son œuvre et à ses desseins.

Enfin, il est permis de l'espérer, les chrétiens qui se consacrent au ministère de la Parole, trouveront ici quelque enseignement et quelque encouragement salutaires, dans les expériences d'un compagnon d'œuvre qui s'est dépensé pour le Seigneur, et qui, malgré ses infirmités de toute espèce, a reçu de Lui la force d'agir avec puissance et avec une incessante ardeur, pour le réveil des âmes, pour la conversion des pécheurs, comme aussi pour l'affermissement et la sanctification des fidèles. — Bertholet était évangéliste autant que pasteur; il avait reçu le don de remuer les masses non moins que celui de diriger les chrétiens; et

ce n'est peut-être pas sans quelque raison qu'une dame étrangère, dans les récits qu'elle a publiés de ses voyages en Europe et particulièrement en Suisse, le qualifie comme « le type du prédicateur populaire[1]. » A ce seul point de vue déjà, le récit des travaux de Bertholet ne resterait pas sans fruit, si, par la grâce de Dieu, il pouvait contribuer à susciter et à former parmi nous quelques-uns de ces ouvriers si rares mais si nécessaires, qui se dépensent joyeusement pour le Seigneur, qu'anime un ardent amour des âmes, et qui ont pour mission particulière de réveiller à salut des populations endormies.

Une correspondance comme celle-ci suppose connues bien des circonstances nécessaires pour la clarté et l'intérêt des détails. On a donc cru faire une chose agréable au lecteur en plaçant en tête de ces lettres, la courte notice sur Fr. Bertholet, publiée peu après sa mort par M. Gabriel Naville. On n'y a fait d'autre changement, que de corriger quelques inexactitudes de dates, et de la compléter dans quelques détails nouveaux[2].

[1] Mlle Fréderica Brémer dans son livre intitulé : « Deux ans en Suisse et en Italie. »

[2] Nous la reproduisons d'autant plus volontiers, qu'elle est due à la

C'est le vœu ardent des éditeurs de cette correspondance, qu'elle puisse, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, servir à sa gloire par le réveil ou la consolation de quelques âmes. Ils le béniront si cette publication peut, en quelque mesure, continuer après sa mort le ministère d'un homme dont toute la vie a été consacrée à ce but excellent.

plume d'un homme excellent, dont la mort prématurée est vivement sentie dans l'église à laquelle Bertholet a consacré les dernières années de son ministère.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les lecteurs du *Témoin de la vérité* [1] ont appris déjà la perte que vient de faire l'Eglise évangélique de Genève par la mort de M. le pasteur Bertholet. Nous répondons certainement à leur désir en les entretenant quelques moments encore de cette mémoire qui nous est si chère. — Le deuil qu'il laisse chez nous est grand; l'inguérissable maladie dont il était atteint n'avait nullement altéré ses belles facultés, jamais sa prédication n'avait été plus forte et plus touchante que lorsqu'il monta pour la dernière fois dans la chaire de l'Oratoire, à Genève, le 15 juin dernier (1862). Le 22 il prêcha encore à la Rive droite. — Le Seigneur l'aretiré soudainement dans la plé-

[1] Journal religieux publié à Saintes (Charente-Inférieure), dans lequel a paru d'abord cette notice.

nitude et la maturité de sa vie spirituelle. Il n'a pu nous dire *adieu*; il nous avait dit *au revoir*. N'est-ce pas le véritable adieu du chrétien ?

François Bertholet était né à Aigle, dans le canton de Vaud, le 27 février 1814. Son enfance s'écoula au pied de ces Alpes, dont les aspects tour à tour gracieux et saisissants développèrent de bonne heure ses instincts poétiques.

Placé au collége de Vevey, c'est là que la foi chrétienne s'empara de son cœur et y produisit ses premiers fruits. « Au commencement du réveil religieux, en 1824, permettez-moi ce souvenir personnel, disait-il dans un de ses discours, j'étais à Vevey, au collége; le souffle de Dieu y passa, et plusieurs de mes camarades, que j'ai revus dès lors, se rappellent encore une petite chambre dans une petite rue où nous nous agenouillions au pied d'un lit. Un jour nous nous promenions au premier printemps, je me le rappelle comme si c'était hier, et il nous semblait que cet air tendre était l'image de la nouvelle vie qui venait d'éclore en nous. »

Il se prépara à la vocation du saint ministère dans la faculté de théologie de Lausanne, où il eut le privilége de se trouver au milieu d'une volée nombreuse et bénie ! Il y forma entre autres une amitié intime avec M. Louis Bridel, dont plus tard il épousa la sœur ; et ces études, qui si souvent fanent et dessèchent la piété d'un jeune cœur, accompagnèrent au contraire le développement et l'essor de sa foi. Consacré en 1837, ce fut

sur les gradins les plus élevés de sa vallée natale, au village de Gryon, qu'il entra, la même année, dans la carrière pastorale en qualité de suffragant. La paroisse était petite ; il étendit le champ de ses visites aux hameaux voisins. Il forma diverses réunions d'évangélisation en dehors du culte officiel ; mais cette sainte activité déplut à beaucoup de gens, dont elle accusait l'indifférence ou l'infidélité ; on le lui fit sentir quelquefois d'une manière pénible. Au bout de six ans, une circonstance impérieuse l'obligea à quitter Gryon.

Dès 1843, il avait accepté le poste de pasteur de l'oratoire à Aigle. Il y fut abondamment encouragé et réjoui par le Seigneur, en même temps que rudement éprouvé et humilié par les hommes. Sa prédication, débordant de la séve divine de l'Evangile, attirait de nombreux auditeurs. Beaucoup d'âmes reçurent de sa bouche le message de salut et de vie, beaucoup de pécheurs se détournèrent de la mauvaise voie. Mais ce réveil remarquable coïncidant avec quelques fermentations politiques, les ennemis de l'Evangile en profitèrent pour exciter les mauvaises passions populaires contre les chrétiens vulgairement désignés par l'épithète de *mômiers*. Les menaces et les insultes étaient journalières. Plus d'une fois, M. et Mme Bertholet, agenouillés avec leur enfant, se recommandèrent à la garde du Tout-Puissant, tandis que les pierres retentissaient sur les volets fermés de leur demeure. Plusieurs membres de la congrégation furent grièvement blessés à coups de pierres

et de bâton. Enfin la municipalité d'Aigle, à la suite d'un tumulte dans lequel pasteur et auditeurs durent leur délivrance à l'intervention personnelle et courageuse de M. le conseiller d'Etat Veillon, retira le local qu'elle avait jusque-là loué à M. Bertholet. Comme d'ordinaire, on mettait sur le compte des victimes le trouble dont leurs persécuteurs étaient seuls coupables. Les institutions les plus démocratiques ne suffisent pas à assurer le respect des convictions individuelles, quand le véritable esprit de la liberté n'a pas encore pénétré dans les mœurs.

Vers cette époque, (26 avril 1845) il donna sa démission de ministre de l'Eglise nationale. Il y fut poussé par une conviction bien réfléchie. Selon lui, une Eglise ne pouvait être formée que de ceux qui font une profession sérieuse de croire aux doctrines de l'Evangile, et l'admission périodique à la sainte cène, de tous les jeunes gens qui ont atteint un certain âge, est un usage auquel sa conscience ne lui permit plus de se conformer. Toutefois, quelque nettes que fussent ses opinions ecclésiastiques, il tendit une main fraternelle à tous ceux qui se réclament du nom de Christ notre Sauveur et notre Dieu, et les pasteurs nationaux, qui dès lors lui ont en maints endroits ouvert leurs chaires, ont rendu justice à la largeur de ses affections.

Bertholet, privé de la salle de culte dont il avait joui à Aigle pendant deux ans, se décida à accepter l'appel que lui adressait la Société Evangélique de France d'aller prêcher dans le département de l'Yonne, à Sens. Toutefois



il ne quitta pas Aigle sans avoir eu la joie de voir quelques-uns des moqueurs gagnés à cet Evangile qu'ils avaient bafoué.

A Sens, l'œuvre du prédicateur évangélique, préparée avec un grand succès par M. Audebez, avait un caractère plus missionnaire encore que dans le canton de Vaud. Eminemment doué pour ce ministère, Bertholet s'y donna tout entier avec l'élan de son cœur, le plus profond sentiment de responsabilité et un saint oubli de toutes les aises du corps. — Visitant tour à tour les diverses localités du département où quelque porte s'ouvrait devant lui, il le faisait presque toujours à pied, souvent accompagné d'un colporteur biblique dont il soulageait les épaules fatiguées en prenant lui-même la balle sur son dos. Vainement ses amis de Paris lui recommandaient-ils d'être moins économe des deniers de la Société, de louer une voiture pour les longues courses et de s'accorder une nourriture moins frugale. Lorsqu'on le priait de ménager un peu plus ses forces, il avait coutume de répondre par ces paroles du missionnaire Brainerd : « La fatigue sert à détacher de la terre ; elle me rendra plus doux le repos du ciel. » Mais s'il était heureux de se dépenser au service de son Maître, son âme avait un pressant besoin d'être nourrie du pain de la Parole, rafraîchie par la rosée d'en haut, et ce besoin de la solitude en présence de Dieu est bien exprimé dans les lignes suivantes que nous trouvons dans ses notes : « On ne peut pas décrire la fatigue morale qu'on éprouve quand on a passé

une semaine sans avoir un moment de repos, n'ayant pour se recueillir qu'une salle d'auberge. L'autre jour, à C.... je suis allé dans un bois où j'ai passé une heure couché sur les gazons ; j'étais si effrayé de l'état de sécheresse où j'étais, que j'ai passé ce temps à pleurer : bonnes et douces larmes, que celles-là ! »

Telle était quelquefois sous le poids du jour la lassitude de son âme, doublée par celle du corps ; et cependant dès qu'une occasion nouvelle se présentait d'annoncer aux âmes le message du salut, c'était avec une joyeuse ardeur qu'il le faisait, et, au retour de ses courses, la vivacité, la chaleur de ses récits se reflétaient dans les âmes de cette petite congrégation de Sens, presque toutes converties du papisme. — Les circonstances qui donnaient alors à la prédication évangélique en France plus de liberté qu'elle n'en obtient ordinairement, permirent à M. Bertholet de prêcher souvent en plein air : un soir entre autres, dans un village où le lieu de culte était insuffisant, la foule se groupa sous un grand arbre à la clarté d'une lune brillante.

Dans l'automne de 1849, notre ami fut appelé à Lyon, dans cette Eglise évangélique où plusieurs des vœux de son cœur devaient être satisfaits. Il y trouva d'abord une église missionnaire où chacun, loin de se décharger sur les pasteurs de toute responsabilité, était désireux de les seconder et de les soulager dans leur travail, puis une Eglise où le lien de la fraternité chrétienne se faisait sentir, et dont les membres manifestaient entre eux ces

sentiments de sympathie affectueuse auxquels la nature de Bertholet était si sensible et qui font de l'Eglise une grande famille. — Après qu'il eut quitté Lyon, que de fois ne l'avons-nous pas entendu parler avec un soupir de regret, du caractère si ouvert, si expansif, si affectueux de ses chers Lyonnais.

A Lyon comme à Sens il se donna tout entier à sa tâche. Dans les ateliers et les plus chétifs réduits de la grande ville comme dans les campagnes de l'Yonne, elles sont en grand nombre, les âmes qui devront au dernier jour rendre témoignage aux tendres sollicitations par lesquelles il les pressait de venir à la croix de Jésus.

L'un des principaux épisodes du séjour à Lyon fut une course dans les Hautes-Alpes. Attaché dès sa jeunesse avec enthousiasme à la mémoire de Félix Neff, ce fidèle serviteur de Dieu, Bertholet avait toujours désiré de visiter ses églises. Il eut beaucoup de joie à voir ces lieux que, grâces aux descriptions de son cher ami M. Bost, il connaissait exactement sans les avoir vus, et dans ses notes nous lisons cette phrase : « Je suis ému en me trouvant dans cette chaire où est monté Félix Neff. C'est la lecture du Réveil de Mens et des Hautes-Alpes qui a été le moyen dont Dieu s'est servi (probablement à Lausanne) pour renouveler dans mon cœur des impressions presque effacées. »

Durant son séjour à Lyon, notre ami avait à peine atteint la pleine maturité de l'âge et déjà sa santé déclinait. Dans sa jeunesse un tempérament très robuste lui avait

donné peut-être trop de confiance dans sa force, et ses grands traits portaient l'empreinte de la vigueur et de la gaîté. Un de ses professeurs de Lausanne, le rencontrant plus tard, lui disait : « Je ne me rappelle pas votre nom, mais je reconnais l'étudiant qui avait toujours le sourire sur les lèvres. »

Il n'avait pas encore quarante ans, et déjà une maladie cruelle, que l'art humain ne sait point guérir, et dont un régime sévère et de grands soins peuvent seuls retarder les ravages, avait atteint ses forces. L'air brumeux et enfumé de la grande cité industrielle en rendit bientôt le séjour habituel impossible à M. Bertholet; il chercha à se rapprocher de son climat natal, et accepta, après un séjour de quatre ans et demi à Lyon, la place de pasteur dans l'Eglise évangélique de Genève, et de prédicateur à la chapelle de l'Oratoire. Le Seigneur lui a accordé la grâce d'y exercer pendant huit ans encore un ministère béni. — C'est peut-être ici que sa prédication a atteint son expression la plus puissante, en même temps que ses soins pastoraux exerçaient dans l'Eglise une influence profonde et toute spéciale.

Pendant les premières années de son ministère il n'avait publié que deux courtes brochures ; la première : *Exhortation pastorale adressée par le pasteur d'une paroisse de montagne à ses paroissiens*. Lausanne 1843. La seconde : *Deux exhortations pastorales adressées à mes anciens paroissiens*. Lausanne 1844. Pendant son ministère à Genève, il publia successivement quelques méditations détachées :

Ephèse et Laodicée ; — le Culte de la louange et le Culte de la vie ; — Baruch ou le désir des grandeurs ; — La demande d'un passage pour le peuple de Dieu ; — L'amour de Dieu pour le monde ; — La demande du Saint-Esprit ; — L'Eglise ou la maison de Dieu. En 1858, il imprima un recueil de douze méditations sur divers sujets de l'Ancien Testament[1].

Comme l'a fort bien remarqué M. le pasteur Demole, dans une lettre adressée au *Chrétien évangélique* de Lausanne, ceux qui jugeront la prédication de M. Bertholet par la seule lecture, n'en connaîtront jamais toute la valeur ; car dans son accent ému, dans sa voix pénétrante, toute son âme se donnait en quelque sorte à son auditeur. Néanmoins nous recommandons à la plus sérieuse attention de nos lecteurs le legs précieux qu'il nous a laissé ; ils y trouveront de vives lumières, et ces appels puissants qui vont au cœur. Bertholet était admirablement qualifié pour la prédication. Son imagination vive et pleine d'élan s'enthousiasmait pour tout ce qui est beau, grand, élevé ; il sentait profondément les magnificences de la nature, il y discernait partout, avec adoration, la main de son Créateur. Son cœur tendre sympathisait avec émotion à toutes les douleurs. Sa mémoire excellente recueillait, sans qu'il eût la peine de les apprendre par cœur, des strophes entières de nos poëtes, et mille passages de divers auteurs qu'il semait dans ses discours pour aiguiser sa pensée et

[1] Une seconde édition des « Méditations sur quelques sujets de l'Ancien Testament, » vient de sortir de presse à Lausanne.

saisir l'attention. Il savait aussi faire appel aux circonstances passagères et en tirer toutes les leçons qui si souvent y restent inaperçues. Mais ce qui le qualifiait plus que tout le reste pour la prédication, c'était cette foi profonde et vivante qui le possédait tout entier. Il pouvait dire : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.» C'était pour lui un besoin, un devoir, une responsabilité pressante. «Malheur à moi si je n'évangélise» eût-il dit, et lorsque ses collègues lui ménageaient à Genève un dimanche de repos, il s'en allait dans quelque village porter ce message qui faisait sa joie, sa force, son espérance.

Nul plus que lui ne s'est affranchi des formes traditionnelles. L'exorde, l'exposition, la péroraison auraient été difficiles à démêler dans ses discours. C'est un homme qui parle à ses frères sous l'impression d'une puissante conviction. Il va droit au fait, et tout d'abord il saisit l'attention en la mettant en présence de quelque grande pensée. Cette pensée, il la développe, la reproduit et l'illustre par de nombreuses images qui la complètent et la rendent saisissante. Il l'éclaire tour à tour aux lueurs diverses et progressives de la Révélation. Sous ce rapport, il était de l'école de Rochat, et dans la Bible elle-même il trouvait le meilleur commentaire de la Bible. Comme un voyageur qui désirerait nous faire bien comprendre la disposition des monuments de Jérusalem, nous conduirait successivement sur les diverses collines qui entourent la ville sainte pour nous la montrer sous ses aspects divers, c'est au point de vue des patriarches, de Moïse,

des prophètes, de Paul ou de Jean qu'il nous fait considérer tour à tour chacune des idées essentielles du christianisme. Ses discours étaient toujours courts; cela tenait d'abord au caractère même de sa prédication, puis aussi à ce qu'il savait bien que souvent une idée chasse l'autre dans l'esprit des auditeurs, et que par trop d'abondance l'orateur épuise ou efface l'impression qu'il a produite.

C'était dans la prière, dans le recueillement, dans la méditation solitaire de la Parole de Dieu qu'il se préparait à la prédication, et quelque facile que lui fût l'improvisation, l'étude et la préparation étaient chez lui soignées, laborieuses, scrupuleuses. Mais quand il avait pris la parole, toute trace d'effort s'effaçait : c'était un flot facile et abondant; il semblait que la prédication ne fût chez lui qu'un redoublement de cette vie si expansive qui coulait comme l'onde d'une source.

« Nous n'avons guère connu d'hommes qui eussent une connaissance plus complète des Ecritures, et qui en tirassent un parti aussi rigoureux dans leurs enseignements. — Sa prédication avait une physionomie propre ; je cherche en vain des noms que je puisse, à ce point de vue, rapprocher du sien ; elle n'était ni une dissertation, ni une analyse, ni une curieuse exploration dans le domaine philosophique ; je ne puis la caractériser autrement qu'en l'appelant le cri d'un cœur pénétré d'amour pour Dieu et pour les hommes ; flamme toujours nourrie et jaillissant de son âme, elle était comme le dit Jean Claude une *action*. M. Bertholet ne se souciait guère de

scruter en détail le cœur humain, d'en parcourir tous les détours, d'en explorer tous les recoins; certes il en était capable, mais il n'en avait pas le temps; serviteur empressé, il réalisait cette parole du Maître: « *Va-t'en promptement* dans les places. » Il courait droit au but, s'adressant directement à la conscience, et visait d'emblée au centre; toutefois ceux qui ne l'ont pas entendu se tromperaient fort s'ils pensaient que sa prédication fût un long et monotone appel; rien au contraire de plus varié, de plus captivant; quoique notre frère se plaignît et bien à tort de n'avoir pas d'idées, il déployait un talent de développement d'autant plus admirable qu'il était plus sanctifié et plus modeste. Exclusivement épris de la sainte passion d'amener des âmes, le prédicateur se faisait oublier; mais son enseignement réunissait toutes les conditions de la popularité. Après une simple explication du texte, qu'il illustrait par des comparaisons justes et poétiques que lui suggérait sa belle imagination, l'orateur amenait de la manière la plus ingénieuse une allusion biblique, une citation littéraire ou une anecdote émouvante qui produisait une douce lumière dans les âmes et qui les entraînait vers la vérité. Tantôt prophète de justice de Dieu, la répréhension sortait terrible et menaçante de ses lèvres. Qui d'entre nous a oublié ces paroles : « Oh ! que ne donneraient pas les réprouvés pour assister à une réunion comme celle-ci ! » Tantôt son âme de feu laissait échapper des accents d'amour. « Je voudrais descendre de cette chaire et m'agenouiller de-

vant chacun de vous pour vous conjurer de vous réconcilier avec Dieu. » Les dernières années de ce beau, mais douloureux ministère furent entièrement consacrées au réveil. Je n'ai pas entendu de M. Bertholet une seule prédication qui n'ait tendu à ce résultat ; il était essentiellement un prédicateur de réveil, et n'est-il pas doux de penser que le Maître n'a pas retiré son serviteur sans lui avoir fait entrevoir en bien des lieux, plusieurs symptômes bénis de l'accomplissement de son vœu le plus cher? » (Extrait des *Archives du christianisme*, du 20 juillet 1862.)

Tel on l'avait entendu dans la chaire, tel on le retrouvait dans un entretien familier. Du sujet le plus vulgaire sa pensée prenait l'essor vers le ciel et vous y portait avec elle ; elle y montait comme à son séjour habituel, et la prédilection qu'il avait pour les hautes sommités de nos Alpes, dont l'air vif ranimait ses forces abattues, était l'exact emblème de l'aspiration de son esprit. Il est donné à peu de chrétiens de vivre d'une manière aussi manifeste dans la communion de Dieu.

Dans une de ses notes, écrite probablement à Sens, Bertholet caractérise lui-même sa prédication. « Je ne sais guère m'adresser qu'au cœur et à la conscience, très peu à la raison ; je ne sais pas prendre les âmes par un siége régulier, je les prends d'assaut. » Il avait en effet la sainte violence qui ravit le royaume des cieux. — Il parlait à la conscience, non pas par une analyse psychologique très approfondie et très savante, mais en sortant

des généralités commodes pour aller au fait, pour surprendre l'âme en flagrant délit ; et il avait à cet égard la main sûre et le coup d'œil juste. « Lorsqu'on se trouve, dit-il dans sa méditation sur les villes de refuge, lorsqu'on se trouve la nuit sur quelque montagne ou quelque colline élevée, on voit à la lueur des éclairs se dessiner les rivages d'un lac ou les contours d'une vallée. Les villages, les maisons, les moindres accidents du terrain apparaissent tout à coup, puis tout rentre dans l'obscurité. Est-ce qu'un trait de lumière n'est jamais venu aussi en éclairant les profondeurs de votre cœur, vous dévoiler ce fond d'égoïsme et d'orgueil ? Est-ce que vous n'avez jamais été secrètement heureux du malheur d'autrui et attristé de son bonheur ? Est-ce que vous n'avez jamais été forcés de reconnaître que dans telle action vertueuse qu'on a admirée, c'était votre intérêt ou le désir secret de vous faire remarquer, qui vous faisait agir ? Est-ce que nous ne sommes pas toujours préoccupés de nous-mêmes, de l'effet que nous produirons, de ce qu'on pensera de nous jusque dans l'accablement de la douleur et dans les confessions de l'humiliation ? Quand un rayon de la lumière du Saint-Esprit vient à y pénétrer, ce pauvre cœur nous apparaît comme une goutte d'eau, pure et limpide à l'œil nu, et qui, vue au microscope, se trouve remplie de toute sorte d'impuretés. »

Mais c'était au cœur surtout que M. Bertholet savait parler, parce que le cœur avait chez lui les premiers droits. Sa charité, son amour pour Dieu, son amour pour

les âmes agissaient par persuasion et aussi par contagion.

Strictement fidèle à la doctrine évangélique, il protesta toujours fortement contre toute indifférence et toute négligence en ce qui touche l'importance du dogme; mais on sentait que chez lui la doctrine était vivante; elle n'était pas un simple formulaire. Il ne lui suffisait pas que le sarment fût taillé selon les règles, il fallait que la séve du cep divin le pénétrât tout entier et y fît abonder les fruits. — Aussi ne se contentait-il pas d'exhorter les autres, il s'efforçait d'être leur modèle. Ce n'était pas un professeur de géographie, enseignant du fond de son cabinet la route qu'il faut tenir; c'était le guide de nos montagnes qui, chargeant sur ses épaules le fardeau le plus lourd, passe le premier dans l'étroit sentier où il vous appelle à le suivre. C'était bien là son allure, celle du voyageur en route vers la patrie céleste, traitant durement son corps et ne s'inquiétant point des choses d'ici-bas, pourvu qu'il achevât sa course et atteignît la demeure de son Père.

J'ai dit que, dans l'Eglise de Genève, son action pastorale avait été profonde et spéciale; c'était le ministère de l'amitié et de la sympathie, surtout auprès des humbles et des petits. Il aimait les pauvres; souvent il répétait: « Il faut honorer les pauvres, Jésus les a honorés tant qu'il était sur la terre. Ne faisons aucune acception de personnes..... Ce que Dieu aime, ce sont les cœurs humbles; ce sont eux qui auront la première place dans le

royaume des cieux. » Aussi les humbles et les pauvres l'ont-ils pleuré avec douleur. « C'était *notre* pasteur, » disaient-ils; « jamais il ne nous rencontrait dans la rue sans nous donner quelque signe d'affection et d'intérêt. » — « Après Dieu, disait une pauvre veuve, c'était mon meilleur ami. »

Ce serait toutefois s'écarter de la vérité et manquer à cet ami défunt qui avait une crainte presque farouche de l'éloge, que de ne voir en lui qu'ardeur, que joie chrétienne, qu'active charité. Sa nature impressionnable, vive, passionnée, fort éprise de la nouveauté, l'appelait souvent à une lutte énergique contre lui-même, et l'exposait facilement à de douloureux accès de découragement. Il sentait en lui plus d'élan que d'assiduité. Quelquefois son cœur fourvoyait son discernement, car sa charité était de celles qui ne soupçonnent point le mal Quelquefois aussi il avait trop de précipitation dans un premier jugement. Mais quand la vivacité de son impression l'avait fait sortir de la juste mesure, quels regrets, quel chagrin ! La lutte contre le péché était chez lui sérieuse, constante; il ne la prenait point à la légère et souvent il s'écriait: « Oh ! quand irai-je là où je ne pécherai plus et ne verrai plus pécher les autres ! »

Je ne saurais mieux peindre le caractère missionnaire de son ministère qu'en reproduisant les lignes suivantes qui m'étaient adressées il y a quelques jours: « S'il avait souvent du découragement quant à sa personne, à son œuvre, pensant toujours que son ministère était usé dans

telle ou telle localité, idée que je croyais devoir combattre, la trouvant exagérée et maladive, c'était toujours avec un nouvel entrain qu'il reprenait le bâton de pèlerin, qu'il partait pour de nouvelles tournées d'évangélisation. Il répétait souvent : «Mon œuvre est surtout d'aller de lieu en lieu porter le message de Jésus-Christ. Une Église qui ne me le permettrait pas, cette Église se priverait d'un privilége, de l'exercice d'un devoir sacré, et je n'y pourrais demeurer. » Et partout on lui a permis et facilité ce vœu de sa vie.

«Limiter ce cher ami eût été peine inutile ; partout où son cœur et sa conscience le poussaient, il y allait sans trop s'inquiéter du reste. Aussi bien souvent, en le voyant si libre dans ses allures, allant où nul ne l'envoyait et laissant d'autres endroits de côté, je me ressouvenais de ces paroles qui avaient été dites de lui : « Laissez passer le missionnaire. »

« De Lyon, combien de courses à son cher Saint-Étienne, à cette Église qu'il aimait d'une affection toute paternelle ; combien dans la Drôme, et quelle joie au retour de ces belles réunions de Montmeyran, dans ce réveil si beau, au sein de ces familles où plusieurs membres se convertissaient dans la même semaine, quelquefois dans la même réunion ! »

A Genève, la Société évangélique s'était entendue avec le presbytère pour que chaque année il pût consacrer quelques mois à visiter ses stations. Nos frères de la Sain-

tonge ont plus d'une fois reçu sa visite ; son dernier voyage leur fut consacré.

Dans ces tournées, ce n'étaient pas les grandes congrégations qui attiraient son concours ; il aimait de prédilection ces humbles petites églises ignorées et souvent délaissées. Quand, à son retour, il nous réunissait pour nous raconter son voyage, combien il parlait avec effusion, avec amour de ces fleurs inconnues dont il avait respiré le parfum au désert ! de telle pauvre famille réunie dans une petite chambre pour un déjeuner qui consistait en écuelles de soupe, et faisant le culte du matin en lisant chacun son verset, les plus habiles aidant les parents âgés qui ne savaient pas très bien lire. Aussi que d'amitiés n'avait-il pas formées dans ses voyages ! que de cœurs lui demeureront fidèles !

Son esprit d'à-propos trouvait mille occasions heureuses dans ses tournées fréquentes. Je voudrais rappeler cette petite fleur cueillie à sa demande par un employé d'un chemin de fer, qui, attirant l'attention d'une dame et de son mari, lui permit de les conduire par les merveilles de la création à celles de la grâce. Et ce mirage qu'il aperçut en traversant la plaine de la Crau, cette eau limpide qui les suivait, et l'étonnement qu'il manifesta à ses compagnons de route, sachant qu'aucune nappe d'eau ne se trouvait dans cette direction. « C'est le mirage, » lui répondit un voyageur ; et de là, après avoir écouté les projets de vie et de fortune de son interlocuteur : « Ah ! cher monsieur, lui dit-il en le quittant, prenez garde ;

ceci aussi est le mirage de la vie. Attachons-nous à ce qui ne nous trompera jamais. »

Mais cette activité si grande était-elle celle d'un malade ? Oui, et d'un malade auquel Dieu envoyait une douloureuse épreuve. Sa prédication, ses visites pastorales étaient quelquefois interrompues; mais son zèle et l'éclat de ses facultés n'étaient nullement amoindris par la défaillance du corps, dont l'amaigrissement était visible et dont ses amis seuls et ses proches connaissaient les poignantes angoisses. Les soins réclamés par son état étaient fort contraires à sa nature indépendante. Il se résignait à ce déclin prématuré, mais il ne lui fut pas donné comme à d'autres chrétiens de se réjouir, dans l'épreuve, de cette épreuve même. Quand il regardait en arrière, il lui arrivait quelquefois de soupirer ces mots : « O jeunesse ! ô matin ! ô printemps ! » Et puis, il aimait tant à prêcher ! il trouvait la moisson si grande et si belle ! il désirait tant voir de ses yeux le réveil de toutes les Églises, ce réveil, le but de sa vie.

Pourtant, quand il parlait du ciel, oh ! avec quel bonheur il exprimait la félicité de l'âme qui boira à longs traits l'eau vive de la cité céleste ! «Il parlait du ciel comme s'il en revenait lui-même,» disait un de ses auditeurs. Maintenant il est dans le sein de son Père, et le texte de son dernier discours: «Mon âme a soif de Dieu, » cette parole, si forte dans sa bouche, a reçu pour lui son plein accomplissement; l'eau vive le désaltère.

Le Seigneur lui avait accordé, ce printemps encore, une

grande joie, celle d'entendre à Genève les prédications de notre frère anglais, M. Radcliffe. Il fut heureux de lui témoigner sa profonde sympathie et de rendre grâce à Dieu pour cette bénédiction signalée dans une réunion publique chez M. Lombard-Rieu. Il avait pris lui-même une part active aux réunions d'appel du lundi soir, qui, durant l'hiver, avaient exercé une salutaire influence à Genève, et il semblait tout spécialement qualifié pour ces prédications en plein air, qui sont destinées peut-être à exercer une grande action dans l'évangélisation de la Suisse française.

Mais l'heure du repos avait sonné pour lui, et son Maître lui a dit: «Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur.» — Il assista encore aux assemblées de la Société évangélique les 25 et 26 juin. Il était fort souffrant, et comme l'air de la montagne lui rendait souvent quelques forces, il partit pour le Valais, désirant visiter les vallées d'Hérens et d'Anniviers. Sur son chemin il cueillit quelques plantes et prit des notes, car la géographie, les récits de voyage, l'histoire naturelle et surtout la botanique avaient toujours été ses passe-temps favoris. Il s'arrêta le dimanche dans quelque chalet d'un des cols qui établissent une communication entre les deux vallées. Comme les prophètes de la Judée, c'est dans la solitude de la montagne que, pour la dernière fois, il adressa à Dieu le culte de l'adoration et de la louange. Il reprit le chemin de la vallée, mais cette longue course faite à pied avait excédé ses forces; son mal se compliqua soudain d'une

congestion cérébrale; il prit un guide et un mulet pour regagner Sion. Il pouvait à peine se soutenir sur sa monture. Au pied de la montagne, un Italien, M. Baglioni, propriétaire d'une mine située dans le voisinage, le voyant venir, s'approcha de lui et lui demanda s'il était malade. — « Je me meurs,» répondit Bertholet, et il fit signe qu'il voulait atteindre Sion, mais il n'en avait plus la force, et l'étranger le fit descendre chez lui, le coucha dans son propre lit, fit appeler un médecin et veilla durant la nuit auprès de son chevet. Dans les intervalles lucides et quoique notre frère parlât avec difficulté, il remerciait souvent des soins qu'on lui prodiguait, et il élevait son âme à Dieu. Quelquefois il paraissait croire qu'il pourrait achever son voyage. Le lendemain seulement on put prévenir M. Schiess, pasteur à Sion, qui accourut et passa la seconde nuit auprès du malade: celui-ci ne parut pas le reconnaître, et le mercredi matin, 2 juillet, il remettait son âme à Dieu. Cette mort solitaire chez un étranger, qui ignorait même son nom, s'accorde bien avec toute la carrière terrestre de notre bien-aimé frère. Il mourut comme il avait vécu, voyageur ici-bas. Son corps fut transporté à Aigle, où de nombreux amis vinrent le confier à la tombe.

Je n'aurai point atteint mon but, je n'aurai point satisfait au plus ardent désir de notre cher Bertholet, si la lecture de ces lignes n'a pas mis au cœur de quelques jeunes chrétiens le saint désir de lui ressembler. — Oui, chers amis! marchez sur ses traces. Un vaillant soldat est mort

au premier rang dans l'armée de Christ : prenez sa place ; demandez à Dieu la suprême consécration que lui seul donne ; et qu'un jour on puisse aussi graver sur votre tombe ces belles paroles : « Je ne fais cas de rien et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'Évangile de Dieu. »

3 août 1862.

GABRIEL NAVILLE.

LETTRES

CANTON DE VAUD

Aigle, 15 septembre 1836.

Mon cher ami,

Je m'étais bien proposé de t'écrire; mais quoique mon séjour aux Agittes m'ait rendu des forces, je sens que mes facultés sont encore affaiblies. A cet égard, il me semble que chaque jour j'aie plus de confiance dans le Seigneur. S'il veut que j'annonce son Evangile, il me guérira certainement; s'il ne me guérit pas, c'est une preuve bien claire qu'il ne m'appelle pas à prêcher. J'ai bien compris d'ailleurs, cher ami, ce que tu me dis dans ta lettre, que le champ est bien vaste et que la prédication n'est pas le seul moyen d'y travailler (non que je pense

à me faire écrivain, je ne m'y sens pas porté le moins du monde); mais je crois qu'en restant à Aigle, j'aurai bien des moyens d'être utile d'une manière plus conforme, à la fois, à mes forces et à mes goûts particuliers. Il me semble, par exemple, que je serais mieux placé auprès du lit d'un malade que dans une chaire. Ce qui m'a toujours paru au-dessus de mes forces dans le Ministère c'est la prédication. Je me sens presque incapable de remplir ces fonctions. Le sentiment de mon incapacité m'a souvent foreé à me demander sérieusement si je ne ferais pas mieux de renoncer à cette carrière. Du reste, c'étaient peut-être des raisonnements humains, des vues de ma propre sagesse. J'aurais dû me rappeler la réponse que fit l'Eternel au prophète Jérémie lorsque celui-ci disait: *Seigneur Eternel, voici, je ne sais pas parler; car je suis un enfant.* L'Eternel lui dit: *Ne dis point: Je suis un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai et tu diras ce que je te commanderai.*

Quand je regarde en arrière, je puis dire en toute sincérité, l'épreuve m'a été bonne; *il m'est bon d'avoir été affligé.* J'ai senti vraiment que Dieu châtie dans son amour. Ainsi pendant cet hiver, c'est toujours dans les moments où je souffrais que j'étais le plus près du Seigneur. J'ai toujours remarqué un rap-

port entre mon état de souffrance et ma vie religieuse; c'est une expérience que j'ai faite bien souvent et qui vaut mieux que toute la santé qu'on pourrait désirer. En général, il me semble que la maladie a pour effet d'humilier. On sent alors plus vivement ses péchés, parce qu'on est forcé de se tourner vers l'Eternel. La prospérité en toute chose est presque toujours dangereuse. Elle fait naître l'orgueil spirituel, ou bien elle nous dissipe et nous fait oublier Celui à qui nous devrions rapporter toute chose. Oui, il nous est bon d'être dans cette tristesse selon Dieu qui conduit à Christ. Je crois même que la véritable joie chrétienne doit être accompagnée en nous d'un sentiment continuel de nos péchés. Je connais une joie qui ressemble beaucoup à la joie chrétienne, mais qui en diffère pourtant parce qu'elle est trop vive; aussi elle dure peu. C'est un feu qui brûle un moment avec éclat, mais qui s'éteint bientôt faute d'un aliment véritable. La pensée que Christ nous a délivrés de la condamnation, doit nous faire tressaillir de joie; mais nous devons aussi penser que ce sont nos péchés qui l'ont conduit à la croix, que c'est à cause de nous qu'il a tant souffert. Si cette pensée ne nous quittait jamais, elle nous préserverait de ces élancements qui ressemblent souvent beaucoup à la propre jus-

tice et précèdent ordinairement quelque chute. Il y a quelques jours, j'ai été saisi tout à coup en lisant la Bible d'une angoisse affreuse en pensant à mes péchés. Jamais je ne me suis senti, comme alors, pauvre et nu; j'étais si accablé et oppressé par le fardeau que je ne pouvais que crier et pleurer. Il me semblait que mon christianisme n'était qu'une hypocrisie; je me sentais sous la condamnation et sous la malédiction de Dieu; tous les péchés que j'avais oubliés, venaient se présenter à moi d'une manière effrayante. Toute ma vie ne me paraissait qu'une longue suite de transgressions. J'ai été dans cet état pendant presque toute une nuit; j'aurais voulu me rouler sur le plancher, je ne voyais qu'une nuit affreuse dans mon âme. Mais le matin, qui vint ouvrir mes yeux à la lumière, ouvrit aussi mon cœur à Christ, à ce Soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons. Il me semblait que j'étais conduit à Christ tout de nouveau, que j'allais à lui pour la première fois. Dès lors, il me semble aussi que je l'aime davantage, que je le connais mieux, surtout que je le vois plus souvent sur cette croix où il a tant souffert. Aussi je puis dire que les jours suivants ont été des plus heureux de ma vie.

J'ai bien reconnu à cette occasion la bonté infinie de Dieu à mon égard, et j'ai vu aussi combien ses

soins sont admirables et variés envers chacun de ses enfants. Quelques-uns sont convertis tout à coup; ils peuvent se rappeler l'heure, la minute même, où ils ont vu naître et se développer en eux une nouvelle vie. Chez d'autres, l'œuvre est plus lente; Dieu les attire à lui, semble-t-il, d'une manière plus douce. Ils n'éprouvent pas d'abord ces angoisses horribles que procure le sentiment du péché et de la condamnation; ils sentent seulement qu'ils sont pécheurs d'une manière générale; puis, à mesure qu'ils avancent dans le chemin, Dieu leur donne de voir leurs péchés de plus près et plus en détail. Il leur fait comprendre toujours plus la condamnation qu'ils avaient méritée, et ainsi, il leur fait toujours mieux connaître leur Sauveur. Alors, bien des choses qui n'étaient pour eux que des vérités de l'intelligence, deviennent des faits. L'orthodoxie, souvent un peu sèche, qui les avait entourés d'abord pour leur aider à formuler leur croyance, pénètre dans le cœur et dans la vie où elle devient vraiment chrétienne. C'est ainsi que Dieu m'a conduit. Il a supporté mes misères, mon incrédulité, mon manque de foi; et quoique j'aie si souvent résisté aux appels de la grâce, quoique je me sois si souvent éloigné volontairement de lui pour me livrer au péché, quoique j'aie vécu des jours entiers

sans penser à lui, il n'a cessé, lui, de veiller sur moi. Oh! quel amour! Un jour nous comprendrons tout cela.

Dieu m'a encore donné une preuve de sa bonté, pendant que j'étais aux Agittes. Je lui ai demandé de me donner de jouir de la vue de ces montagnes, avec plus de paix et d'amour. Je l'ai prié souvent de sanctifier ces impressions qui prenaient en moi un caractère beaucoup trop violent. Hé bien! cette année j'ai pú me livrer à mon admiration avec un vrai sentiment de bonheur, qui provenait de ce que mon âme pensait à son Dieu. Elle n'était plus livrée à ces impressions vagues et désordonnées qui ne faisaient que m'agiter et m'ôter toute paix.

J'ai souvent été frappé en présence d'une scène magnifique de la nature, de la grandeur de quelques psaumes, entre autres du CIV^{e}, où David célèbre la grandeur et la magnificence du Créateur. Il semble qu'il l'ait composé, pour être lu à la montagne, et surtout aux Agittes au moment du coucher du soleil, où *Dieu s'enveloppe de lumière comme d'un vêtement,* selon les belles expressions du Psalmiste...... Les couchers du soleil n'ont jamais été aussi beaux que cette année. Un soir surtout, que je t'attendais, j'ai eu un spectacle vraiment sublime. Le soleil, en se couchant, avait laissé sur le lac une

colonne de feu qui le traversait dans toute sa longueur, à peu près comme le soir où nous attendions Frédéric Monneron. Puis, au bout d'une heure environ, toute cette surface se colora de nouveau d'une teinte d'un lilas magnifique, qui devint toujours plus intense, et finit par présenter l'aspect d'une mer en feu au milieu de la nuit. Le rivage reflétait cette teinte qui allait en s'affaiblissant jusqu'à la ligne noire du Jura, au-dessus de laquelle l'horizon était encore en feu. Oh! que j'aurais voulu que quelque ami fût arrivé dans ce moment! J'aurais été au comble de la joie. Mais j'attendis en vain. Je dus revenir seul dans mon chalet, espérant que le lendemain m'amènerait quelqu'un; mais mon attente fut encore vaine. M*** seul m'a fait une visite et encore bien courte. Il t'aura parlé de notre course sur Chaux de Mont. Comme on aime à fouler de nouveau ces pentes fleuries, ces gazons si frais, à voir le ciel si bleu, à respirer cet air si pur!

Le professeur O. travaille toujours avec courage à l'histoire du canton de Vaud. A force de lire et d'étudier Muller, il a conçu pour cet historien un enthousiasme extraordinaire; un jour il m'en a parlé pendant plus d'une heure. Il est vraiment éloquent lorsqu'il traite ce sujet. Muller est, se-

lon lui, le plus grand historien des temps modernes; il serait peut-être même plus grand que les historiens de l'antiquité, si son sujet se rattachait autant que celui des historiens grecs à la civilisation générale; il aurait quelque chose d'aussi classique.

Aigle, 25 octobre 1837.

Cher ami !

....Je suis pour le moment dans un état d'attente qui m'est très pénible. Je ne puis entreprendre aucun travail, puisque d'un jour à l'autre je puis être forcé de l'interrompre. Je passe mon temps à feuilleter quelques livres. Il n'y a aucune suite dans mes travaux, et aucune unité dans ma vie, c'est une vraie dissipation.

D'ailleurs jamais je n'ai senti aussi vivement le besoin d'une vie pratique. Cet état d'inactivité me pèse, et je désire pouvoir être utile à quelque chose. J'aurais donc été très disposé à accepter la proposition que tu me fais de la part de M. Gauthey; mais je ne crois pas qu'il me soit possible de faire deux prédications par dimanche, car une seule me fait

déjà souffrir. J'espère du reste que l'affaire de Gryon se décidera bientôt.

Puisque j'ai encore une page, je veux te parler un peu de mon voyage à Genève. J'en ai été très content. J'y ai fait beaucoup de connaissances et j'y ai perdu une foule de préjugés contre Genève. J'ai vu mon ami K*** ; nous nous sommes facilement reconnus, quoiqu'il se soit écoulé bien des années depuis le collége de Vevey. Il m'a rappelé plusieurs détails que j'avais oubliés, et qui m'ont servi à compléter toujours mieux cette époque si belle de ma vie, où j'ai reçu des appels si tendres de la grâce de Dieu, et où j'ai éprouvé déjà par avance et comme par un pressentiment secret, la joie et le bonheur du racheté de Christ. J'ai vu M. Gaussen, je l'ai trouvé très bon et bienveillant, mais il m'a été difficile de mettre de côté avec lui un certain respect et un peu de gêne [1]. Une des joies les plus vives, un des souvenirs les plus beaux de Genève, c'est pour moi, la maison de M. Bost. Je l'ai vu presque tous les jours. J'ai dîné chez lui au

[1] Le temps a bien modifié cette impression. Le respect et l'admiration sont restés, mais la gêne a disparu et a fait place à une tendre affection. Pendant les neuf ans de ministère de B. à Genève il s'est établi entre ces deux hommes excellents, retirés à un an de distance, une intimité chrétienne qui fut jusqu'à la fin précieuse à tous les deux.

milieu de cette nombreuse famille, et dans cette chambre où la gloire de Dieu a si souvent resplendi. Il m'a chanté ses beaux cantiques, et surtout celui qui commence par ces mots : *Oui pour son peuple* etc. Il m'a dit qu'il en avait composé la musique dans le jour le plus béni de sa vie, et il est presque impossible d'entendre chanter ce cantique sans pleurer, au moins je l'éprouve bien souvent. Je voudrais pouvoir te dire tout le bonheur que j'ai eu dans cette famille. M. Bost m'a demandé de lui écrire, et tu penses bien que je l'ai fait. Je ne m'attendais pas à faire sa connaissance d'une manière aussi particulière. Je me disais en lisant ses ouvrages : si seulement je pouvais une fois lui toucher la main ; mais j'ai vu que les enthousiastes se comprennent bientôt et ont d'abord fait connaissance.

Gryon, 3 décembre 1837.

Je te remercie, cher ami, d'avoir pensé à moi, en m'envoyant les discours de M. Vinet. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que ces pensées de notre *grand homme*. Je ne sais si je me suis fait illusion ; mais il me semble qu'il y a un progrès frap-

pant dans le développement de son talent et de sa vie ; cela est vrai pour les trois éditions de son volume et, il me semble aussi pour ces deux discours. Il est impossible de rassembler dans un si petit nombre de pages, autant d'idées grandes et neuves, autant d'expériences sur la vie du cœur. On voudrait s'arrêter à toutes les pages pour les faire admirer ; on voudrait souligner presque toutes les phrases. Je ne puis pas dire combien mon cœur a été ému pendant cette lecture.

Mais je voulais surtout t'écrire pour te remercier de ta lettre relative à notre ami M***. J'ai été véritablement soulagé en lisant ce que tu m'en écris. Il me semblait que l'on m'ôtait un poids de dessus le cœur, et je ne pouvais que bénir Dieu de son amour. Il y a dans cette mort une grande consolation pour nous. Oui ! si faible que soit l'œuvre qui a été commencée dans nos pauvres cœurs, c'est pourtant l'œuvre de Dieu, et ce que Dieu a commencé, il l'achève. Nous avons besoin de savoir cela, non-seulement pour nous, mais aussi pour tant de personnes qui nous sont chères, pour des parents, pour des amis, dont nous avons peut-être pensé qu'ils n'étaient pas enfants de Dieu, parce qu'ils nous paraissaient encore chancelants. Pensons que Dieu est puissant pour changer en force leur fai-

blesse et que le cri de grâce d'un pécheur qui s'humilie ne reste jamais sans réponse. Une fois qu'un rayon de l'amour de Dieu a pénétré dans le cœur, il finit toujours par l'éclairer et par en dissiper l'obscurité et les ténèbres. Je me disais en pensant à cette mort : quelle paix ! quel repos, pour cette âme agitée ! Dieu a voulu peut-être aussi lui éviter le piége de la prospérité et de la gloire ; car il me semble que son avenir eût été trop beau.

Mardi, 6 décembre. — Me voici maintenant dans ma petite chambre de montagne, au milieu d'une famille de paysans que j'aime beaucoup. Je ne puis me plaindre que de trop de soins et d'égards pour moi. — Dieu prend soin de nous jusques dans les moindres détails de la vie. Cela m'a surtout frappé le jour où je suis monté à Gryon pour chercher une pension. Pense que le premier homme que j'aie rencontré en montant, c'est M. A*** chez qui je suis à présent. Il m'arrête pour me demander si je ne suis pas le ministre qui doit venir à Gryon, et me dit qu'il a une chambre pour moi, qu'il désire beaucoup m'avoir chez lui, que je n'ai qu'à monter et que je pourrai m'arranger avec sa femme. Je n'ai pas eu de peine à accepter ses conditions et me voilà en possession d'une chambre très jolie, très chaude et bien meublée. Quand tu viendras me

faire visite, je pourrai très bien te donner l'hospitalité, ainsi qu'aux autres amis qui voudront bien me visiter.

Cela me fait penser à Noël : si tu es libre alors et surtout s'il fait beau temps, je t'engage beaucoup à venir prêcher pour moi. Tu ne peux te faire une idée de la beauté des Alpes en hiver. La vue qu'on a de Gryon est tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saisissant. On a devant soi cette belle enceinte des Alpes où sont les vallées que forment les deux bras de l'Avençon. Il est impossible, il me semble, de concevoir un plus bel horizon de montagnes. La dent du Midi à l'occident ; la dent de Morcles, au midi ; le Muveran en face et à l'orient les quatre cimes des Diablerets. Le soleil se lève entre les Diablerets et le roc d'Argentine, par conséquent au-dessus d'Anzeindaz, et comme il est très bas en hiver, il suit la chaîne des Alpes en en rasant les crêtes. Quelquefois même il subit une éclipse d'un moment, quand il passe derrière les Muverans ou quelque autre sommité voisine. Ses rayons percent alors à travers les dentelures de la chaîne. Il argente toutes ces franges de neige, éclaire toutes ces gorges et toutes ces découpures de la montagne. Au fond du ravin que domine Gryon, l'on entend l'Avençon et l'on aperçoit les maisons blanches de

Frenières qui sont six semaines sans voir le soleil. Mais à Gryon tout est resplendissant de blancheur et de lumière. Cette neige étincelante fait ressortir encore le bleu magnifique de ce ciel. C'est un bleu intense comme l'est celui des Hautes Alpes, surtout du côté des Diablerets. Le soir toutes ces cimes sont éclairées par le soleil couchant. Il y a alors une grande variété et une grande richesse de couleurs à cause de la diversité des plans et de la découpure magnifique du massif des Alpes. Chaque gorge, chaque vallée a des teintes particulières. Il y a dans cette partie des Alpes un recueillement, une solennité, un sérieux qui font sur l'âme une vive impression. Le Muveran se dresse là devant moi et m'invite à chercher les choses qui sont en haut. Tout semble s'élancer et regarder le ciel. Quand tu te promèneras le soir et que tu verras ce Muveran que nous avons si souvent admiré ensemble au coucher du soleil, pense quelquefois qu'un ami le regarde aussi; nous pourrons peut-être ainsi échanger une pensée. Mais il est un autre lieu bien plus sûr où nos âmes peuvent se rencontrer : c'est au pied de la croix. Oui, pensons l'un à l'autre, surtout en priant l'un pour l'autre. C'est ainsi que je veux te quitter ce soir.

Mercredi, 7 décembre. — La lune s'est levée ce soir

entre les deux Muverans. Tout est calme au sein de cette grande nature; tous les bruits du village ont également cessé. Je me demande si dans ce moment, pendant le silence de la nuit, les soupirs de quelque âme travaillée et chargée, dans ce village, ne montent peut-être pas au ciel.

.... J'ai pu dire à Dieu : Puisque tu m'as envoyé ici, c'est une preuve que tu veux que j'annonce l'Evangile à ce peuple : tu me donneras donc certainement de pouvoir parler; et le lendemain matin en me réveillant je m'aperçus que je n'avais plus mal au cou. C'est ainsi que Dieu nous fait toujours selon notre foi.

Gryon, 21 décembre 1837.

Je suis tous les jours plus heureux à Gryon. Il me semble à présent, que je ne pourrai jamais quitter ce village. On ne peut se faire une idée de la douceur des relations qui s'établissent entre un pasteur et ses paroissiens, surtout avec ceux qui commencent à s'occuper de leur salut. Je crois que plusieurs âmes, travaillées et chargées depuis longtemps, n'attendaient que le moment de recevoir le Seigneur. C'est comme une terre altérée qui absorbe

la pluie qui l'arrose. Aussi pendant que je prêche, je vois tous ces visages tendus qui semblent dévorer mes paroles. C'est alors qu'on peut se sentir ému et que le cœur peut battre quand on monte en chaire. Dimanche, j'ai prêché sur le *repentir de Pharaon* quand il se vit accablé par les fléaux de Dieu. Je leur ai parlé de tous ces projets de conversion que les hommes forment dans certains moments de leur vie: lorsqu'ils se croient près de la mort, quand ils voient mourir des parents, des amis, quand ils perdent leurs biens, etc. Je leur ai montré pourquoi toutes ces bonnes résolutions qu'ils prennent alors, ne portent pas de fruits à salut: c'est que l'espèce de repentance qu'ils éprouvent, n'est que la crainte du châtiment; c'est que cette tristesse n'est pas la tristesse selon Dieu. Aussi, dès que le danger est passé, ou que l'on a eu le temps d'oublier les amis qu'on avait pleurés, on s'endurcit de nouveau. — Ces textes historiques les intéressent beaucoup; je me propose de m'en servir souvent.

Parle-moi un peu de l'Académie, je m'intéresse beaucoup à ce qui s'y passe; car quoique je sois bien loin de vous, je suis encore étudiant à cause de mes amis.

Gryon, 10 mars 1838.

Cher ami,

Puisque tu m'as dit que tu t'intéresserais aux détails que je te donnerais sur ma paroisse, je t'en parlerai avec beaucoup de plaisir, car j'ai tous les jours de nouveaux sujets de me réjouir et de bénir Dieu. — D'abord, quant à mes relations avec mes paroissiens, je crois qu'ils m'aiment. Il est très facile aussi d'en être aimé, il n'y a qu'à les aimer soi-même et je me sens une affection particulière pour eux. Peut-être que celle que j'ai pour les Alpes et pour la contrée, se reporte un peu sur les habitants. Je ne puis plus les quitter, et quand je descends à Aigle, je ne puis attendre le moment de me retrouver au milieu d'eux. — Ils aiment beaucoup que l'on s'intéresse à leur vie, à leurs montagnes, à leurs occupations, que l'on devienne montagnard comme eux. Tu comprends que je n'ai pas beaucoup de peine à me faire à tout cela. Ils ne peuvent s'imaginer que le ministre soit un homme comme les autres, à qui l'on ose parler sans crainte; en sorte qu'ils sont tout étonnés, quand on se met avec eux sur un pied de familiarité et de simplicité. Il y a des riens qui font une grande impression. Un

jour en me promenant, je voyais un homme qui avait beaucoup de peine à traîner sa charge de bois. Je suis allé doucement par derrière pousser la *luge*. Ayant aperçu qu'elle allait plus facilement, il se retourna, et en me voyant il poussa un cri de surprise : « Eh monsieur le ministre ! » Il ne pouvait en revenir et raconta l'événement à tous ses voisins.

Ils aiment aussi beaucoup qu'on visite les malades ; ils n'y étaient pas accoutumés. Une fois entre autres j'avais été appelé auprès d'une vieille femme mourante ; comme elle était un peu sourde, je m'agenouillai auprès d'elle pour lui parler et pour prier avec elle. C'est quelque chose de bien solennel que de voir une âme qui est près de passer dans l'éternité et de se sentir appelé à lui parler de Jésus. Jamais je n'ai senti avec autant de force la beauté de notre ministère que dans cette occasion-là. Jamais je n'ai senti aussi d'une manière plus frappante la puissance du sang de Christ.

Je suis toujours plus convaincu que le moyen le plus puissant pour toucher les cœurs est de parler plus souvent de l'amour que Jésus a eu pour les pauvres pécheurs. Je leur ai dit souvent des choses bien sévères et qui auraient facilement pu les irriter ; ils les ont toutefois reçues avec humilité, parce que j'ai pu leur parler avec affection et le

cœur ému. — Je me suis convaincu à cette occasion, que ce qui fait beaucoup, c'est le ton avec lequel on prêche. Du reste, il paraît qu'ils comprennent mes sermons; ils sont toujours très attentifs, et ils me disent qu'un enfant pourrait les suivre. Le nombre de mes auditeurs a presque toujours augmenté. A présent sur une paroisse de 350 âmes, il y a environ 60 ou 70 auditeurs les dimanches ordinaires ; encore y a-t-il dans cette population des Allemands qui ne vont pas à l'église, parce qu'ils ne savent pas assez bien le français. Au catéchisme il y a plus de monde, quelquefois l'église est remplie : ils sont plus libres que le matin; ils vont assez loin pour gouverner leur bétail, ce qui les empêche quelquefois de venir au sermon. Autrefois il n'y avait à l'église que trois ou quatre personnes, en comptant le régent et le marguillier, et c'était presque reçu qu'on n'y allait que quatre fois par an. Maintenant encore, quelques personnes traitent de nouveauté la coutume d'y aller tous les dimanches.

Du reste, tout est à peu près nouveau pour eux. Gryon représente parfaitement l'état de notre pays en 1824. Ces braves gens en sont encore à la haine contre la *Feuille religieuse* et contre les Bibles à petit format. Ils s'imaginent qu'on va changer la

religion, et ils ne peuvent croire que ces Bibles soient les mêmes que les leurs.

Quant aux réunions, si nous voulions en avoir, on briserait les fenêtres à coup de pierres. — A l'égard de plusieurs de ces choses on est heureux de pouvoir mettre à profit l'expérience de nos devanciers. Je crois que, dans bien des cas, ce serait presque manquer à la charité que de s'irriter de cette ignorance, et de vouloir heurter les préjugés avec trop de force. C'est pour cela aussi que je ne veux jamais me mêler de la police du dimanche et de tous ces détails extérieurs. — On m'avait demandé au nouvel an, si je ne voulais pas défendre aux enfants de l'école de danser. J'ai déclaré que cela ne me regardait pas; que je n'avais d'ailleurs aucun pouvoir à cet égard, et surtout que je ne voulais pas commencer par là l'œuvre de la conversion. Hélas! on n'est pas chrétien pour s'être abstenu de danser sur la défense du ministre, et quand on veut commencer par ces réformes extérieures, on ne fait que s'attirer la haine sans rien avancer.

12 mars. — Quoiqu'on n'ait pas encore entendu à Gryon les cris de *A bas les mômiers,* il commence cependant à y avoir de la fermentation surtout dans les familles où l'Evangile a pénétré. C'est là un signe réjouissant. Du reste, je recommande aux per-

sonnes qui ont à souffrir de la part de ceux qui les entourent, d'employer pour les amener la douceur et la prière. Je leur dis qu'il y a beaucoup plus de courage chrétien à supporter patiemment ces humiliations de tous les jours, qu'à rompre toutes les relations ; souvent cette sorte de fidélité n'est que l'orgueil du vieil homme et l'impatience du cœur naturel. Il est bien difficile, d'ailleurs, que dans cette fidélité, il n'y ait pas un peu d'irritation et d'amertume, ce qui n'est pas propre à toucher les cœurs. L'affection et l'amour sont bien plutôt cette *lumière* qui doit luire devant les hommes.

A cet égard, je ne puis assez exprimer le bonheur que j'éprouve, en voyant la manière dont plusieurs se conduisent dans leurs familles et envers des parents opposés à l'Evangile. Une réponse faite par une jeune femme nous montre certainement l'accomplissement de cette parole de Jésus : Le Saint Esprit mettra lui-même dans votre bouche ce que vous aurez à dire. Son père est très opposé à l'Evangile. Il avait souvent dit à sa fille, en la voyant lire la Bible (ce qu'elle ne faisait pas autrefois) qu'elle allait devenir folle. Enfin, lorsqu'elle fut abonnée à la *Feuille religieuse*, l'orage éclata et il lui dit un jour qu'il fallait absolument qu'elle renonçât à toutes ses nouvelles idées et à ses bro-

chures, ou bien qu'elle renonçât à l'appeler son père. Elle lui répondit: « Je ne puis renoncer ni à l'un ni à l'autre. » Le père qui, du reste, est rempli d'affection pour sa fille, fut ému jusqu'aux larmes, et il la laisse tranquille dès lors. — Une autre de ces femmes me raconte toutes les ruses auxquelles elle est obligée d'avoir recours. Un jour elle est venue me confesser un moyen qu'elle avait employé pour lire la Bible, en me demandant si je croyais que ce moyen fût condamnable. Un soir elle éprouvait un besoin pressant de lire un chapitre de la Bible. Elle était seule dans sa chambre; mais ses parents habitent la chambre au-dessous, et quand ils n'entendent plus le bruit du rouet, ils montent aussitôt pour voir si elle n'est pas occupée à lire quelques-uns de ces livres de mômiers. Ne sachant comment faire, elle n'eut d'autre moyen que de casser son fil, afin de pouvoir user de ses mains et de ses yeux pour lire, tout en continuant à faire aller le rouet. Il n'y eut aucune interruption dans le bruit et l'on ne s'aperçut de rien. Quant à moi, je n'eus pas le courage de blâmer cette fraude.

Ce qui se passe à Gryon me rappelle ces premiers temps où l'on était obligé de se cacher pour lire la Bible et pour prier.

Je suis très content que les personnes réveillées

apprennent à ne pas tant compter sur le secours de l'homme, et à chercher davantage leur force et leur secours en Dieu. Ce christianisme-là risque moins de se mouler sur celui des autres ; il conserve quelque chose de plus individuel et de plus vrai. — Il arrive à l'ordinaire un moment où cet échafaudage élevé par les hommes s'écroule, et il faut recommencer à bâtir sur un fondement plus solide.

Je suis toujours plus convaincu par ma propre expérience qu'il nous faut davantage vivre devant Dieu, dans la prière et dans les larmes, souvent être seuls en présence de nos péchés, afin de pouvoir contempler la croix. Il n'y a de vie véritable que dans cette humiliation continuelle de nos cœurs. Nos joies, nos émotions peuvent nous tromper; il est une seule chose qui ne trompe pas, ce sont les larmes qu'on peut verser sur ses péchés en présence de la croix. Le chrétien n'est qu'un pécheur humilié, un cœur froissé et brisé, une âme travaillée et chargée qui regarde à Jésus.

Les moments que je me rappelle avec le plus de douceur, et dont le souvenir me fait tressaillir, sont ceux où j'ai pu fondre en larmes, en pensant à mes péchés et à l'amour de Christ. *Bienheureux sont ceux qui pleurent :* la pécheresse Madelaine et Pierre

quand Jésus le regarde après son reniement. L'état d'âme le plus triste que je puisse concevoir, est cet état de joie factice et forcée, dans lequel j'ai cherché longtemps à demeurer; c'était une excitation de l'imagination.

En fait de réunions, je voudrais qu'il s'en établît de semblables à nos réunions d'étudiants quand celles-ci sont simples. Je cherche à les remplacer, en faisant souvent des visites aux personnes qui ont quelque vie. J'ai éprouvé pour moi-même de grandes bénédictions dans ces entretiens particuliers qui peuvent devenir très intimes.

J'aurais bien voulu que tu eusses été ici dimanche : je n'ai jamais vu quelque chose de plus beau que le lever du soleil sur ces neiges étincelantes. J'aurais surtout voulu avoir quelqu'un près de moi pour me calmer. A l'agitation que j'éprouvais alors, je sentais que ce soleil si pur n'était pas pour moi une image douce et calme de ce Soleil d'en haut qui porte la santé dans ses rayons. Je sens que j'ai encore beaucoup à lutter contre ces impressions si vives, qui souvent me troublent et m'éloignent de Dieu. Il est vrai qu'après un temps de neige, ce soleil qui se levait si pur dans ce beau jour du dimanche, était bien propre à réjouir le cœur d'un solitaire. Au point du jour, on voyait toutes ces

pentes des Alpes, couvertes de sapins argentés par la neige; cela semblait une armée qui montait à la conquête des cimes éternelles. Puis la neige balayée par le vent, sur ces hauteurs, dans ce ciel bleu, donnait l'idée d'une mer en tourmente.

Du reste malgré toutes ces neiges nous avons un hiver très doux ; je n'ai pas encore eu l'occasion de me servir de mon manteau; c'est un meuble complétement inutile à Gryon. J'ai été tout étonné de voir un article de la *Feuille religieuse* sur l'hiver si rigoureux de 1838. Je ne m'étais pas douté de la rigueur de cette saison. Le thermomètre n'est pas descendu ici plus bas de 8 ou 10. Ce qui rend la température de Gryon si douce, c'est que nous n'y sentons jamais la bise. Seulement quand elle chasse les nuages, on voit des tourbillons de neige qui obscurcissent l'air du côté d'Argentine et des Muverans : les rochers sont quelquefois balayés en un instant ; c'est un spectacle magnifique.

Quand la plaine est dans le brouillard, nous avons un soleil splendide. J'ai souvent éprouvé un sentiment d'orgueil à la vue de cette vallée brumeuse et de notre soleil. Les habitants de la plaine, au milieu de leur givre et sous la couche de nuages qui leur cache le ciel, ne se doutent pas qu'au-dessus d'eux, le soleil se couche au milieu des teintes magnifiques

du soir; ils ne voient pas non plus ce ciel qui se couvre de milliers d'étoiles.

Gryon, 26 juin 1838.

Jamais l'Esprit de Dieu ne s'est approché aussi souvent de moi pour tourner mon cœur et mes affections vers les choses d'en haut; jamais je n'ai pu dire d'une manière aussi vraie que ces jours passés: Mon âme a soif de Dieu, elle soupire après les sources d'eau vive. Il me semblait qu'une voix me disait sans cesse de crier à l'Eternel; il me semblait que j'étais pressé de tous côtés et que j'étais forcé presque malgré moi de me jeter à genoux devant le trône de Dieu, de sorte que ces jours ont été pour moi des jours de bénédiction et de recueillement devant Dieu. Ce n'était pourtant pas de la joie et du bonheur que j'éprouvais alors: c'était une profonde tristesse; c'était le sentiment de mon indignité comme elle m'a rarement été révélée; c'était une douleur intérieure qui me faisait pleurer. Mais je t'ai dit souvent que cette tristesse est ma joie la plus vraie et la plus sûre, et même une messagère de bonnes nouvelles, parce que c'est alors

que j'entends la voix d'amour de Jésus, qui me dit du haut de sa croix sanglante : Viens à moi, pauvre âme travaillée et chargée et tu trouveras le repos. Oh! je ne changerais pas un moment de cette tristesse contre les joies les plus vives: tristesse remplie d'amertume pour la chair, mais bénie pour l'âme; tristesse qui produit une repentance à salut, dont on ne se repent jamais, et qui mène au Sauveur.

Il est bon que Dieu nous mette dans des positions, où nous voyons qu'il ne nous reste d'autre parti à prendre que d'aller tout de nouveau à Jésus.

Il semble même que lorsque la tête est une fois courbée sous la main de Dieu, on éprouve un certain bonheur à demeurer assis dans la poussière et dans la cendre, et à tenir la tête baissée dans le sentiment du péché. D'ailleurs, Dieu ne nous laisse pas, et, si épaisses que soient les ténèbres qui sont autour de nous, nous trouvons toujours quelque clarté lointaine dans le ciel, et surtout nous voyons une croix où Jésus verse son sang pour nous.

Gryon, 10 juillet 1838.

Oui, Dieu est bon ! Il n'éprouve que pour bénir, et il ne blesse que pour guérir. C'est là, cher ami, le sentiment qui a rempli mon cœur depuis samedi. Il me semblait presque que je sentais la vie revenir. J'étais pénétré de reconnaissance, je sentais la paix et la joie au dedans de moi et mon cœur était tout rafraîchi. Je me suis promené longtemps au milieu des mélèzes éclairés par le soleil couchant. Cette lumière si douce, et ces reflets du soir dans les gazons, pouvaient pénétrer dans mon cœur et le rajeunir ; car la tristesse était passée, et je voyais briller le regard d'amour de Jésus.

Quelle différence entre ces deux dimanches que je viens de passer. Le dernier a été si beau pour moi ! Je n'avais plus peur de me réveiller. Mon cœur était tout ému, et ma première pensée a été une pensée de reconnaissance; car je pouvais louer Dieu qui m'avait béni *contre toute espérance.* Je pouvais bien m'écrier :

« Il n'y a qu'un moment dans sa colère; mais il y a toute une vie dans son amour. Les pleurs logent le soir, et le chant de triomphe survient au matin. »

J'ai été très frappé de la parole du jour des Frères Moraves pour ces deux dimanches. Pour le premier c'était : « *La droite du Souverain change,* » avec ce verset de cantique.

Alors toutes les épreuves, — Par où nous passons ici, — Nous seront autant de preuves — De son amour infini.

Le deuxième dimanche, en ouvrant mon livre de textes, j'ai trouvé ce beau passage qui m'allait si bien dans ce moment : « Tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Eternel mon Dieu ! » accompagné d'un autre passage de la 2e Epître de St-Pierre : « Le Seigneur aussi saura délivrer de l'épreuve ceux qui l'honorent. »

Ce qui me fait surtout plaisir, c'est que ma joie est calme, et je dirai presque *triste ;* car cette tristesse est encore là pour me modérer et pour m'empêcher de m'abandonner trop à la joie et à l'espérance.

Quand je pense à la manière dont Dieu a tout dirigé pour me préserver de cette joie folle, qui est si funeste à l'âme, je suis forcé d'admirer « ses voies qui ne sont pas nos voies, et ses pensées qui ne sont pas nos pensées. »

Je sens aussi combien il est important que Dieu nous fasse voir que la vie sera toujours un combat

et une épreuve; nous serons peut-être ainsi préservés de ces illusions qui ne nous montrent dans l'avenir que bonheur et espérance, tandis que nous y trouvons si souvent la tristesse et les larmes.

Gryon, 27 juillet 1838.

J'espère, cher ami, que Dieu me donnera de ne pas t'oublier dimanche; car à présent tu m'es encore plus cher qu'auparavant. Ne t'attends pas à éprouver des choses extraordinaires dans le moment de ta consécration. Il ne faut pas compter sur cette solennité pour sentir nos cœurs émus. C'est quelquefois dans ces moments, que notre cœur est le plus dur, parce que nous cherchons à nous monter et à nous forcer à sentir. Il faut attendre que Jésus vienne, et tâcher de demeurer dans l'humiliation et dans le sentiment de notre indignité.

Quand même nous n'éprouvons ni joie, ni amour, souvenons-nous qu'il est un autre sacrifice qui lui est agréable: c'est *un cœur froissé et brisé*. Il ne demande de nous, dans ce moment, qu'un désir sincère quoique bien faible, de lui donner notre cœur et de nous consacrer à lui. Ce qui m'a consolé

au milieu de la sécheresse de cœur que j'éprouvais l'année dernière à cette époque, c'est qu'il me semblait que j'aurais pu dire à Jésus avec sincérité : Tu sais pourtant, Seigneur, que je désire te consacrer ma vie.

Gryon, 24 octobre 1838.

N'est-ce pas qu'il est un bon maître, Celui que nous servons ? Il nous bénit malgré nos infidélités de chaque jour, malgré nos misères ; et il veut bien se servir de nous pour annoncer le pardon aux pauvres pécheurs. On est frappé en pensant à ce trésor que Dieu a mis dans des vases de terre, à cette Parole de la réconciliation qu'il a confiée à des êtres aussi méchants et aussi corrompus. Combien tout cela est sérieux ! Quel compte nous aurons à rendre ! Je me sens quelquefois pressé du besoin de m'acquitter de ce message *d'amour;* je l'ai éprouvé bien vivement à l'époque du Jeûne, où je n'ai pu, malgré la coutume, donner à ma prédication de ce jour-là une direction plus sévère. Il me semblait même qu'alors surtout, je devais dire à ces pécheurs qu'ils ont un Sauveur. Aussi j'ai pris pour texte de mon premier sermon ces paroles de Jésus : « Venez

à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. » Il y avait une foule extraordinaire (on ne se souvient pas à Gryon d'avoir jamais vu apporter des chaises dans l'Eglise). La seule lecture de ce texte a fait une grande impression. Nos paroissiens sont tellement accoutumés à entendre des reproches et des menaces dans ce jour de Jeûne, que quand on sort un peu de cette route, ils sont tout étonnés. Eh bien, je crois qu'il est très utile de leur montrer que ce n'est pas pour le plaisir de leur dire des choses dures qu'on monte en chaire ce jour-là, mais que c'est toujours par amour pour eux. Il est bon, d'ailleurs, de parler de Jésus à ces personnes qui ne viennent peut-être à l'Eglise que ce jour-là, et à qui il n'est presque jamais annoncé. Je leur ai dit que je pourrais bien leur parler de leurs péchés, de l'impiété, des jurements, de l'ivrognerie, de l'impureté, etc.; mais que j'aimais bien mieux leur parler des pardons et des compassions de Celui qui a dit: « Je suis vivant, que je ne prends point plaisir à la mort du pécheur, mais plutôt à ce qu'il se convertisse et qu'il vive; » — que j'aimais mieux leur dire en leur montrant Jésus: « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » Je me suis adressé à toutes les âmes travaillées et chargées, à celles qui le sont par le sentiment du

péché et par l'angoisse de la condamnation, et à celles qui le sont dans l'esclavage des passions et des convoitises. Je me suis adressé enfin à ceux qui sont travaillés et chargés, parce qu'ils sont ennuyés et fatigués de la vie, et je leur ai montré à tous comment ils trouveraient en Jésus la paix et le repos. Je crois qu'il est resté de ce jour quelque chose de sérieux. Le lendemain il y avait un changement sur les visages, et j'ai su que deux âmes ont trouvé la paix. C'est toujours lorsque je suis bien disposé que je m'adresse aux âmes avec amour, et c'est lorsque mon cœur est dur et sans amour que je leur dis des choses dures et sévères. Dans mon sermon de l'après-midi, j'ai prêché sur *les villes de refuge*. C'est un des plus beaux textes que je connaisse; je t'en parlerai une fois. Jamais je n'ai éprouvé une fatigue corporelle semblable à celle que j'ai ressentie ce jour-là; mon corps était brisé. Rien ne fatigue autant que l'émotion et la vue d'une grande foule.

Jeudi, 25 octobre. — Je ne sais pourquoi il me semble que j'aurais tant de choses à te dire dans ce moment; je voudrais te voir, te serrer la main. Je pense si souvent à ces quelques jours que tu as passés à Gryon, à ces courses si belles que nous avons faites ensemble, à ces gazons si frais au mi-

lieu des neiges, à ces premières soldanelles, à ce ciel bleu d'Anzeindaz, à notre retour du *mazot*, le samedi soir, au moment du coucher du soleil; à notre course à Nant, à ce vallon des Plans que nous avons traversé dans cette belle soirée du dimanche. Tu ne peux croire, cher ami, à quel point tout cela est gravé dans mon cœur et combien le souvenir de mon ami B. est lié à tous ces endroits. Maintenant voici l'automne et les jours d'hiver. Je crois que c'est parce que le printemps a été si beau pour moi que je me suis souvent mis à pleurer à la vue de ces pentes de gazons toutes brûlées, toutes fanées. Je ne sais quelle indéfinissable tristesse s'empare souvent de moi en voyant ces fleurs d'automne, si pâles, si tristes, et ces feuilles jaunes emportées par le vent. Il n'y a plus de sources fraîches, plus de cascades, en face du mazot où nous avons été passer cette belle journée du samedi; il n'y a plus d'auricules à cueillir. On ne peut plus aller à Taveyannaz; toutes les vaches sont descendues, et ces chalets sont déserts. L'automne me semble triste à la montagne, je l'aime mieux à la plaine. Ces bois de fayards le long de l'Avençon sont pourtant bien beaux avec leurs teintes d'automne. Ces vaches dans les prés de Gryon, ce bruit des clochettes autour du village : tout cela donne beaucoup de vie.

On se croit par moments à Taveyannaz ou à Anzeindaz, dans un des beaux jours de Juillet; mais l'illusion ne dure pas longtemps. Les impressions me semblent plus fortes et plus vives à la montagne qu'à la plaine. Je l'ai éprouvé aux Agittes, et encore à Gryon avec plus de force. Je me rappellerai longtemps le mazot qui est sur le chemin de Solalex, et où j'ai passé quelques moments avec Lèbre: c'était le jour du Jeûne; nous étions allés nous promener après le second sermon. Comme il pleuvait, nous avons dû nous réfugier dans ce mazot, et nous y passâmes ensemble une demi-heure que je n'oublierai jamais. Nous étions dans des dispositions d'âme tellement semblables, que nous nous comprenions presque sans prononcer une parole. Nous étions tous deux tristes. Je crois que le sentiment du péché était très vif dans ce moment et nous effrayait l'un et l'autre; puis nous pensions aussi aux circonstances où se trouvait alors notre pays, à cette guerre qui allait peut-être ravager ces belles contrées. Au moment où nous sortons, nous voyons devant nous un magnifique arc-en-ciel; il enfermait dans son immense arcade toute la vallée d'Anzeindaz, commençant sur Argentine et finissant sur les Diablerets. Cette promesse de grâce nous frappa tellement dans ce moment,

que nous nous regardâmes par un mouvement spontané. Je ne pourrai jamais revoir ce lieu sans émotion.

Tu croiras peut-être d'après cela que je suis parfaitement heureux, et tu seras étonné quand je te dirai que je suis bien plus souvent triste que joyeux. Mais tu sais qu'il y a toujours de la souffrance dans les affections d'ici-bas, et que plus ces affections sont vives, plus cette souffrance est grande. Il semble que Dieu ne veuille pas permettre que rien d'ici-bas puisse remplir le vide de notre âme, afin de nous forcer à crier toujours comme David: « Mon âme a soif de Dieu. » Il semble surtout qu'il ne veuille pas nous donner le repos sur cette terre ; il faut toujours combattre, il faut « arracher l'œil qui nous fait tomber dans le péché », « couper le bras qui nous fait broncher. » Le repos, nous ne le trouvons qu'auprès de lui dans le ciel. Combien tout cela doit nous engager à « laisser les choses qui sont derrière nous, » pour « courir vers le but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu en Jésus Christ! »

Gryon, 30 janvier 1839.

.... Il nous est bon de commencer notre ministère dans l'humiliation; je suis bien convaincu que dans cette œuvre qui est l'œuvre de Dieu, tout ce qui nous abaisse est une *grande grâce,* et que nous ne pouvons pas assez comprendre que nous ne sommes rien et que Dieu est tout. Il nous abandonne quelquefois *à nous-mêmes* pour nous convaincre de notre impuissance et de notre faiblesse, et pour nous forcer de crier toujours à lui. Puis, souviens-toi qu'il est peut-être surtout vrai de cette œuvre, que *celui qui sème avec larmes, moissonnera avec chant de triomphe.* Tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous acquitter du message que Dieu nous a confié en tournant nos yeux vers lui et en attendant qu'il vienne. *S'il diffère, attends-le; car il ne tardera pas :* telle est la voix qui est adressée à la *sentinelle qui se tenait debout, et qui regardait pour voir ce qui lui serait dit.* Tâchons de prier beaucoup pendant que nous composons nos sermons; c'est la grande affaire.

J'ai conservé un bien doux souvenir des soirées que nous avons passées ensemble. N'est-ce pas que des liens *nouveaux* s'établissent entre des amis qui ont à se raconter quelques expériences communes

dans cette belle œuvre du ministre de Christ? J'aimerais bien avoir quelquefois un ami avec qui je pusse m'entretenir de tout cela. Quand je te reverrai, je te parlerai au long de mes catéchismes; je commence à voir ma route se dessiner devant moi pour cette instruction..

Quel temps, que celui où nous sommes! Si l'on ne regarde qu'aux hommes, il y a de quoi frémir; mais il est quelqu'un, dans le ciel, *qui se rira d'eux:* « J'ai sacré mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. » Oui, il fera bien taire le rugissement des lions. — M***, dont je t'ai souvent parlé, me disait hier, qu'elle ne savait pas pourquoi, toutes les fois qu'elle ouvrait la Bible elle tombait sur le psaume 74; qu'elle était effrayée en le lisant. Ce psaume est, en effet, bien frappant dans les temps où nous sommes. J'étais presque sur le point d'écrire une pétition pour demander la séparation de l'Eglise et de l'Etat; j'aurais voulu que cette voix-là se fît entendre; ç'aurait été au moins un contrepoids aux indignes pétitions qu'on a fait circuler.

Notre malheureux *clergé!* il est certain qu'il a bien fait des choses pour s'attirer cet orage; nous ne devons donc pas tant nous irriter, mais plutôt nous humilier et reconnaître bien des torts. Du reste Dieu est bon de nous humilier; on ne pourra

plus écrire des tableaux d'un peuple chrétien comme celui qui se trouve dans la Préface de M. Merle d'Aubigné (1er volume de l'Histoire de la Réformation). Ce qu'il y a de fâcheux c'est que les passions de nos orateurs rassemblés à Lausanne se sont reproduites partout, jusques dans nos montagnes. Tout a un écho dans le cœur de l'homme qui n'aime pas l'Evangile. J'ai vu, pendant ces temps, l'irritation au sein de bien des familles, surtout dans celles où il y a quelque commencement de vie. On a assez parlé des « méthodistes qui troublent la paix des ménages, » pour que toutes ces paroles aient porté des fruits. — Mais à côté de tout cela, il y a des choses bien réjouissantes ; il arrive presque toujours que, lorsque la colère des ennemis s'accroît, une nouvelle vie semble se répandre dans les cœurs. Nous l'avons éprouvé ici. Il y a maintenant quelques hommes que je crois près du royaume des cieux. Je t'ai parlé de cet ami M. qui ne manque pas un sermon. J'attends toujours la visite qu'il m'a promise, et je veux lui parler à cœur ouvert. Un autre s'est abonné à la *Feuille religieuse*. Si tu avais vu la joie de sa mère quand elle est venue me le dire. Tu sais bien que je n'attache pas beaucoup d'importance à ce qu'on lise ou qu'on ne lise pas la *Feuille religieuse :* tout cela aussi peut devenir une

forme. Mais quand on est entouré d'indifférents, on est bien réjoui de ces premiers signes et l'on ne se moque plus de ce mot: *bien disposé*. Il y a des choses auxquelles on ne fait pas attention dans certains endroits, comme par exemple à Lausanne, et qui causent une grande joie dans les localités où l'Evangile est encore peu en honneur. Je ne puis te dire combien j'ai de joie à aller voir mes paroissiens chez eux; je suis bien convaincu que ces visites valent beaucoup mieux que toutes les réunions. J'ai passé bien des soirées délicieuses avec quelques-unes de ces âmes réveillées; il y a surtout une famille pauvre où je vais souvent. Jamais je n'ai senti comme là la présence de Jésus. On se trouve si bien chez les pauvres!

CORRESPONDANCE FRATERNELLE[1].

Gryon, le 15 avril 1840.

Je viens aussi vous remercier, chers amis, du bien que votre correspondance m'a fait. Je veux

[1] Quelques amis et compagnons d'œuvre dans le ministère de la Parole s'étaient entendus, à cette époque, pour se faire part de leurs expériences et s'encourager mutuellement, dans des lettres adressées à tous et qui circulaient de l'un à l'autre.

dire en particulier à C.... combien j'ai compris ce qu'il a dit, que notre ministère c'était nous-mêmes. Oui, *notre ministère c'est nous-mêmes;* aussi B...... a bien raison de dire qu'une des ruses de Satan, c'est de nous exciter souvent à une grande activité extérieure afin de nous empêcher de penser avant toutes choses à notre âme et à notre propre salut. Permettez-moi de vous dire ce que j'ai ressenti dernièrement à ce sujet.

Pendant le mois de février la pleurésie a régné à Gryon. Parmi les malades j'ai visité souvent un vieillard, auprès duquel tout avait été jusqu'alors inutile: paroles d'amour, témoignages d'affection, supplications, menaces. Il n'y avait aucune espérance de toucher son cœur avant le moment où il serait sur son lit de mort, et vous savez combien il est difficile qu'à la onzième heure un cœur qui a résisté toute sa vie aux appels du Seigneur, soit amené à lui. C'est pourtant dans ce moment que Dieu avait décidé d'appeler cet homme. Je pourrais vous raconter bien des choses qui ont réjoui ceux qui l'ont entouré dans ses derniers moments; mais je veux vous dire seulement ce qui s'est passé au dedans de moi. En voyant mourir cet homme avec l'espérance que Dieu lui avait fait grâce, j'ai pensé à moi-même et je me suis dit que moi qui l'avais

tant averti, qui lui avais fait tant de *sermons*, je serais peut-être un jour à la gauche, tandis que lui serait mis à la droite, et dans ce moment mon seul désir était de pouvoir mourir comme ce pauvre pécheur. J'aurais voulu pouvoir vous dire alors l'impression solennelle que cette pensée fit sur moi, et la terreur qui s'empara de mon âme. Je crois que le plus grand danger de notre ministère c'est, en prêchant aux autres, de ne plus penser à nous-mêmes. Si St. Paul craignait, après avoir prêché aux autres, d'être trouvé lui-même *non recevable,* que ne devons-nous pas craindre, nous si faibles, nous qui ne recherchons souvent que nous-mêmes dans notre ministère ! O mes chers amis, quel horrible, quel affreux désespoir, si un jour nous voyions dans le sein d'Abraham les âmes que nous avons peut-être amenées au salut, tandis que nous, nous serions parmi les réprouvés ! —On peut bien dire que la femme de ce vieillard a été l'ange gardien de son mari jusqu'à sa mort ; aussi a-t-elle eu la récompense de son amour et de sa patience. Elle avait tellement la confiance que Dieu l'avait entendue, que nous l'avons vue, tout le temps de la maladie, avec la paix et la sérénité sur le visage, attendant l'accomplissement de la promesse de Dieu. Je priais au moment où cet homme a rendu

le dernier soupir ; après que j'eus fini de prier, sa femme lui ferma les yeux, puis seulement alors, elle se mit à sangloter. Eh bien, je suis sûr que si cette femme avait été *interrogée,* comme on dit, elle n'aurait pas passé pour convertie aux yeux de beaucoup de *chrétiens.* Ah ! les phrases de théologie ! Je me rappelle qu'un de mes amis me dit en parlant d'elle que, quant à lui, il ne la croyait pas encore *au clair.* Ne se rappelle-t-on pas ici ces paroles si vraies du cher M. Bost : « Et qu'est-ce donc qu'un chrétien ? Hélas ! c'est Madelaine qui devance le pieux Simon dans le chemin du ciel. C'est quelque Cananéenne qui, tout d'un coup, montre une foi plus grande que tout Israël. » O mes chers amis, qu'il est beau ce développement graduel qui se fait sous l'influence silencieuse de l'Esprit de Dieu !

Je veux encore vous citer ici quelques paroles d'un homme qui fait toujours battre mon cœur de sympathie, c'est Félix Neff : « Quelle est, dit-il, la mission d'un prédicateur, sinon de montrer Jésus aux pécheurs en leur disant : *Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* Et que doit faire le pécheur dès qu'il a entendu cette voix, sinon quitter Jean-Baptiste pour suivre Jésus et demeurer en lui ? »

A ADOLPHE LÈBRE.

Gryon, 20 septembre 1841.

Je voulais t'écrire pour te remercier de l'envoi de ton charmant cahier bleu [1], et voilà l'été qui s'est passé je ne sais comment, sans que je t'aie dit toute la joie que j'ai eue à le lire...

Un matin du mois de juin, nous avons été avec ma femme et M. Bost, nous asseoir sur ces pelouses d'Anzeindaz au bord du ruisseau. Nous nous sommes promenés en lisant ton poëme; nous marchions lentement le long de ces bords, en regardant couler ces eaux si pures, qui, dans leurs innombrables contours, enlacent ces îles fleuries comme des « *corbeilles du printemps.* » Cette expression est délicieuse. — Ton souvenir sera maintenant lié pour toujours à cette montagne d'Anzeindaz; aussi avec quelle émotion je saluais, chaque fois que j'y suis allé, ton nom qui est gravé sur la porte du chalet!

Je crois comme toi à la *liberté de l'homme*, mais en admettant d'une manière non moins absolue la toute-puissance de Dieu. C'est une de ces *dualités* que nous ne pouvons pas résoudre. — Il y en a beaucoup dans la Bible : élection en faveur de quelques-uns, et amour de Dieu pour tous, —

[1] Le manuscrit de la première journée dans les Alpes, par Ad. Lèbre.

toute-puissance de la grâce de Dieu, et résistance de la part de l'homme; — prescience de Dieu et liberté de l'homme; — c'est Dieu qui incline les cœurs vers lui, et c'est nous qui nous tournons vers lui. Ce sont les deux lignes de la géométrie qui se rapprochent toujours sans jamais se rencontrer. Pourquoi s'étonner que, à nos yeux, ces lignes ne se rencontrent pas? nous ne pouvons pas les suivre assez loin, nous devons les supposer finies. Aussi quand nos perceptions ne seront plus assujetties au temps et à l'espace, nous verrons leur jonction, et leur dualité sera résolue. Je suis toujours plus frappé des deux faces qu'il y a dans toutes ces questions. N'est-il pas frappant, que toutes les disputes, depuis Arius jusqu'aux débats théologiques de notre Grand Conseil, soient provenues de ce qu'on n'a pas voulu admettre *ensemble* les deux termes contradictoires.

La vérité est presque toujours dans la réunion de ces deux termes en apparence inconciliables.

Vous avez lu à Paris les nouveaux discours de M. Vinet. Ce que dit Sainte-Beuve, que M. Vinet n'est pas un orateur de cathédrale, est certainement vrai. Cela vient, non pas de ce qu'il manque quelque chose à son talent, mais plutôt de ce qu'il a manqué à ce talent une occasion de se déployer,

de ce que M. Vinet ne s'est jamais trouvé dans une chaire de cathédrale, en face de ces multitudes qui ébranlent et qui donnent essor à toutes les puissances de l'orateur. — Il y a dans ces discours une psychologie chrétienne peut-être trop profonde et qui nuit aux grands traits de l'éloquence. Les habitudes du penseur ne sont pas celles de l'orateur. On chercherait en vain de ces orages, de ces tempêtes comme il y en a dans Bossuet ou Massillon. On y rencontre pourtant des éclairs qui révèlent la présence du feu sacré; mais, au moment où l'on croit que la foudre va éclater, l'orage s'éloigne. Cela vient sans doute aussi, comme tu me le disais, de ce que M. Vinet ne veut pas s'abandonner. On sent partout qu'il se contient. — Il y a dans ce volume des morceaux de la plus grande beauté; j'ai été frappé des deux discours sur *l'Occasion de faire le bien,* et aussi de son discours sur *Marie lavant les pieds de Jésus*.

....J'ai dû de nouveau interrompre ma lettre. Du reste, je n'ai pas un grand entrain pour écrire; je suis encore fatigué depuis le Jeûne. Vous avez su, sans doute, qu'il a été célébré le 19 septembre. J'ai rarement été brisé comme ce jour-là. C'est incroyable combien la vue d'une grande assemblée a de puissance sur nous, et surtout dans un jour com-

me celui-là. Je n'ai jamais vu autant de monde dans l'église de Gryon. Il y a eu un moment où je n'entendais, de toutes parts, que des sanglots; je ne crois pas que le corps pût longtemps supporter des émotions semblables. — Tu sais l'incroyable insouciance avec laquelle ces braves gens voient venir la mort; ils n'ont pas même l'idée de la craindre, parce qu'ils n'ont pas l'idée que Dieu veuille les punir. J'ai vu les malades les plus tièdes mourir en me disant qu'ils se réjouissaient d'aller au ciel. On croit généralement que la seule manière de se rendre coupable envers Dieu, c'est de faire tort à son prochain. C'est tellement frappant que je les ai souvent entendus dire, en parlant d'un ivrogne, pour le justifier : *Il ne fait tort qu'à lui-même.* — Tu comprends que j'ai saisi cette occasion solennelle pour leur parler de leurs péchés et pour leur montrer que la mort est une chose terrible. Jamais, je crois, je n'avais pu prier pour ma paroisse comme dans ce jour. Je me suis rendu au temple ayant l'assurance que Dieu m'avait exaucé.

Je crois que ce jour a été un des meilleurs de ma vie, parce que j'ai pu être véritablement humilié. Jamais je ne me suis senti aussi méprisable. Cette matinée, je l'ai passée vraiment courbé sur la cendre,

ne pouvant prononcer que ces mots : O Dieu aie pitié de moi !

Je me suis promené un moment, ayant ma petite dans mes bras, avec un sentiment qu'un cœur de père seul peut comprendre ; j'arrosais son visage de mes larmes , et je demandais aussi grâce pour elle à mon Sauveur. Oh! les moments les plus beaux de notre vie, ceux dont le souvenir revient avec le plus de douceur, ce sont ces heures bénies, ces saintes heures, où, prosternés au pied de la croix, le front dans la poussière, sentant notre profonde indignité, nous pouvons comprendre la profondeur de cet amour qui surpasse toute connaissance. Je suis toujours plus convaincu de cette participation aux souffrances de Christ, dont nous nous sommes entretenus une fois; oui, je crois que nous avons comme lui nos Gethsémanés et nos Golgothas, que nous devons souffrir avec lui à cause de nos péchés, et que si nous comprenions comme lui ce qu'est la sainteté de Dieu, notre visage se couvrirait aussi d'une sueur de sang. — Mais il faut bien se garder de donner à nos souffrances une valeur expiatoire, comme le font les catholiques.

Je viens d'entrer dans une nouvelle phase pour ma prédication, et j'aimerais bien pouvoir m'en entretenir avec toi. Je conçois maintenant un milieu

entre l'improvisation et les sermons écrits et appris. — Pendant la semaine, après que j'ai choisi un sujet (le plus souvent historique, ou en forme de paraphrase), je profite de tous les bons moments que Dieu me donne, je cherche à me placer en face de mon auditoire, et je jette sur le papier toutes les idées qui me viennent, tout ce que je sens, tout ce qui sort de mon cœur; puis je lie ces idées, je mets de l'ordre dans ce chaos. — Mais je ne me borne pas à prendre note des idées seules; ce à quoi je tiens encore c'est à cette *première expression* telle qu'elle nous saisit d'abord. Je crois qu'on sépare beaucoup trop l'idée, de la forme qu'elle a revêtue au dedans de nous, l'idée et son expression jaillissent ensemble du cœur, et cette première expression est presque toujours la meilleure. Quand on n'a, dans les analyses, que des cadres ou des chefs d'idées, on risque de ne pas les exprimer avec toute leur fraîcheur; elles ont quelque chose de terne, de délayé. Puis on n'est pas sûr de trouver l'expression vraie, il y a quelque chose de vague et de peu précis. Ainsi, j'ai d'abord des phrases, des paragraphes, et le plan est la dernière chose. Je pense que c'est un peu de cette manière que tu as écrit tes souvenirs des Alpes. Il y a, je crois, un grand inconvénient à commencer par un

plan qu'on impose à un sujet, pour l'y faire entrer de force; c'est un squelette qu'on garnit de chair comme on peut. C'est ce qui m'explique le reproche très vrai que faisait mon beau-frère à mes sermons : d'être délayés. — Je ne crois pas qu'il me le fît maintenant. Du reste je suis beaucoup mieux prêt, beaucoup plus à mon aise. Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon sermon est une improvisation, et que je puis, le lundi, l'écrire mot à mot comme je l'ai prêché.

O mon cher Gryon! te dirai-je en finissant. Hélas, j'ai senti l'angoisse de le quitter. Mon *constituant*[1] a été très malade. — Si je dois m'en aller un jour et que je n'aie pas d'occupation dans ce pays, je sais bien où j'irai : c'est à Dourmillouse, dans les contrées où Neff a prêché. Pense que c'est une idée qui me poursuit depuis bien longtemps, et c'est curieux que M. Bost soit venu ce printemps et m'en ait beaucoup parlé. Si tu savais, quand il s'écrie dans son ouvrage sur les Hautes-Alpes : *Des missionnaires! des missionnaires!* combien de fois mon cœur a tressailli à cet appel..! — Tu sais l'impression que le souvenir de Neff a toujours fait sur moi; c'est de tous les pasteurs celui qui me paraît le

[1] On nomme ainsi, dans le canton de Vaud, le pasteur âgé ou malade dont un jeune ministre fait les fonctions.

plus grand, et je voudrais me trouver dans ce champ où il a semé. Sa biographie est le premier livre de ce genre qui ait fait impression sur moi, et le nom de la vallée de Freyssinières est lié à mes premières émotions religieuses. — Mon rêve est de voir un jour ce vallon qui a été le temple de l'Esprit de Dieu pendant la semaine sainte de 1824. Je ne craindrais pas la vie austère de ces montagnards. Il me semble que je serais préparé pour cette œuvre. Mais Gryon!.. quitter Gryon! cela est-il possible? Ma femme me dit sans cesse qu'elle ne peut croire que nous nous en allions jamais. — Ces braves gens, quand le pasteur a été si mal, sont venus nous demander ce qu'il fallait faire. Ils nous offraient d'aller solliciter à Lausanne.

Puisque je te parle de ma paroisse, je veux te faire une demande; si elle est indiscrète, tu n'en tiendras pas compte. Nous avons le cœur serré à la vue de tant de familles pauvres; tu ne peux te faire une idée *des découvertes* que nous avons faites à cet égard. Il y a des enfants qui n'ont pas pu sortir de tout l'hiver parce qu'ils n'avaient pas d'habits. Il y a des familles qui n'ont eu pour toute nourriture que des pommes de terre. Tu sais que nous ne pouvons pas faire grand'chose. — Quand j'ai su que M. L. pensait à venir nous voir,

je voulais lui en parler. Est-ce que j'oserais te demander, comme ces messieurs sont si généreux, de leur parler de ces besoins? Je sais que tu connais beaucoup de riches ; peut-être es-tu assez lié avec eux pour oser le faire . . . . Adieu encore.

Gryon, 8 février 1842.

. . . . . Je n'ai jamais été aussi découragé qu'à présent, en voyant le peu de fruit de mon ministère. J'y ai beaucoup réfléchi ces derniers temps, et je finis par croire comme G. et D., que ce n'est pas la prédication de l'Evangile qui convertira les masses. Les jugements de Dieu ouvriront seuls les yeux de ces insensés. Ces multitudes qui entendent depuis vingt ans, dans notre pays, la prédication d'hommes comme MM. Rod. M. et G., d'hommes, je ne dis pas éloquents, parce que l'éloquence humaine n'est que la cymbale qui retentit, mais d'hommes remplis de l'Esprit de prière, ces multitudes ne se sont point converties. On parle d'une influence qui se répand et qui gagne *peu à peu* les cœurs ; c'est, je crois, une folie. J'ai cru aussi qu'à force d'affection je leur ferais aimer l'Evangile ; j'ai employé tous les ménagements. Il me semblait toujours que ces gens avaient des préventions, que certaines formes du

réveil religieux en étaient la cause, et qu'en cherchant à dissiper leurs préjugés, on les amènerait *peu à peu*. Hélas ! les préventions ne sont au fond que l'inimitié de l'homme naturel contre l'Evangile. La plupart de mes paroissiens sont tout aussi éloignés, tout aussi incrédules que le jour où je suis arrivé ici. Je parle de la masse. — Ils ont de l'affection pour nous, je le crois. On nous le témoigne au moins de bien des manières. Mais qu'est-ce qu'on aime en nous.. ? ce n'est pas l'Evangile, c'est l'homme ; et qu'est-ce que cette affection humaine qu'on a pour le pasteur ? Hélas, peut-être un obstacle de plus à son œuvre. Oui, je finis par croire que cette affection-là fait plus de mal que de bien à notre ministère, et je t'assure que, bien souvent à présent, je me surprends à désirer l'opprobre et le mépris : alors au moins je ne me ferais plus d'illusions, puis je n'aurais pas tant de choses à ménager. J'ai remarqué, en effet, que c'est aux personnes qui me témoignent le plus de cette bienveillance, que j'ose le moins parler des choses du ciel. — Mais surtout, avec l'opprobre, on a Christ avec soi, dans le cœur. Ah ! je suis bien assuré maintenant, que c'est le bon chemin ; plus tard on finit toujours par s'attacher au pasteur qui a rempli son devoir, et cette affection est bien plus durable que celle qu'on

lui accordait seulement parce qu'il était bienveillant : c'est qu'elle est fondée sur le respect. A ce sujet, je finis par croire que nous ne devons pas trop nous abaisser pour obtenir l'affection de nos paroissiens. Nous croyons souvent devoir nous mettre à leurs pieds, les combler d'égards, de prévenances pour gagner leurs cœurs; nous oublions peut-être que, quoiqu'indignes et les premiers des pécheurs, nous sommes pourtant *ambassadeurs de Christ*. C'est une dignité dont nous ne devons jamais nous dépouiller. — Tu verras, par tout cela, que mes conversations avec G. n'ont pas été sans influence sur moi. Je discute toujours avec lui, mais c'est plutôt sur leur manière de considérer les motifs à la sanctification. Pourtant, même à ce dernier égard, il y a du vrai chez eux. Ils ont tort, sans doute, de trop insister sur Christ dans la gloire, et sont conduits par là, quoiqu'ils s'en défendent beaucoup, à laisser de côté la croix où son sang coula pour nous. Quant à moi je reconnais aussi que je suis conduit à laisser trop dans l'ombre Christ ressuscité. — Il faut prendre les deux Christ par la main, et marcher appuyés, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, suivant nos besoins. — Je reconnais que, pour le détachement du monde, c'est à Christ assis sur son trône de gloire qu'il faut sur-

tout regarder; on sent toujours descendre de ce trône une attente glorieuse, une force qui fait mépriser la part de ce monde. — Malgré cela, je suis toujours Morave. La croix, le sang, les plaies de Jésus : voilà ce qui seul peut attendrir mon cœur, le briser. *La charité de Christ me presse :* c'est là le foyer, le centre de toute vie, de tout amour. « Il lui a été beaucoup *pardonné*, c'est pourquoi elle a beaucoup *aimé*. »

G. est très préoccupé de cette idée, que nous sommes morts au monde et vivants à Christ, et il rejette tout ce qu'il ne peut pas faire sortir de ce principe. Aussi on est effrayé de tous ses anathèmes. Je ne sais pas d'étude, sauf celle de la Bible, qui trouve grâce devant lui; personne, selon lui, n'a fait plus de mal que M. Vinet. Tu comprends combien je me suis révolté, et pourtant il y a quelque chose de vrai. Peut-être qu'on cherche trop à rendre le christianisme *raisonnable ;* peut-être aussi néglige-t-on la Bible, pour bien des études qui sont secondaires. Quant à moi, je me révolterai toujours contre tout ce qui tend à proscrire le développement des facultés, les études générales; mais d'un autre côté, je voudrais qu'on n'attachât pas trop d'importance à l'étude comme conduisant au christianisme.

Depuis plus d'un mois, je fais les fonctions de

régent ; mais je vois que, par cette école, j'use mes forces pour autre chose que pour le service de Christ, au moins bien souvent. Or ce n'est pas notre affaire ; notre temps est trop précieux. Nous avons à sauver les âmes du milieu de la génération corrompue et perverse. Je sais qu'on peut profiter de l'école pour cela ; mais ce n'est pas si facile qu'il semble d'abord. La fatigue et la nécessité de s'occuper de mille objets différents, tout cela n'est pas bien propre à remplir notre cœur de ces sources qui devraient en jaillir sans cesse pour rafraîchir ceux qui nous entourent. Je voudrais beaucoup pouvoir causer de tout cela avec toi. C'est incroyable combien de points de vue il peut y avoir dans chaque chose. Tu comprends bien que je ne veux pas le moins du monde blâmer cette œuvre de l'école, à laquelle tu mets comme moi tant de cœur ; mais il est bon quelquefois de voir toutes les faces d'un sujet. — Comme je te l'ai dit en commençant, je suis découragé depuis quelque temps ; mais cela provient, je crois, de ce que je sens mieux l'importance de mes fonctions. J'ai honte, quand je pense à ces quatre ans que j'ai déjà passés dans ce village. Je sens que ce n'est pas pour le Seigneur que je les ai employés, mais beaucoup aussi pour satisfaire mes goûts et ma passion pour la monta-

gne. Mon Dieu ! n'entre pas en compte avec moi... ! Oh ! il me semble à présent, que je n'ai plus qu'un seul désir : c'est de consacrer à Dieu le reste de ma vie et de mes forces.

Gryon, 20 août 1842.

Toute l'après midi, nous avons discuté à B. dans le salon des L. sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Tu peux comprendre que M. L. n'était pas pour le système ; mais on voit bien que c'est par intérêt sincère pour l'Evangile. Aussi je lui ai dit combien je respectais ses convictions, et quoique la discussion fût par moments un peu vive, je crois qu'elle a été sérieuse et plutôt propre à lui faire du bien.

Ce qui fera un grand plaisir à notre cher Louis, c'est d'apprendre que cette opinion fait des progrès dans le pays. M. B. m'a soutenu en tous points. Il m'a dit que les frères de Château-d'Œx et son cousin Charles Baup de Vevey étaient aussi de cet avis. Ainsi je crois que les idées marchent et que nous ne sommes pas loin d'une crise ; j'en ai le sentiment.

Ce qui me prouve que nos entretiens avec L. ont été sérieux, c'est que je me suis senti bien dis-

posé pour me préparer à ma prédication. J'ai pu méditer cette Parole à genoux et en demandant sans cesse à Dieu de la bénir. Aussi j'ai prêché dimanche dans la communion du Seigneur. J'ai été frappé de l'attention, du recueillement avec lequel on m'a écouté.

Cependant bien des choses me confirment dans la pensée que mon ministère est à peu près fini dans ce village. Je t'assure que plus je m'examine, plus j'ai la conviction que c'est une affaire de devoir et de conscience.

Gryon, 1er décembre 1842.

Cher ami,

Voici donc la lettre que *je te dois,* pour te remercier de cette précieuse Concordance et du livre de M. Vinet. Mon premier mouvement a été de t'écrire pour te gronder de ce que tu me donnais tant de choses ; mais à présent je ne fais que te remercier du fond de mon cœur. Tu as donc gagné au retard qu'a éprouvé cette lettre.

Je voudrais pouvoir te dire tout le plaisir que j'ai eu à te voir ; je me retrouvais au milieu de ces pensées et de ce cercle d'idées où nous avons vécu si longtemps ensemble.

Ta visite m'a aussi fait sentir le désir de me consacrer toujours plus au service de notre Maître.

Je veux te parler un peu de ce qui s'est passé depuis ton départ, en te mettant au courant de ma vie actuelle. Tu sais le découragement dans lequel j'étais au sujet de mes paroissiens ; j'avais le sentiment que mon ministère était fini dans ce village. Tu sais aussi mon angoisse en pensant que j'employais les plus belles années de ma vie à ne rien faire, dans un endroit où je n'avais pas de quoi occuper mes forces. Cette pensée me tourmentait, et il s'y joignait des doutes et des scrupules sur l'Eglise, etc., etc. Je crois que c'était surtout à cause de cela que j'avais pensé aux Hautes-Alpes. — Tu seras peut-être étonné, quand je te dirai qu'il s'est fait un changement assez grand dans la manière dont j'envisage maintenant ma position ; tu souriras peut-être ; tu diras que tu me connais dès longtemps... Ecoute pourtant avant de juger. D'abord, quant aux Hautes-Alpes, Dieu n'a pas tardé à nous donner la réponse que nous lui avions demandée, en me montrant que la santé de ma chère femme ne nous permettait pas de nous établir si haut. Ensuite ma position dans cette paroisse-ci a changé. Je puis maintenant employer toutes mes journées à an-

noncer l'Evangile autour de moi, et quand je reviens d'une de mes courses d'évangélisation, quand je suis bien fatigué et que j'ai pu me dévouer activement au Seigneur, ma conscience me laisse tout à fait tranquille. Cela me permet de rester encore à Gryon, et je n'ai presque plus aucun scrupule sur ma position dans l'Eglise nationale. Quoique, comme tu peux bien le penser, mes convictions à ce sujet n'aient point changé et qu'elles se soient plutôt fortifiées de jour en jour, je ne crois pas devoir faire un acte de ma propre volonté pour me sortir de la position que le Seigneur m'a donnée, *maintenant* que je puis m'occuper à Gryon. — Je crois que l'essentiel est de s'oublier et de se dévouer pour le Seigneur.

Je puis maintenant annoncer l'Evangile dans tous les villages dont je suis entouré; les malades m'y appellent; plusieurs âmes semblent s'occuper de leur salut, et je croirais être infidèle si je quittais dans ce moment. — Un dimanche, comme j'allais partir pour Villars et les montagnes d'Ollon, une femme de la Posse, très malade, me fait appeler. Il faisait un temps et des chemins affreux. Je suis descendu aussi vite que j'ai pu. Cette femme me frappa par son expression. Elle me dit qu'elle n'avait pas la paix, qu'elle avait peur de mourir:

« Je sens que je n'ai pas ce qu'il me faut. » — Après lui avoir parlé du Sauveur et avoir prié avec elle, je suis remonté à Gryon en courant, et sans entrer à la maison, je suis parti pour Villars où je savais qu'on m'attendait. — J'y arrivai exténué de fatigue, glissant à chaque pas. Il y avait des flaques de neige et de boue où j'enfonçais jusqu'à la cheville, et je ne croyais pas pouvoir arriver. Mais dans ces occasions, les forces sont doublées, et Dieu m'a encore donné de parler assez longtemps à ces âmes qui s'étaient réunies pour m'entendre. — Le lendemain je devais partir pour Lausanne. En passant à la Posse j'ai revu cette femme; elle était toujours dans le même état. Je lui ai promis de penser à elle, et cette fois, ce n'était pas une de ces promesses qu'on fait si souvent par forme. Toutes les fois que je priais, cette âme se présentait à ma pensée, et j'avais la confiance que Dieu voulait l'amener à lui.

Le dimanche après mon retour, je me rendis à la Posse pour y prêcher. Après le sermon, je me hâtai de me rendre auprès de ma chère malade. — Juge de mon émotion, quand je l'entends me dire, avec un regard rayonnant de joie : « Oh ! maintenant je n'ai plus aucune frayeur ; j'ai un contentement si grand ! Il me semble que j'entends dans mon cœur une voix si douce qui me dit

que Dieu m'aime. » Je me demandais si c'était bien vrai. Je ne pouvais plus parler, je ne pouvais que pleurer de joie et de reconnaissance. Dieu me montrait la puissance de sa grâce! Jamais je n'oublierai ce moment où il me semblait entendre, près de ce lit, ce vent qui souffle où il veut et dont on entend le bruit, sans savoir ni d'où il vient ni où il va. Je ne pouvais que m'écrier avec cette âme rachetée: « Mon âme bénit l'Eternel! Mon âme magnifie le Seigneur, et se réjouit en Dieu qui est mon Sauveur. » — Les jours suivants, je suis retourné la visiter, et quand je lui lisais quelque passage du chapitre VIII aux Romains, elle ne pouvait pas trouver de paroles pour dire ce qu'elle sentait. Un jour elle me disait: « Autrefois je comprenais bien ce que vous disiez *verbalement;* mais à présent, il me semble que c'est un monde nouveau, toutes choses sont faites nouvelles... » — Une autre fois: « J'espère à présent, que je serai une lumière pour ma famille. » — Elle est maintenant convalescente, et je redoutais presque d'y retourner, craignant que ces impressions ne se fussent affaiblies ou effacées, ce qui arrive si souvent. Mais j'ai eu la joie de voir que c'était bien l'œuvre de Dieu. Je lui ai demandé si elle sentait encore cette même paix: « Oh! je sens qu'elle ne m'abandonnera jamais. »

Je lui ai dit de bien jouir de ce premier moment, de ce premier amour. — Elle me disait encore quelque chose qui m'a frappé : « Quand je lisais avec les enfants le chap. III de St.-Jean et que je cherchais à le leur expliquer, je ne pouvais pas comprendre moi-même ce que c'était que cette nouvelle naissance ; mais à présent *je le sais*, et j'espère que je pourrai le leur *expliquer*. » Tu comprends combien ce fait m'a réjoui et m'a encouragé à aller visiter ces villages, complétement abandonnés. Ils sont dès aujourd'hui ma paroisse, et je retrouve quelques-unes de ces impressions que j'ai éprouvées au commencement de mon ministère à Gryon, ces populations ne sont pas encore usées, comme on l'est ici aujourd'hui.

Mes dimanches après midi sont maintenant partagés entre la Posse, Frenières, et Villars. Le quatrième dimanche, je tiens une réunion dans une maison au-dessus de la Posse ; mon but est de réunir les personnes sérieuses de ce village. Cette maison est habitée par un homme et une femme vraiment remarquables par leur piété ; j'y passe toutes les fois que je descends à Bex. La femme est bien pour moi une Sunamite, et Mlle M** appelait cette maison *un petit Béthel*. — Outre le dimanche, je consacre, chaque semaine, un ou deux jours à visi-

ter les malades de ces différents endroits, et je remarque que plus j'ai fait de visites au dehors, plus aussi j'en fais à Gryon. — Je commence ordinairement mes tournées par la Posse ; puis je descends à Frenières. Sur mon chemin, au-dessous de la Posse, est un homme qui a été frappé d'apoplexie cet été. Il faisait une profession ouverte d'incrédulité, et blasphémait contre l'Evangile. A présent il me fait *supplier* d'aller le voir aussi souvent que possible. C'est bien solennel, quand on pense qu'il peut à chaque instant avoir une nouvelle attaque et passer dans l'éternité.

Ailleurs est une femme qui a connu l'Evangile, mais qui, étant entourée de personnes mondaines, a laissé s'affaiblir, peu à peu, ses impressions sérieuses. Maintenant, elle est dans un état bien triste. Elle me dit qu'elle prie sans avoir aucune réponse. Je lui adresse toutes les promesses du Seigneur, mais j'ai parfois la crainte qu'elles ne soient peut-être plus pour elle.— Ah! quand nous avons laissé le Seigneur, il nous laisse quelquefois pour nous faire sentir tout le prix de cette grâce que nous avons méprisée. — Cependant elle a eu une ou deux fois quelques instants de joie, quoique bien courts. J'en ai été extrêmement réjoui. — A Frenières, une femme qui a près de 70 ans, rend un

fidèle témoignage à l'Evangile. Elle a une figure si belle et qui réfléchit d'une manière si douce la paix des cieux ! — Depuis Frenières, je monte ordinairement aux Plans. L'autre jour, il faisait une telle neige que je n'ai pu aller jusqu'aux maisons ; mais vers les premières granges, j'ai trouvé un homme que j'aime beaucoup. Je suis entré dans la grange et nous avons passé ensemble, sur le foin, un moment bien doux de communion avec le Seigneur. Nous avons prié ensemble, et je ne puis te dire l'impression que j'ai reçue de cette visite. Il semble que dans ces lieux si écartés, le Seigneur soit particulièrement là où deux ou trois sont assemblés en son nom. — Tu vois que je peux autant courir que si j'étais dans les Hautes-Alpes.

Ce qui me frappe, c'est de voir que le nombre des âmes désireuses de s'occuper de leur salut est presque partout le même. Après le premier moment de curiosité, il reste un certain nombre de personnes qu'on pourrait presque calculer d'après la population d'une localité. — Le seul endroit où, pour le moment, il paraisse y avoir des âmes véritablement réveillées, c'est à Villars. Mais je sème avec joie, et avec l'espérance que cette Parole ne retournera pas à Dieu sans effet. — M *** te racontera une grande joie que nous avons eue à

Gryon. J'ai vu mourir dans les bras de Jésus, une de mes anciennes catéchumènes qui était mon enfant en Christ: c'est notre chère Jeanne-Louise, la domestique que nous avions cet été. — Du reste à Gryon, il se fait maintenant une séparation bien tranchée d'avec le monde; les réunions de prières de M*** y ont beaucoup contribué. Nous sentons chaque jour que la bienveillance générale dont nous étions entourés au commencement, s'en va peu à peu; nous nous en apercevons déjà en traversant le village.—J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de menaces anonyme, et je crois que nous commençons à porter l'opprobre de Christ. Je t'assure que cette pensée me fait battre le cœur de joie, et me remplit en même temps d'une solennelle émotion. Je crois que, lorsqu'on ne connaît pas cet opprobre, on ne comprend pas une des joies les plus douces du chrétien. Oui, mon cher, je persiste à dire que les concessions, que cette bienveillance *humaine* dans le but d'attirer mieux les âmes à l'Evangile et dans le but aussi de dissiper les préventions, proviennent d'une erreur et ne sont d'aucune utilité réelle. — O mon cher Louis, qu'il est beau d'être ambassadeur de Christ, et d'avoir pour fonction de supplier les hommes d'être réconciliés avec Dieu! — Oh, si nous pouvions ne plus nous appartenir à nous-

mêmes, n'avoir plus d'autre pensée que la gloire de Dieu !

Il faut que je te dise combien j'ai été réjoui de ce que tu dis dans une lettre à tes parents sur la Bible. Je suis très content que le mouvement de M. Darby t'ait laissé cette impression. Etudie les prophéties; tu verras quelle clarté cette étude répand sur toute la Bible. Je t'assure que quelquefois cette lecture me fait tressaillir et inonde mon cœur de lumière.

Mes instructions religieuses m'ont forcé à étudier beaucoup la Bible et je rougis de ma profonde ignorance. — Nous lisons le livre de M. Vinet sur la *Manifestation des convictions religieuses;* c'est certainement un des plus beaux ouvrages humains que je connaisse; il y a des pages qui font vibrer l'âme tout entière....

Du reste, je crois, quant à l'Eglise, que si, toi et moi, nous nous séparons un jour, ce ne sera pas par le même motif. Je crois être plus préoccupé que toi de la question de la Cène. Je ne comprends pas qu'on puisse donner le nom d'Eglise chrétienne à des multitudes inconverties. Aussi je ne suis point enthousiaste des *Eglises de multitude.* Si c'est pour dire qu'on aime les multitudes, à la bonne heure; mais c'est un abus de langage, c'est profaner le beau nom d'Eglise en le donnant hors du sens de

la Bible. Je voudrais voir traiter cette question par un homme comme Aug. Rochat. Une autre fois je t'expliquerai mieux ma pensée.

Que le Seigneur soit avec toi !

Gryon, 12 janvier 1843.

.....Quant à l'appel qui m'a été fait par la Société Evangélique de France, je suis toujours plus convaincu qu'il m'est adressé d'En haut, et que je dois y répondre, autant que cela nous sera possible, quels que soient les déchirements qu'une pareille décision pourra entraîner pour nous.

Ce n'est pas sans frémir que je pense à la possibilité de ce départ. Je sens que je me séparerai probablement de ma mère pour ne plus la revoir ; je n'ose m'arrêter à ces pensées. Mais nous sommes bien assurés que le Seigneur nous donnera la force de faire tous les sacrifices, s'il les demande de nous.

Je suis conduit dans tout cela d'une manière presque irrésistible. Je vois toujours plus que je ne pourrai pas longtemps exercer mon ministère dans le canton de Vaud. Il faut donc, puisque Dieu semble m'ouvrir ailleurs un champ d'activité, écouter ses appels. Tu seras peut-être étonné de cela après ce

que je t'ai dit dans ma dernière lettre. Il me semblait que, pourvu que je pusse employer mon temps et mes forces au service du Seigneur, je ne devais pas m'inquiéter des formes d'église. Les lettres de Neff avaient aussi contribué à m'affermir dans cette idée. Je croyais donc que tous les scrupules que je pouvais avoir eus, étaient complétement dissipés. Mais ces scrupules n'ont pas tardé à se réveiller aux communions de Noël. Si j'ai une crainte, c'est d'avoir cherché à faire taire une voix qui me parlait depuis assez longtemps. Il est si facile, dans ces choses-là, de contrister l'Esprit en repoussant les avertissements qu'il nous adresse. D'ailleurs, le Seigneur a si bien répondu à mes prières par cet appel, qu'il m'est impossible de ne pas y voir un signe de sa volonté. La nuit après la communion de Noël, ne pouvant pas dormir, j'étais tourmenté par la pensée de ces horribles profanations de la Cène. Je me rappelle que j'ai plusieurs fois demandé à Dieu de me placer dans quelque endroit où je pusse exercer mon ministère sans faire violence à ma conscience. Je pensais à quelque oratoire dans notre canton. Le lundi matin, je descends à Bex pour chercher des remèdes, je passe à la poste, et j'y trouve la lettre de M. de V. Pressensé. Depuis ce moment, mal-

gré toutes les angoisses et tous les tourments par lesquels nous avons passé, j'ai toujours eu le sentiment que cet appel venait de Dieu. Ce qui me fait croire que ce n'est pas mon imagination qui me conduit dans cette affaire, c'est que je suis appelé dans un endroit où je devrai sacrifier tous mes goûts les plus chers. Je vois bien, quant à ma préoccupation des Hautes-Alpes, que les souvenirs de Neff et les rochers des Alpes, étaient pour beaucoup dans ce que je croyais être un appel d'En haut. Aussi, nous avons vu clairement que nous devions y renoncer : le Seigneur n'a pas tardé de nous le montrer.

Maintenant, s'il est permis d'avoir une préférence pour quelque endroit, je te dirai, puisque tu m'en montres la possibilité, que je préférerais Paris.

Tu vas te demander, n'est-ce pas, si ce n'est pas un rêve : Fr. Bertholet s'établir à Paris ! — Hélas ! une fois qu'il ne pourra plus respirer l'air des Alpes, *tout* lui est à peu près égal. Il serait aussi bien un exilé sur les bords du Léman qu'à Paris. Au moins ne pourrai-je pas les voir, ces cimes qui me font tressaillir, et dont la vue lointaine me donnait le mal du pays quand j'étais à Lausanne.

Une fois éloigné de mon pays, j'aime autant Paris que Saint-Denis, qui d'ailleurs, à ce que je pense, n'en

est guère qu'un faubourg. — Maintenant il me tarde de m'expliquer avec toi sur l'Eglise. Je vois par ta lettre, que tu me crois *dissident*, ou du moins que tu te figures que j'ai sur la dissidence des idées dont je suis pourtant bien éloigné. Je ne pouvais attendre le moment de te répondre à ce sujet. Tu me connais assez pour savoir combien j'ai en horreur toute espèce d'inquisition exercée sur les âmes, système qui ne fait que des hypocrites ou des orgueilleux. Mais autant je suis disposé à recevoir à bras ouverts à la table sacrée toute âme qui s'en approche, si faible que soit son désir d'aller à Jésus, autant je frémis quand je pense aux profanations qui ont lieu dans l'Eglise nationale du canton de Vaud.

Maintenant tu crois qu'il faut une *table libre*, et que, dans une Eglise qui ne sera pas officielle, la discipline de la Parole suffit pour éloigner les profanateurs. Je suis d'accord avec toi d'une manière générale et je sympathise avec vos idées, ainsi qu'avec celles de l'Oratoire de Genève. Seulement je ne saurais admettre le principe qu'il ne faut éloigner personne, pas même par des avertissements individuels. — Vous êtes persuadés qu'il n'y a jamais d'incrédules ni de pécheurs scandaleux qui s'approchent de la table sacrée de votre chapelle[1].

[1] Une chapelle évangélique indépendante, de Paris.

Je le crois aussi. Vous avez foi à la discipline de la Parole. Dieu vous a fait, jusqu'à présent, selon votre foi. Mais vous n'êtes pas, il me semble, dans un point de vue complétement biblique. Votre système est certainement très beau, le cœur est au large, il n'y a rien de petit ni d'étroit; mais je le répète, est-il complétement biblique? Quant à moi, il m'est impossible de ne pas voir dans la Bible l'idée d'un retranchement. Quand on pense que toutes les Eglises, tous les théologiens, y compris Osterwald et le doyen Réal, ont insisté là-dessus, il me semble qu'il est difficile de ne pas l'admettre. N'employons pas le mot *excommunication,* puisque ce mot n'est pas dans la Bible; laissons loin, bien loin tout ce qui peut ressembler à une inquisition exercée sur des âmes sincères, mais peu avancées. Soyons larges, comme le Seigneur lui-même le fut. Tout cela, je l'admets pleinement. Mais dis-moi, quand un homme ouvertement incrédule ou vivant dans le péché, s'approcherait de la table sacrée, n'irais-tu pas l'arrêter? L'Eglise ne devrait-elle pas s'en inquiéter? *Si un homme qui se dit frère est impur ou avare etc., ne mangez pas même avec un tel homme.* Il me semble impossible d'éluder la force de ce passage. — Tu dis qu'on est bien forcé d'admettre beaucoup d'hypocrites, et que cela a lieu dans toutes les Eglises

qui ont une discipline. Sans doute ! mais Dieu ne nous demande pas de juger les secrets des cœurs ; il ne nous demande que ce qui est possible. Personne n'a jamais eu la prétention de n'admettre que des convertis. Malgré ce que je te dis, votre système est jusqu'à présent ce qui me va le mieux. Je tiens à ce qu'on sache ce que je pense, quoique le Comité laisse ses agents libres à ce sujet.

Je crois qu'il vous manque quelque chose, et je suis assuré qu'en admettant le principe de la séparation d'avec le monde, vous serez un jour conduits à admettre cette idée dont je te parle. Du reste j'aimerais beaucoup m'entretenir de tout cela avec vous. Je crois que nous sommes d'accord sur tout le reste. Je ne puis penser que tu sois *multitudiniste*, dans ce sens que tu veuilles jamais composer l'église de tout ce qui se présente, comme cela a lieu dans l'église nationale de notre pays. Ce qui me paraît toujours plus clair, c'est que l'église, ce sont ceux qui ont cru dans tel ou tel endroit. Il n'y a dans la Parole que ce sens-là, outre le sens d'église invisible sur lequel tout le monde est d'accord. — Je ne veux pas, je le répète, composer l'église seulement de convertis; mais ne doit-il pas y avoir un esprit général auquel on puisse reconnaître l'Eglise de Christ, en sorte que malgré tou-

tes les misères et les souillures que Dieu y voit, on puisse s'adresser à l'ensemble de ses membres comme à des chrétiens ?

Je sais bien que la séparation de l'Eglise et de l'Etat aurait pour effet d'éloigner de l'Eglise les incrédules.

Je continue toujours avec beaucoup de plaisir mes courses d'évangélisation dans les villages tout autour de moi. Aujourd'hui, j'ai été à Villars faire quelques visites. Il y avait quatre pieds de neige et presque pas de chemin. J'ai rarement été aussi fatigué. Mais je ne puis te dire combien je suis heureux de me fatiguer au service du Seigneur, comme je le faisais, dans un temps, pour satisfaire mes goûts et ma passion pour les Alpes, en parcourant ces mêmes endroits. Il me semble, quand je reviens bien las, que mes courses d'aujourd'hui expient celles d'autrefois.

Lausanne, 25 avril 1843.

Cher ami,

Je ne crois pas qu'il me soit possible, dans ce moment, de faire ce voyage à Paris. D'abord il m'est difficile de me faire remplacer pendant ce temps ;

Tu sais la disette de ministres qui règne dans le canton. Ensuite, comme je dois quitter Gryon bientôt, je désire consacrer tout ce qui me reste de temps à cette chère paroisse. Nous sommes dans un moment bien solennel, où il semble que Dieu va répandre sur nous sa bénédiction. Il n'attend de nous que quelques prières encore.

Je pense qu'on t'aura parlé du petit charivari qu'on nous a donné pendant une réunion, et des pierres dont on a poursuivi nos amis. Je ne crois donc pas qu'il me soit possible de m'absenter pendant trois semaines.

Il vaut mieux que je fasse ce voyage à Paris quand nous aurons quitté Gryon, ce qui devra se faire bientôt; car le propriétaire de notre maison ne veut plus nous garder, et il n'y a pas d'autre logement disponible. La question de Gryon étant maintenant tranchée, nous serons plus calmes pour prendre une décision au sujet de Paris. D'ailleurs, d'après ce que M. E. de P. nous disait hier, la crainte où l'on est que le gouvernement français ne fasse peu à peu fermer les chapelles indépendantes, pourrait engager la Société évangélique à ne pas appeler de nouveaux agents.

Au milieu de tout cela, je ne puis assez répéter combien nous sommes heureux. Dieu nous a bé-

nis au delà de tout ce que nous pouvions penser... Je crois que jamais je n'ai senti aussi visiblement la présence de Dieu, que dans nos chères réunions. — Une de ces femmes me disait l'autre jour que, pendant qu'elle était poursuivie à coups de pierres, elle était tellement heureuse, qu'elle aurait voulu chanter des cantiques pour exprimer la joie qui inondait son cœur. Depuis la première de ces réunions, la bénédiction de Dieu a sans cesse reposé sur nous.

Cet hiver a été si doux, si béni pour nous, pendant qu'à Lausanne on nous croyait si malheureux! Je puis bien te dire que le vœu que nous formions pour vous, c'était que vous fussiez aussi heureux que nous l'étions nous-mêmes.

---

* * *

Ce n'est que deux ans plus tard que Bertholet répondit à l'appel de la Société évangélique de France. Il passa ces deux années à Aigle, et nous regrettons qu'il ne soit resté aucune trace écrite de ce temps si béni de son ministère. Ce fut pour lui une de ces époques où l'âme reçoit une impulsion nouvelle, où elle est mûrie au creuset de l'affliction. Ces deux années, qui s'écoulèrent au milieu de maladies et de deuils domestiques nombreux, et au sein d'une petite église persécutée, mais pleine d'ardeur et de vie, développèrent en lui le désir d'un réveil dans toute l'Eglise du Seigneur. Finney fut une de ses lectures habituelles, et, pendant un hiver surtout, il put comme toucher du doigt tout autour de lui l'efficace de la prière. Il y eut même un temps où il ne pouvait prendre ses repas sans être interrompu par des personnes vivement préoccupées de leur salut et qui venaient réclamer ses soins pastoraux et ses prières.

Ainsi que cela est rapporté dans la notice biographique, c'est d'Aigle qu'en automne 1845, Bertholet se rendit dans le département de l'Yonne où nous transporte la suite de sa correspondance.

* * *

SENS

Sens, 17 octobre 1845.

Combien les frères et les amis sont chers et précieux, quand on est sur la terre étrangère. Oh! si nous pouvions ressentir pour le ciel, ce mal du pays que nous éprouvons quand nous pensons à notre patrie terrestre! Je pourrais difficilement faire comprendre l'ennui et la tristesse qui ont rempli mon cœur dans ce premier dimanche que nous avons passé à Sens. D'abord l'absence de nos chères réunions d'Aigle, la pensée de ces amis que nous avions laissés au milieu de la persécution; et puis aussi, je dois le dire, la déception que nous avons éprouvée au sujet de l'œuvre de Sens. Au lieu de ce sentiment d'amour et de

reconnaissance qui doit éclater dans le cœur du pécheur reçu en grâce, nous étions tout étonnés de n'entendre que des déclamations contre les prêtres; en un mot de ne trouver que des protestants là où nous pensions trouver des chrétiens. Cependant je dois le dire, nous n'avons pas tardé à voir qu'il y avait un mouvement intéressant dans cette ville; il paraît seulement que nous ne nous entendons pas avec les Français sur les mots *conversion*, *réveil religieux*, etc. — Cela provient sans doute un peu de la différence de position, et je comprends qu'on puisse être tenté d'appliquer ces mots aux âmes qui sont sorties du papisme, quand on voit de près cette hideuse caricature de la religion de Jésus-Christ. Certainement c'est déjà dans un sens, « passer des ténèbres à la lumière, » quand une âme est mise en contact avec cet Evangile qui peut au moins y pénétrer, tandis que cela est impossible là où le papisme règne dans sa puissance. Cela me rappelle une expression très énergique dont se servait un jour le cher colporteur avec qui je fais ordinairement mes courses d'évangélisation. Nous passions près d'un village où il n'a pas encore pu pénétrer, parce que le curé y exerce une grande influence. Ces malheureux prêtres, me dit-il, sont là avec un marteau « pour frapper sur la tête de tous ceux qui es-

saient de la lever pour sortir de la chaudière, afin de les y replonger. » A cet égard on ne peut nier que l'œuvre de la Société évangélique ne soit bien belle. On ne peut pas se faire une idée de la facilité qu'on a, dans ce département, pour annoncer l'Evangile. Cela tient essentiellement à la déconsidération dans laquelle le clergé est tombé presque partout.

Pourtant il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas d'adversaires: d'abord M. le curé, puis quelquefois le maire lorsque celui-ci est sous l'influence du curé, et enfin les familles bigotes comme on les appelle. Je pense que ce sont ces dernières, qui ont mis vendredi passé un écriteau dans le village de Villevalier, où je devais prêcher le soir: « Les ânes et les ânesses, qui iront entendre ce soir les protestants, sont avertis qu'ils trouveront un magasin où il y aura abondance de foin et d'avoine. » C'est sans doute une allusion à la grange, où devait se faire le service. Voilà un échantillon de leur style. Je pourrais vous en donner d'autres; mais il n'en vaut réellement pas la peine. Ce sont, par exemple, des lettres adressées par un anonyme à plusieurs des parents qui envoient leurs enfants dans les écoles protestantes. Nous sommes aussi appelés des brigands, des fanatiques. On promet 300 fr. si l'on

peut abandonner l'hérésie. Cela fait vraiment pitié et montre où le clergé en est réduit, puisqu'il doit recourir à de telles armes. — Cependant on se tromperait, si l'on croyait qu'il n'y a pas d'autres ennemis. Oh! le plus grand ennemi de l'Evangile est l'incrédulité et l'indifférence. La première fois que les colporteurs ont offert des Bibles à Sens, on leur demandait, *si elles allaient sur l'eau.* Cela peint le peuple français.

Quant à l'incrédulité, on ne peut s'en faire une idée, et vraiment on comprend qu'avec une religion telle que le papisme, les hommes qui pensent aient été conduits à regarder tout cela comme une invention pour gagner de l'argent. Quel malheur, que tant de personnes, faute de connaître l'Evangile, se plongent dans l'incrédulité et dans le matérialisme! On voudrait pouvoir crier à tous ces malheureux: « Mais vous ne connaissez pas l'Evangile! Si vous le connaissiez, vous verriez que c'est autre chose que cette triste caricature que vous avez eue jusqu'à présent sous les yeux. » — Mais le mal est bien profond, l'idée qu'après la mort tout est fini, est généralement répandue. Ces gens croient que l'homme meurt comme la bête. J'étais confondu d'entendre l'autre jour la femme chez qui j'étais logé à Saint-Maurice, me dire: « Tout cela serait

bien bon, si l'on savait qu'on a une âme. » Voilà où en sont beaucoup de Français ! Oh ! comme le cœur se serre, et comme on se sent pressé de leur parler de Christ pendant qu'on le peut ! Je suis heureux d'être occupé et de pouvoir employer mes forces au service du Seigneur. La semaine dernière j'ai fait 30 lieues à pied et 6 prédications, et je ne m'en ressens pas du tout. Si le Seigneur le permet, je compte faire toutes mes courses à pied.

Vous comprenez, chers amis, que dans ces grandes routes, le cœur se tourne quelquefois vers la patrie et vers les amis. Je suis encore tellement habitué à notre horizon de montagnes, qu'il m'arrive de prendre pour les Alpes les nuages blancs que je vois du côté de l'orient. Je sens alors mon cœur battre un moment ; mais le nuage se dissipe, pour ne laisser que des plaines sans fin, et l'illusion se dissipe avec le nuage. La vallée de l'Yonne est pourtant bien jolie ; la rivière serpente au milieu des prés, des champs et de beaux vergers ; puis à droite et à gauche, mais à une certaine distance, s'élèvent des collines qu'on appelle ici des montagnes et qui sont couvertes de vignes jusqu'à leur sommet.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE FRANCE.

Sens, le 21 novembre 1845.

Messieurs,

Voilà deux mois écoulés depuis que je suis arrivé à Sens. Si je ne vous ai pas encore écrit, c'est que, n'étant d'abord ici que provisoirement, je ne me sentais pas appelé à vous entretenir d'une œuvre qui ne me concernait pas directement. — Comme je suppose que vous désirez connaître, non-seulement la vie extérieure, mais aussi la vie intérieure des agents que vous employez, vous trouverez dans mes lettres des détails qui ne se rapportent pas directement à l'évangélisation, mais plutôt à la vie individuelle de l'évangéliste. Je sens le besoin de vous parler comme à des frères à qui je ferai part de mes impressions, de mes expériences, de mes combats et de mes joies.

J'ai visité jusqu'à présent, à Sens, environ 50 familles, les unes une seule fois, d'autres plus souvent. Je considère ces visites comme presque aussi importantes que la prédication. Aussi cherché-je à connaître toutes les maisons où il est possible de pénétrer.

Mais jusqu'à présent, les courses d'évangélisation dans les environs ont été un grand obstacle à ce qu'il y eût quelque chose de bien suivi dans les visites. J'espère avoir en hiver plus de temps à y consacrer.

Quant à la prédication, vous savez qu'il y a trois réunions par semaine, le dimanche à 11 heures et à 7 heures, et le mercredi à 7 heures du soir. Voici comment j'ai combiné ces différents services. Le dimanche matin où il n'y a guère que les personnes déjà un peu sérieuses, c'est spécialement une assemblée d'*édification*. Je cherche à me placer au degré d'expérience de mon auditoire. Il s'agit pour les uns de les amener à une connaissance réelle de leur misère et de leur état de péché devant Dieu; il y en a d'autres qui n'ont plus qu'à recevoir avec une foi simple le salut que Christ leur a acquis; d'autres enfin sont bien près de le trouver. Il me semble que c'est la prédication où je suis le plus heureux. Le soir, c'est uniquement une prédication d'*appel*. Enfin le mercredi c'est une instruction biblique toute simple, comme je pourrais la faire à des catéchumènes. Il faut, pour comprendre la nécessité de cette instruction familière, connaître l'état d'ignorance de la plupart d'entre eux. Aussi est-ce de tous les services, celui où ils écoutent avec le

plus d'attention. J'ai commencé à leur expliquer la Genèse, m'arrêtant à chaque verset. — Quant au nombre des auditeurs, le dimanche soir, la chapelle est remplie et il y en a beaucoup qui ne trouvent pas de place pour s'asseoir. Le matin il y a de 150 à 200 personnes, et le mercredi presque autant que le dimanche soir. — C'est le temps des semailles, comme pour la nature : « Paul a planté, Apollos a arrosé ; c'est Dieu qui donne l'accroissement. »

Après vous avoir parlé de l'œuvre de Sens, je dois vous parler des villages où j'ai été appelé à me rendre. J'ai prêché à *Véron* (à 2 lieues), *Saint-Maurice-aux-riches-hommes* (à 7 lieues) et à *Villevallier* (à 6 lieues). Vous savez sans doute que jusqu'à présent on a été obligé de se servir, pour la prédication, des salles de danse qu'on trouve dans tous les villages ; quelquefois c'est une grange ou un hangard assez vaste pour contenir la foule qui s'y précipite. On apporte quelques chaises et des planches pour en faire des bancs ; nous montons sur une table qui nous sert de chaire, et nos auditeurs sont là devant nous, quelques-uns assis et le plus grand nombre debout, nous écoutant avec une attention si grande, que, malgré la foule, on n'entend pas le moindre bruit. On a devant soi l'estrade où se placent les musiciens pour faire danser, et quelque

fois on y voit encore la grosse caisse et les papiers de musique, etc. J'ai souvent pensé que le diable doit être étonné de ce que ses temples sont transformés tout à coup en salles de prédication. Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est de voir avec quelle cordialité nous sommes reçus. Quand nous arrivons à St-Maurice, nous voyons tous ces braves gens sortir de leurs maisons pour venir nous saluer. Là où nous ne sommes pas attendus, nous faisons le tour du village, exactement comme les serviteurs dont il est parlé dans la parabole, qui s'en vont dans les places et dans les rues de la ville, le long des chemins, et le long des haies pour amener au festin tous ceux qu'ils rencontrent. « Eh mes amis, il y aura une prédication à 6 heures! à 6 heures la prédication! » Nous allons ainsi de maison en maison, surtout là où nous voyons quelques groupes d'hommes occupés à causer, et partout nous sommes bien reçus. Je n'ai pas encore vu un sourire moqueur. Je vous assure que les premières fois, je tremblais un peu. Vous comprenez combien cette bienveillance des populations étonne quand on vient du canton de Vaud (où il y a dans ce moment tant de troubles et d'intolérance). J'ai fait une fois avec notre cher colporteur une course d'évangélisation dans le département de l'Aube, en revenant

de St-Maurice qui se trouve sur la limite de ce département. Nous sentions le besoin de visiter les villages de cette contrée, dont les habitants viennent nous entendre à St-Maurice, quelquefois à une lieue de distance, souvent dans l'obscurité de la nuit et après les travaux de la journée. Comme je suis assez fort, je suis heureux de porter à mon tour la balle du colporteur et de partager avec lui la fatigue. Nous nous entretenons ensemble de la Parole de Dieu; nous nous arrêtons quelquefois au bord du chemin pour prier, et le Seigneur nous rafraîchit quand nous sommes las. — Nous allons ainsi de village en village, parlant à tous ceux que nous rencontrons de la grâce que Dieu fait annoncer au pécheur. On nous fait des questions; les voisins se rassemblent et il se forme ainsi, au milieu des villages, des groupes assez nombreux. On nous demande pourquoi, si cette religion est vraie, on n'en a pas entendu parler plus tôt. Ce sont tout autant d'occasions précieuses qui nous sont offertes pour prêcher l'Evangile et pour rendre le témoignage dont nous sommes chargés de la part de Dieu. — Quelquefois nous avons la joie de voir nos auditeurs touchés et nous supplier de rester encore dans leur village, d'autres fois on nous contredit en nous disant qu'on ne veut pas changer de religion. Ailleurs, c'est un

maire qui nous reçoit avec beaucoup de cordialité, mais qui nous dit que, quant à lui, il ne croit que ce qu'il voit. — « Et pourquoi alors, monsieur le maire, craignez-vous de voler, ou de faire tort à votre prochain ? » — « Ah monsieur ! il y a la loi naturelle, la conscience. » — « Et la voyez-vous, cette conscience ? » — « Ah dame ! non ; on ne peut pas la voir. » — « Voilà donc quelque chose que vous croyez et que vous ne voyez pas. » — Je ne puis pas assez remercier ces gens, quand je les vois nous dire franchement ce qu'ils pensent sur la religion.

Plus loin c'est un curé vénérable dont on nous avait parlé à St-Maurice. J'espère qu'en nous serrant la main, nous nous sommes rencontrés au pied de la croix de Christ. Nous avons causé pendant longtemps avec lui ; il nous a accordé bien des choses ; il a reconnu bien des abus que nous lui avons signalés. Mais au milieu de la diversité des opinions, il croit qu'il faut quelqu'un pour décider du sens de la Bible ; voilà peut-être la seule chose qui le retienne dans le papisme. Il y en a beaucoup comme lui, qui se réfugient dans l'obéissance aveugle à l'Eglise et qui se déchargent de toute responsabilité sur leurs supérieurs ecclésiastiques. — Nous lui avons laissé la brochure de M. Tri-

vier, et il nous a salués avec une vraie affection.

Nous étions contents de notre journée, peut-être trop contents ; nous avions été partout si bien reçus ! Nous avions besoin d'une humiliation, et Dieu, qui est fidèle, y a pourvu dans son amour. — On nous avait parlé du seigneur de la contrée, M. X. comme étant protestant. Vous comprenez combien nous désirions le visiter à notre passage. Nous traversons de longues allées ; nous sommes introduits dans un salon magnifique, à parquet de marbre, et nous voilà en présence d'un vieillard à cheveux blancs, et d'une dame âgée. Je m'approche du monsieur pour le saluer avec affection, en lui disant le but de notre visite. Quelle fut ma confusion, quand je vis la dame se lever rouge de colère, pour nous dire qu'ils étaient catholiques et qu'ils ne savaient pas ce que nous venions faire chez eux. « Notre village est tranquille et heureux, ajouta son mari ; et comme maire du village, je vous prie de ne pas venir y semer le levain de la discorde en vendant vos livres. » — Il me fut donné, toutefois de leur adresser quelques paroles pour leur faire comprendre le but de notre mission. — Nous sommes sortis en nous rappelant ces paroles de l'apôtre : « Comme séducteurs et pourtant véri-

tables ; comme inconnus et pourtant étant reconnus. » Il était presque nuit et nous avions encore 6 lieues à faire pour arriver au village du colporteur, où nous devions coucher. Après nous être perdus un moment dans un bois, nous sommes arrivés heureusement, mais abîmés de fatigue.

Je suis entré dans ces détails, parce que, comme je vous l'ai dit en commençant, je désire que vous puissiez nous suivre quelquefois dans nos courses. — Jusqu'à présent je les ai toujours faites à pied, soit pour éviter des dépenses à la Société évangélique, soit aussi parce que, dans certains villages, comme à St-Maurice, il n'y a de voiture que le lundi.— Mardi dernier, j'y suis allé par des torrents de pluie; on ne m'attendait pas à cause du mauvais temps, mais je suis très content d'avoir fait cette course. Ces gens ont été très touchés de me voir arriver, et ils me disaient le soir : « Cette fois nous voyons que vous nous aimez. » — Je viens, dans ce moment, de recevoir une lettre où l'on m'écrit pour me remercier encore à ce sujet. Comme il est question, dans cette lettre, de leur désir d'avoir un pasteur au milieu d'eux, vous me pardonnerez si je vous l'envoie. Je me joins à eux pour vous prier d'y pourvoir au plus tôt. Comme une famille aurait de la peine à se loger, je crois qu'il faudrait quel-

qu'un qui ne fût pas marié. Je vous fais cette demande aussi dans l'intérêt de l'œuvre de Sens, qui souffre de ces courses lointaines. Je puis bien vous dire que ce n'est pas pour m'éviter de la fatigue; car je suis très heureux de dépenser mes forces pour le Seigneur, et je sentais mercredi, en revenant, quelle douce joie le Seigneur répand dans le cœur, quand on endure quelques fatigues pour lui. Je n'oublierai jamais un moment où, ne pouvant plus ni tenir mon parapluie ouvert ni avancer à cause du vent et de l'orage, je m'assis tout mouillé, sur la pierre qui m'annonçait encore 9 kilomètres jusqu'à Sens. J'étais tout seul au milieu d'un bois, et je chantais ce verset de cantique en pensant à nos chères réunions d'Aigle :

O mon unique espoir, ô ma vie, ô ma joie,
O bonheur des élus !
Qu'en mon infirmité ta vertu se déploie !
Possède-moi, Jésus.

J'étais si heureux, que je sentais mes yeux se remplir de douces larmes, comme je n'en avais pas versé depuis longtemps. Oui,

O délicieuse vie
D'un serviteur de Jésus,
Qui pour son maître s'oublie
En annonçant ses vertus !

Maintenant, quant aux résultats visibles de ces prédications, je ne puis pas encore vous dire des choses bien réjouissantes. Pourtant je vois, soit à St-Maurice soit à Villevallier, des familles qui semblent touchées. Je vous donnerai une autre fois plus de détails à ce sujet. Ce que je sens, c'est que c'est *à genoux* qu'il faudrait pouvoir travailler à cette œuvre; car, quand on ne prie pas, il semble que l'épée de la Parole est émoussée et qu'elle ne peut plus pénétrer jusqu'aux divisions de l'âme, aux jointures et aux moëlles.

Oh! que Dieu veuille répandre l'Esprit de prière, soit sur les membres du Comité soit sur les ouvriers!

Sens, le 29 décembre 1845.

Mes chers parents,

Je voudrais pouvoir vous écrire à chacun quelques mots d'amitié; mais je n'en ai pas le temps; c'est pourquoi je vous écris à tous ensemble. — Mon premier besoin est de vous dire combien je pense à vous, combien le souvenir de votre affection m'a fait souvent pleurer. Il faut être dans un pays étranger, pour comprendre ce que sont les liens de la

famille. A l'exception du petit nombre d'enfants de Dieu dont nous sommes entourés, on ne rencontre que des figures indifférentes, et l'on a tant de peine à s'y accoutumer! On se sent si seul, quand il n'y a pas au milieu, de cette foule, un être qui vous tendît un verre d'eau. Chacun pense à soi et ne cherche qu'à profiter de l'étranger et à le tromper. Du reste, cela doit-il nous étonner de la part du monde?

.....Mais pourquoi se rappeler tant de souvenirs qui ne font que nous attrister! Nous n'éprouverions pas tant de regrets, si nos regards étaient tournés plus habituellement du côté de notre patrie céleste, et si nous étions davantage des étrangers et des voyageurs ici-bas. — Voici encore une année qui nous rapproche de l'éternité. Oh! puissions-nous, *rejetant tout fardeau,* tous les soucis et toutes les inquiétudes, poursuivre la route qui nous est proposée, en regardant à Jésus. Il me semble que tout cela vous sera rappelé d'une manière bien saisissante dans votre repas du nouvel-an.

Vous verrez à votre table bien des places vides, d'abord celle de notre chère mère, qui nous a tous tant aimés et qui est maintenant dans ce « repos qui reste pour le peuple de Dieu. » Elle se repose; elle a achevé sa course, et elle est bienheureuse de n'être plus dans cette vallée de la tribulation. David

disait dans un psaume : « Ta gratuité est meilleure que la vie. » — Puis il nous manquera aussi notre chère petite Henriette. Vous vous rappelez combien, il y a un an, son doux visage portait déjà l'empreinte de la souffrance. Je ne l'oublierai jamais avec sa petite robe rouge et son petit hochet. Je crois qu'elle les avait la dernière fois qu'elle est sortie avant de tomber malade. — Enfin nous ne serons plus auprès de vous, chers et bien-aimés parents. Je me rappelle, dans ce moment, ces vers d'Olivier :

Comme des feuilles dans leur séve,
Loin de l'arbre que nous aimons,
Le souffle de Dieu nous enlève
Et nous disperse sur les monts.

Hélas ! on ne sait pas, en se quittant, si l'on se reverra sur cette terre. J'ai bien cru aussi que Dieu voulait me redemander ma chère femme. Mais le Seigneur a encore une fois entendu mes cris ; il ne m'a pas châtié dans sa colère, comme je l'avais mérité. Ainsi, c'est le cœur plein de reconnaissance envers lui, que je vous trace ces lignes et je suis bien assuré que vous le bénirez tous avec moi.

Maintenant, adieu, chers et bien-aimés. Nous nous réunissons pour vous embrasser tous et pour vous remercier de votre affection.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Sens, 30 décembre 1845.

Messieurs et chers frères,

« Mon âme, bénis l'Eternel! » C'est avec ces paroles que je sens le besoin de commencer cette lettre. Je vous ai parlé, dans mon journal du mois de novembre, de la tristesse et du découragement que j'ai éprouvés pendant les premiers temps de mon séjour à Sens. Je m'étais attendu à trouver des âmes touchées par la grâce de Dieu, et je ne trouvais guère que des catholiques devenus protestants. Comment décrire la joie, l'émotion que j'ai ressentie en voyant naître, pour la première fois, chez quelques âmes, le travail de la véritable conversion, la tristesse selon Dieu, la soif de Jésus !

Le dimanche 23 novembre, M. L. vint chez moi après la prédication du matin, m'exprimer de la part de quelques personnes, le regret qu'elles éprouvaient de ce que je ne faisais pas assez de controverse : « Voyez-vous, monsieur, il nous faut absolument de la controverse, ou bien cela n'ira pas. Moi qui jouissais tant, quand j'entendais renverser les erreurs de l'Eglise romaine, je ne sais ce que

j'éprouve. Depuis quelque temps, je ne suis pas content de moi-même; je suis triste, je ne sais pas ce qui se passe au dedans de moi. Parfois il me sort des larmes des yeux; je sens un ennui qui me poursuit et dont je ne peux me défendre. » — Vous comprenez ce que j'éprouvai en entendant ces paroles; je sentis le besoin de me jeter à genoux avec lui pour remercier Dieu. J'ai compris par là le danger qu'il y a dans une prédication qui est trop exclusivement de *controverse*. Je ne crois pas l'avoir négligée, car jusqu'à présent j'ai parlé à peu près de toutes les erreurs de Rome. Depuis que je suis en France, je me suis convaincu que c'est presque nécessaire, surtout dans le commencement. Mais je crois qu'il y a un grand danger à employer ce moyen dans le but de conserver un nombreux auditoire. Cela ne fait, à la longue, que satisfaire leur haine contre les prêtres. Ils s'applaudissent secrètement; leurs oreilles sont chatouillées, et, au fond, c'est parler le langage de leur cœur naturel. *Il arrive un moment où la controverse doit être en seconde ligne*, et où il faut faire pénétrer l'épée de la Parole dans les profondeurs de la conscience. — Quelle joie, quand on voit qu'elle a atteint quelque fibre!

Je puis dire que, depuis ce moment, je n'ai pas cessé de voir l'Esprit de Dieu agir. — Comme je

vous le disais, c'est le dimanche 23 novembre, que cette conversation eut lieu. La semaine suivante, je visitai une famille très intéressante par son zèle à entendre la prédication de l'Evangile. Jusqu'alors leurs cœurs étaient demeurés étrangers au sentiment du péché et de l'amour de Dieu. Cette fois Mme R. me parla de la joie qu'elle éprouvait d'avoir compris la vérité, et je vis les yeux de son mari se remplir de larmes. Il se tourna du côté de sa femme en lui disant: « *Ah! nous n'avons pas tout!* »

Je ne puis vous dire mon émotion en entendant ces paroles et en voyant sur les joues de ce pauvre vieillard infirme les premières larmes de la repentance. C'est un ancien sergent-major de la République et de l'Empire; il est asthmatique, et passe tous ses hivers au lit.

Vous avez entendu parler de M. D. Cet homme, qui était encore, il y a quelques mois, dans l'incrédulité, est maintenant si rempli de la grâce de Dieu et de la joie du Saint-Esprit, que pendant une semaine il en avait presque perdu le sommeil. « A présent, me disait-il, j'ai compris l'amour de Dieu pour nous. Il me semble que j'ai senti cet amour tout entier se répandre dans mon cœur. Mais comment témoigner ma reconnaissance? Aimer, n'exprime pas assez; le cœur doit déborder tout entier. » Ce sont là les

propres expressions, dont il se servait en me serrant la main, pour me dire ce qu'il éprouvait. — Depuis ce moment, il vient presque chaque jour me voir pour me faire part de ce qu'il éprouve.

Il semble toujours à notre incrédulité, quand Dieu nous a accordé quelques bénédictions, qu'elles vont prendre fin, mais Dieu se plaît à confondre notre incrédulité. « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » — Samedi dernier j'étais tout triste, à la suite d'une affaire désagréable, que nous avons eue avec celui qui nous a loué la salle où l'on se réunissait avant d'aller au temple. J'entends sonner. On annonce M. B. Il était 9 heures du matin. Il ne pouvait plus garder ce qu'il sentait dans son cœur depuis quelque temps. « A présent, me disait-il, j'ai vu ma corruption; mais je sais que Jésus a jeté son regard sur moi. Oh! quelle grâce! Comme les voies de Dieu sont étonnantes! J'ai été conduit aux Antilles à l'âge de 4 ans; j'ai eu trois fois la fièvre jaune. J'ai voyagé partout, et je suis arrivé dans une petite ville de province, pour y être régénéré! » Il m'a raconté qu'il s'est beaucoup occupé de littérature; il a même écrit une tragédie et des romans. Hier en me montrant ses manuscrits, il me disait : « Toutes ces choses sont, à mes yeux, de la vase ; il n'y a plus pour moi que la surface bril-

lante où se réfléchissent les cieux. » Il était occupé à composer un cantique pour exprimer à Dieu sa reconnaissance pour son don infini. Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que M. D., dans la première nuit où il a trouvé la paix, ne pouvant pas dormir, s'est relevé pour écrire aussi un cantique, qui commence par ces mots : « J'ai vu la flamme de l'Esprit descendre dans mon cœur. » — Comme l'Evangile ouvre les cœurs ! Ce M. B. qui me paraissait si froid, ne pouvait pas tarir en me racontant ce qu'il éprouvait. — Lorsqu'il me quitta, il me serrait la main en me disant : « A présent, n'est-ce pas ? nous sommes frères en Christ. » — Mme B. goûte le même bonheur.

Je crois qu'il y a encore quelques âmes qui cherchent le Seigneur dans ce moment, entre autres un jeune homme du peuple qui a des talents remarquables. Il vient tous les soirs à la maison après la prédication pour me demander, comme il dit, « de le faire avancer. » L'autre soir il me disait qu'il ne voyait dans son cœur que boue et que corruption.

Voilà donc la petite famille qui se forme. Vous rappelez-vous, chers amis, ce moment où Elie priait sur le Carmel, et où son serviteur vient lui dire : « Je vois une petite nuée comme la paume de la main d'un homme, laquelle monte de la mer ? »

Oui, bénissons l'Eternel et prions. Quand il n'y aurait que ces quelques âmes amenées à la foi, cela suffirait pour compenser amplement tous les sacrifices qu'on a faits pour annoncer l'Evangile dans cette ville. Quelque chose de frappant, c'est que ce mouvement a été précédé et accompagné d'une action du diable pour nous désunir. Il semblait pendant quelque temps, qu'un souffle funeste passait au milieu de nous.

Ce qui me fait plaisir, c'est que le nombre des auditeurs va en augmentant. Le dimanche et le mercredi soir, notre chapelle est remplie et il y règne maintenant un recueillement qui étonne. Le dimanche soir, je m'adresse, tour à tour, aux incrédules, aux déistes, aux matérialistes ; je leur parle de Fourrier ; je cherche de toute manière à leur montrer qu'il n'y a que l'Evangile, mais non l'Evangile défiguré par Rome, qui puisse les satisfaire. On est étonné de la puissance secrète que possède la simple prédication de la croix.

Sens, 31 janvier 1846.

Messieurs et chers frères,

Grâces à Dieu, l'œuvre intérieure continue. Il n'y a presque pas de semaine que je ne découvre quelques nouvelles âmes véritablement travaillées. Vous vous rappelez ce jeune homme de 22 ans dont je parlais dans mon dernier rapport, qui venait me demander « de le faire avancer; » il a trouvé la paix et il est maintenant joyeux au Seigneur. — C'est quelque chose de bien remarquable de voir comment ces chers amis, qui ont cru, se serrent les uns près des autres dans le sentiment qu'ils sont le commencement de la *petite famille*.

Je ne veux pourtant pas vous cacher que le mouvement extérieur s'est un peu arrêté : il n'y a plus la même affluence pour entendre la prédication. Parmi les causes auxquelles on peut attribuer cette diminution dans le nombre des auditeurs, il y en a une qui nous paraît évidente : c'est la neuvaine qui a eu lieu « pour la conversion des protestants. » Les prêtres ont su habilement profiter des conversions au papisme en Angleterre; et l'on ne peut pas se faire une idée de l'effet que cela a produit. Nous connaissons des personnes, qui ont vendu les Bi-

bles qu'elles avaient achetées au commencement du colportage à Sens. D'autres disent que, puisque les prêtres leur parlent d'une manière, et les protestants d'une autre, ils ne veulent plus rien entendre : ils sont très heureux d'avoir ainsi un prétexte pour ne plus s'occuper des choses de Dieu. — Les prêtres retirent immédiatement tout secours à ceux qui fréquentent notre chapelle. On double, au contraire, les secours aux familles qui n'y viennent pas. En un mot, on a mis en œuvre tous les moyens pour arrêter l'œuvre de Dieu.

Quant aux villages environnants, comme je vous le disais dans mon rapport, je ne vois jusqu'ici qu'un mouvement extérieur. Au reste on ne peut savoir ce qui en est, jusqu'à ce quil y ait un pasteur qui puisse les visiter. J'espère que vos appels pour trouver des évangélistes, ne resteront pas inutiles.

Sens, 8 mars 1846.

Aujourd'hui j'ai fait des visites qui m'ont fait bien plaisir. Il paraît que ma prédication de dimanche matin a atteint quelques âmes. Mme C. a perdu une petite fille âgée de cinq ans et demi. J'ai profité de l'impression produite sur elle, et de son désir de

retrouver cette chère enfant, pour lui faire sentir le besoin d'aller à Christ. J'ai vu aussi les P. La mère me paraît toujours mieux comprendre le salut. Je ne doute pas, maintenant, qu'elle n'en ait goûté la joie. Puis, la grand' mère et son mari paraissent aussi au Seigneur. Ce serait une famille tout entière gagnée à l'Evangile.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Sens, 21 avril 1846.

J'ai à vous raconter quelques détails nouveaux qui, j'en suis sûr, vous réjouiront. Je vous parlerai d'abord d'un fait qui a rempli mon cœur de joie dans ma dernière course à Saint-Maurice, le mardi 7 courant. J'arrivai fatigué, après avoir marché par des torrents de pluie. J'étais en même temps découragé; je pensais que, depuis que je prêchais l'Evangile dans ces campagnes, je n'avais pas encore vu un seul cœur réellement touché par la grâce de Dieu (je vous ai parlé, dans ma lettre, de mes discussions sans fin avec ces Champenois incrédules). — Au moment où je découvre les premières maisons du village, je vois un homme qui vient au de-

vant de moi, le visage tout rayonnant de joie. Il m'attendait depuis longtemps, pour me dire le bonheur inexprimable qu'il goûtait depuis quelque temps. Je reconnaissais dans tout ce qu'il me disait la joie du pardon! Je ne l'avais jamais remarqué, je ne lui avais jamais adressé la parole en particulier; mais il avait entendu deux ou trois fois la prédication de l'Evangile, puis s'était absenté pendant deux mois, emportant dans son cœur les paroles qu'il avait entendues. Et c'est dans les forêts du département de l'Aube, où il travaillait, que Dieu a achevé son œuvre en lui. « Voyez-vous, monsieur, me disait-il, vos paroles m'avaient été dans le cœur et je les avais emportées avec moi. J'avais calculé chaque fois que vous deviez venir à Saint-Maurice, et quand l'heure arrivait, je me disais : voici le moment où M. Bertholet met le pied dans la salle du père Bataillon. (C'est notre lieu de prédication.) J'ai vécu pendant vingt ans comme une bête, comme un chien. Mais à présent, si vous saviez combien je suis heureux! Je ne crains plus la mort. »

Je vous assure qu'en entendant ces paroles, je ne sentais plus ma fatigue. Je suis vite arrivé à mon auberge, et la première chose que j'ai faite, c'est, en bénissant Dieu, d'écrire ces paroles qui venaient de sortir de la bouche de cet homme, afin de con-

server le souvenir de ce moment, un des plus doux qu'il m'ait été donné de goûter. Quel encouragement, chers amis, pour nous engager à annoncer la Parole! combien de grains de cette semence, que le Seigneur a pu faire germer ainsi dans la solitude et dont nous ne verrons les épis que dans le ciel, quand nous nous rencontrerons autour du trône de Dieu! — Cet homme s'appelle P.; sa conversion a frappé tout le monde à Saint-Maurice. On me disait, le soir: « Pour celui-là, il est converti tout de bon, comme vous voulez qu'on le soit; dès qu'il a un moment, il lit dans sa Bible. »

Ce qu'il y a d'assez frappant, c'est qu'eux-mêmes ont le sentiment, que c'est le seul homme qui soit converti. Oh! que ce soient les prémices d'une riche moisson dans cette contrée! — C'est le seul fait de conversion qui me soit connu dans les villages où j'ai été appelé à me rendre. A Azy près de Joigny, il y a pourtant un homme qui me paraît travaillé dans son âme.

Quant à Sens, vous savez peut-être qu'on a fait venir, comme prédicateur de carême, le célèbre M. de Genoude. Je crois que ses prédications ont produit une grande sensation, surtout dans le commencement. Mais malgré cela, grâces en soient rendues à Dieu, l'œuvre a continué d'être bénie, et

nous avons tous les jours la preuve, que Dieu y met le sceau de son approbation. D'abord, quant au mouvement extérieur qui avait été ralenti pendant quelque temps, il s'est réveillé d'une manière bien frappante pendant la dernière semaine du carême. Il est vrai que j'avais annoncé, que j'emploierais quelques prédications à répondre au mandement de l'archevêque. Aussi la chapelle a-t-elle été remplie. Il est venu des avocats et quelques personnes de la société cultivée. Le lundi après Pâques, j'avais annoncé une prédication pour les gens de la campagne, qui viennent en grand nombre à Sens ce jour-là. Jamais encore une foule aussi grande n'avait encombré notre chapelle ; une partie de la cour était remplie. Il m'a fallu recommencer à prêcher le soir.

Pendant cette semaine, j'ai fait 9 prédications. Je me propose, quand M. M. m'aura déchargé de Villeneuve et des environs, de continuer ces prédications du lundi. C'est le jour du marché à Sens, et c'est un puissant moyen d'atteindre les campagnards. Quelques-uns seront peut-être des messagers du salut dans leurs villages.

Mais ce qui vous fera encore plus de plaisir que cette affluence d'auditeurs, c'est d'apprendre que Dieu continue d'ajouter des membres vivants à

notre petit troupeau. Je vous parlais dans ma dernière lettre de quelques nouvelles âmes travaillées : elles ont presque toutes trouvé la paix. Hier soir encore, je suis rentré chez moi tout heureux : une dame B., qui soupirait depuis longtemps après le Seigneur, vient d'être inondée de joie. Il y a quelques jours, pendant qu'on chantait le cantique : « *Oh ! que ton joug est facile,* » tout à coup elle a senti son cœur tellement rempli de l'amour du Seigneur, qu'elle avait comme *un brasier de feu* au dedans d'elle. — Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle m'avait dit souvent pendant l'hiver : « Voyez-vous, je sens que je ne suis pas encore convertie ; je voudrais sentir *les flammes de l'amour.* » Le Seigneur venait d'exaucer sa prière, en la baptisant du Saint-Esprit et de feu. Elle me disait combien ce cantique lui était cher depuis ce moment.

Je crois qu'il y a maintenant à Sens 20 personnes qui ont goûté la joie du pardon et que je puis considérer comme étant réellement converties. Qui est-ce qui a méprisé le temps des petits commencements ? Je crains pourtant que, vu la distance, vous ne vous fassiez des illusions sur l'œuvre de Sens. — Il faut toujours vous rappeler que je ne vous parle que de nos sujets de joie ; il faudrait

aussi connaître tant de sujets de découragement, tant d'âmes qui se retirent après que la première curiosité a été satisfaite. Il ne faut pas non plus oublier que la chapelle n'est remplie que quand on fait de la controverse. Que le Seigneur soit notre force et qu'il nous donne de « travailler pendant qu'il est jour ! »

Sens, le 11 juin 1846.

Mon cher père,

Je viens enfin répondre à ta bonne lettre. Je ne peux pas te dire tout le plaisir qu'elle nous a fait. Nous avons pleuré de joie en la lisant, parce que nous sentions que le Seigneur avait fait du bien à ton âme. Continue seulement à le chercher et à crier à lui, et bientôt tu pourras te réjouir entièrement dans l'assurance qu'il t'a pardonné. — Quand tu aurais été parmi ces multitudes auxquelles il adressait ces paroles : « Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, » n'est-ce pas ? tu te serais approché de ce bon Sauveur ; tu lui aurais dit : Seigneur, tu m'appelles, je viens me jeter dans tes bras. — Eh bien, tu peux aller à lui maintenant avec la même confiance ; car « Il est le même hier,

aujourd'hui et il le sera éternellement ; » son cœur n'est pas changé ; il est toujours disposé à nous recevoir dans ses bras et *il est puissant pour sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.* — Sans doute que tu ne peux plus le voir avec les yeux du corps ; sans doute que tu ne peux plus le toucher avec ta main, comme cette femme qui disait : « Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai guérie. » Mais nous pouvons le voir et le toucher par la foi ; la foi, c'est la main avec laquelle nous le touchons, c'est l'œil avec lequel nous le contemplons. Une âme qui a véritablement cru en lui, est aussi assurée de lui appartenir que si elle l'avait touché avec ses mains ou que si elle l'avait vu de ses yeux.

J'ai lu, un jour, une histoire qui nous fait bien comprendre ce que c'est que la foi. Un jeune enfant s'amusait sur un toit où travaillaient plusieurs ouvriers. Comme il regardait de côté et d'autre, son pied vient à glisser et voilà le malheureux enfant qui tombe. Mais en tombant, il peut s'accrocher à une corde qui était attachée au bord du toit. Il était là suspendu en poussant des cris ; encore quelques moments et il allait être précipité. Un homme entend ses cris, se place au-dessous de lui, et dit : « Mon enfant, lâche la corde, laisse-toi tomber et je

te recevrai dans mes bras. » L'enfant hésite un moment; enfin il se laisse tomber et il est reçu dans les bras de cet homme sans avoir aucun mal. — Eh bien, cela nous fait parfaitement comprendre ce que c'est que la foi. Nous sommes comme cet enfant, suspendus au-dessus d'un abîme où il y a des pleurs et des grincements de dents; mais Jésus nous tend les bras, et la foi consiste précisément à nous laisser tomber dans ses bras. En d'autres termes, la foi consiste à nous *fier* à la parole de Jésus, comme l'enfant s'est fié à la promesse de cet homme. Laissons-nous donc tomber dans les bras du Sauveur sans aucune crainte. Ce qui nous empêche quelquefois d'aller à lui, c'est que nous voulons nous sauver par nous-mêmes; nous voudrions avoir quelque chose à présenter à Jésus, nous voudrions être saints pour aller à lui, et nous oublions que ce sont des pécheurs qu'il est venu chercher. Ainsi, cher père, continue à prier, à faire monter vers le ciel les soupirs de ton cœur, et tu seras exaucé.

Tu penses peut-être que tu voudrais voir ton nom écrit dans l'Evangile, pour être assuré que Dieu t'a pardonné. Mais quand le Sauveur nous dit : « Je ne mettrai dehors *aucun* de ceux qui viendront à moi; » n'est-ce pas la même chose que si nous

étions nommés par notre nom ? — Il est dit que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que *quiconque* croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » As-tu fait attention à ce mot *quiconque*? Cela veut dire *qui que ce soit;* c'est donc tous ceux qui veulent, c'est toi; c'est moi, c'est comme si notre nom s'y trouvait. — Quand un pécheur a le désir d'être sauvé, ce désir est une preuve que Dieu le cherche; c'est Dieu qui a mis ce désir dans notre cœur: est-ce que Dieu mettrait ce désir au dedans de nous et refuserait de le satisfaire ?

J'ai appris avec bien du plaisir que les réunions ont lieu à la maison; c'est la meilleure nouvelle qu'on pût m'apprendre. Je suis si heureux de penser que notre maison est le refuge des enfants de Dieu, et de ce que nous pouvons ainsi faire quelque chose pour le Seigneur. C'est une grande grâce de pouvoir recevoir chez soi ceux que Jésus regarde comme ses frères et comme sa famille. — Ne craignez donc point les menaces du monde: « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux. »

J'espère pouvoir écrire bientôt à tous ces chers amis. Les lettres que j'ai reçues par mon ami M. m'ont fait un si grand plaisir! Tu le diras de ma

part à tous ceux qui m'ont écrit. Je les salue tous et je leur demande de se souvenir de nous dans leurs prières.

Adieu, cher père. Que le Seigneur te fortifie dans ton corps et dans ton âme. Je veux encore te dire que, si tu étais malade et que tu désirasses me voir, je quitterais tout pour aller auprès de toi.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Sens, le 25 juin 1846.

Messieurs,

A Sens le nombre des auditeurs a beaucoup diminué depuis ce printemps. Quoique je m'attendisse bien à ce que plusieurs s'en iraient à leur trafic et à leurs occupations, après que la première curiosité serait satisfaite, j'ai cependant été bien découragé pendant quelque temps. Mais on m'a dit que c'est ce qui a lieu en été presque partout. Il est à peu près impossible, en effet, que les ouvriers qui travaillent depuis trois heures du matin, puissent encore assister le soir à une prédication. Il faut espérer que l'hiver nous les ramènera. Du reste, il y a un fait qui prouve que le Seigneur con-

tinue à nous bénir, c'est que l'œuvre intérieure a continué et que nous voyons encore quelques nouvelles âmes amenées au Seigneur. M. D. me disait, l'autre jour, à ce sujet : « Dieu fait de grandes choses à Sens dans ce moment. »

Un jour, une dame demande à me voir en particulier, je la fais entrer dans mon cabinet ; dès qu'elle est assise, elle me tend la main en me disant : « Monsieur, je suis heureuse et je viens vous dire mon bonheur. J'avais un poids sur le cœur jusqu'à ce que je pusse vous exprimer ce que je sens. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. » Je ne lui avais jamais adressé la parole en particulier ; j'avais seulement remarqué cette figure pendant la prédication, et j'avais le sentiment que Dieu faisait une œuvre dans cette âme.

Une autre dame a été amenée d'une manière bien frappante. Notre cher colporteur Tourneux lui offre ses livres ; mais elle les refuse. Cependant notre ami ne se décourage pas ; il place devant sa croisée un traité qu'il appuie contre la vitre, afin qu'elle soit forcée de le voir. Il regardait de temps en temps, pour voir si le traité était toujours là. Enfin la croisée s'ouvre et il s'en va tout joyeux. C'était « l'Oraison dominicale. » Quelques dimanches après, nous la voyons à la chapelle ; c'est que j'expliquais

justement la prière du Seigneur. Depuis ce moment, elle n'a plus manqué le service ; elle a même amené son mari et un ancien officier de leurs amis. Nous avons été la voir l'autre jour avec Tourneux, et elle ne pouvait pas assez lui demander pardon de l'avoir si mal reçu. Elle nous parlait du trouble de son âme et nous étions si heureux de la voir éprouver cette sainte « tristesse, qui produit la repentance à salut dont on ne se repent jamais! »

Mais une des personnes qui m'ont le plus étonné, c'est une dame C., qui jusqu'à présent nous avait repoussés par le sentiment de propre justice, dans lequel elle était plongée. Elle était protestante d'origine et se regardait tellement comme au-dessus des autres, qu'elle avait retiré sa fille de notre école parce qu'elle n'était pas en assez bonne société. L'autre jour, je vais lui faire une visite et je la trouve humiliée, comprenant qu'elle était perdue et ne pouvant pas assez bénir Dieu de l'avoir éclairée. Je me disais en sortant : A présent, je ne désespérerai plus de personne.

Voilà quelques faits qui sont propres à nous réjouir en nous montrant que la main du Seigneur continue à être étendue sur nous en bénédiction.

J'ai eu aussi de la joie dans ma dernière course

à Saint-Maurice. — Vous vous rappelez sans doute cet homme qui m'avait fait tant de plaisir ; je l'ai retrouvé toujours heureux. Il me disait : « Voyez-vous, à présent quand j'entends des personnes qui blasphèment contre Dieu, comme je le faisais moi-même, il me semble qu'on me perce le cœur et je suis forcé de prier pour eux. » — Un de ses amis est, je crois, bien près du royaume des cieux. C'est un nommé M. Cet homme a une mémoire si surprenante, qu'il prétend pouvoir réciter toutes les prédications, qu'il a entendues depuis que nous allons à Saint-Maurice. Il était plongé dans l'incrédulité, nourri de la lecture de Dupuy, de Volney, du curé Meiller, du Citateur de Pigault-Lebrun. Nous avons eu longtemps à lutter pour l'amener à croire en Dieu. Enfin, il y est arrivé. Mais ce qu'il ne pouvait pas admettre, c'est l'expiation; et maintenant je crois qu'il connaît Christ comme son Sauveur. Je tâcherai de vous envoyer une fois la copie d'un cantique en prose, que cet homme a composé pour exprimer ses nouveaux sentiments.

Vous seriez heureux de voir les fruits de l'Esprit de Dieu, produits dans ce terrain. Qui aurait pensé que ce serait à Saint-Maurice-aux-riches-hommes, que nous verrions des âmes se réveiller ! Tout cela vous fera comprendre la nécessité d'y envoyer un

pasteur avant l'hiver. On le leur promet depuis si longtemps que je crois bien que, sans cela, cette œuvre pourrait être compromise ; il y en a beaucoup qui finiront par se lasser. Je ne sais plus que leur répondre, quand ils m'en parlent. J'ai vu que, dans ces campagnes, rien ne fait un plus mauvais effet que de tels renvois. Ils pensent que l'œuvre ne durera pas; c'est du reste ce que leurs curés ne cessent de leur répéter. Je ne connais point de village où nous soyons reçus avec autant de bienveillance. Nous remarquions, l'autre jour, en voyant tous ces gens sortir de leurs demeures, que cela ressemblait à nos villages des Alpes. Il y a quinze jours, comme il n'y avait pas de place à l'auberge, j'ai profité d'un magnifique clair de lune pour revenir pendant la nuit. Les deux amis dont je vous ai parlé ont absolument voulu m'accompagner assez loin. Nous nous sommes entretenus du bonheur qu'on éprouve quand on connaît le Sauveur. Je ne puis pas vous dire combien le souvenir de cette nuit a de douceur pour moi. — Je suis arrivé à Sens à 3 heures du matin, et quoique bien fatigué, j'étais heureux de cette course.

Je finis en me recommandant à vos prières.

P. S. Me permettez-vous, Messieurs, de vous faire une proposition dans l'intérêt de la gloire de

Dieu? Ne feriez-vous pas bien de prendre des arrangements avec M. Monod, pour faire une édition de *Lucile,* qu'on pût donner à très bas prix? On pourrait ainsi en envoyer à tous les curés. Quant à moi, je ne puis pas assez dire mon admiration pour cet ouvrage. Je crois qu'il n'y a pas un écrit humain qui puisse faire ici autant de bien dans le moment actuel.

Sens, 31 juillet 1846.

Messieurs,

Il ne s'est rien passé de bien remarquable pendant ce mois. Cependant le Seigneur ne se laisse pas sans témoignage au milieu de nous. D'abord il y a une nouvelle âme qui me paraît en route vers la Cité céleste. C'est une dame qui habitait Paris et qui était plongée dans l'incrédulité. Elle avait déjà reçu quelques impressions religieuses à Sens, l'été dernier ; mais pendant l'hiver, tout s'était effacé, et ce printemps, quand elle est revenue, elle n'avait d'autre Dieu *que la nature*, comme elle nous le disait. — Cependant elle assistait à la prédication ; elle faisait chaque fois une demi-lieue

pour s'y rendre. Jamais elle n'y manquait, même par la plus grande chaleur. Un soir que je parlais sur l'amour de Jésus et que je demandais à mes auditeurs s'ils ne voulaient pas croire à cet amour pour être sauvés, comme je m'arrêtais un moment après leur avoir adressé cette question, elle dit à une amie qui était à côté d'elle : « Je crois que je veux me lever et lui dire *oui*. » — Cette amie m'a mis en rapport avec elle, et un jour, après une discussion de deux heures où elle m'ouvrit tout son cœur, elle me dit en me serrant la main : « Je vous remercie, vous m'avez fait du bien. » Une autre fois, dans une petite réunion familière qui avait lieu chez nous, elle me dit en présence de plusieurs personnes : « Mais, Monsieur, expliquez-moi ce que c'est que ce trouble que j'éprouve depuis quelque temps. » — Le dimanche précédent, elle m'avait aussi dit, en sortant de la chapelle : « O Monsieur, préparez-moi cette robe de noces ! » — « Vous savez qui la donne, » lui dis-je. Il me semble qu'elle n'est pas loin du royaume des cieux. Ce qui nous a fait un grand plaisir, c'est qu'elle s'est décidée à rester à Sens, et nous savons que c'est essentiellement en vue de son âme.

Je dois vous parler aussi de l'influence bénie qu'exerce autour de lui ce jeune ami dont je vous

ai souvent parlé. On peut dire qu'une grande grâce repose sur lui. Après sa conversion, il a été chassé par son père, qui le maltraitait. Il s'est mis en service chez un jardinier et ce cher ami, après avoir amené sa mère à la connaissance du Seigneur, a été aussi un instrument béni de Dieu auprès d'un de ses compagnons de travail. L'autre jour, il nous amenait encore un jeune homme de 15 ans, qui travaille chez le même jardinier que lui. Comme ils ont la même chambre, ils ont prié ensemble, et la grâce de Dieu a commencé à se faire sentir dans ce cœur. On comprend que le maître redoute cette influence sur sa famille. Aussi a-t-il défendu à D. de parler de ces choses à sa femme et à ses enfants. « J'ai trouvé un trésor, lui a répondu notre ami; il est là, dans mon cœur, et jamais vous ne m'empêcherez d'en parler à ceux qui me demanderont comment on peut l'acquérir. » — Le dimanche après midi, D., suivi de sa bande, s'en va dans les bois, à quelque distance de Sens, et pendant que les gens du monde passent le temps à s'étourdir dans le plaisir, ces chers amis l'emploient à lire la Parole, à prier, à chanter des cantiques. Ils lisent aussi le *Daniel* de M. Gaussen. C'est une petite Eglise dans le désert.

A propos de ce cher ami, je veux vous prier, lorsque vous aurez quelques rapports ou quelques bulletins, de ne les envoyer qu'à moi, afin que je les distribue avec prudence. Vous sentez le danger qu'il y a à ce que ces rapports tombent entre les mains de personnes qui pourraient se reconnaître. Chacun sait l'histoire lamentable de *la petite bergère des Alpes* qui se reconnut dans le traité de ce nom.

Je viens encore insister dans cette lettre pour que vous envoyiez un pasteur à Saint-Maurice cet hiver. Je ne puis assez le répéter, c'est un poste très important. — Je vous ai parlé de deux hommes qui sont déjà dans la foi. Celui qui m'attendait à l'entrée du village est si heureux, que chacun est étonné de cette joie que le monde ne comprend pas. Croiriez-vous que cet homme, qui gagne péniblement sa vie comme journalier, a dit qu'il donnerait bien 50 francs pour la construction d'un temple!

M. prêche de maison en maison. Un jour qu'on lui demandait ce qu'il fallait faire pour savoir prier, il répondit qu'il n'y avait rien qu'à avoir le cœur plein, et il se mit à prier en présence de la famille. Chacun était ému et le suppliait de lui apprendre à prier ainsi. — Comme j'avais quelques volumes

à double dans notre bibliothèque de Sens, j'ai chargé M. de les faire circuler à Saint-Maurice. Il m'a communiqué l'autre jour une idée qui m'a paru originale, mais qui prouve son zèle. Il se propose, pendant cet hiver, de lire de bons romans aux personnes qui se réunissent quelquefois chez lui pour passer la soirée, afin, dit-il, de pouvoir leur lire plus tard de meilleurs livres. Je le laisse faire, en me rappelant la réponse d'Elisée à Naaman, lorsque celui-ci lui demandait de pouvoir continuer d'accompagner son maître dans la maison du dieu Rimon. Est-ce que le comité de la Société évangélique ne pourrait pas, peut-être, m'envoyer quelques livres pour Saint-Maurice?

Sens, 22 septembre 1846.

Messieurs,

Vous avez pu vous apercevoir que, depuis quelque temps, il n'est plus question à Sens de cette affluence d'auditeurs qui remplissaient notre chapelle. Mais l'œuvre n'en continue pas moins d'une manière bénie. Au fond, ce qui doit nous réjouir

véritablement dans un travail d'évangélisation, ce sont des conversions réelles ; c'est la seule chose sur laquelle on puisse compter pour l'avenir.

N'est-il pas réjouissant qu'il y ait eu, dans l'espace d'une année et demie, 25 personnes amenées à goûter véritablement la paix qui est en Jésus ? N'y a-t-il pas là de quoi poser la *pierre d'Ebenhéser*, en s'écriant avec Samuel : « Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. »

Une dame me disait hier : « Avant que l'Evangile ait été prêché à Sens, nous étions pourtant sans Dieu et sans espérance. » — Ce sont là des paroles qui doivent réjouir votre Société et qui compensent bien des sacrifices. — Ce qui nous a beaucoup frappés, c'est que pendant l'hiver il ne s'est presque pas passé de quinzaine, sans que nous ayons vu quelque nouvelle âme amenée à sentir ses péchés et le besoin d'un Sauveur.

L'autre jour, je me promenais dans mon jardin après la prédication du matin. Je vois une dame qui s'avance vers moi avec une émotion extraordinaire ; elle me prend les mains et me dit en me les serrant : « Monsieur, à présent je sens mes péchés ! Je vous ai affligé si longtemps par ma propre justice, je vous en demande pardon. »

Un autre dimanche, au moment où l'on sortait

de la chapelle, je vois une vieille dame, protestante de naissance, qui pleurait. Je m'approche d'elle, et je lui demande ce qu'elle a. Elle me dit d'abord qu'elle est indisposée par la chaleur; puis elle ajoute en baissant les yeux: « Vous me faites toujours pleurer. Croyez-vous que Dieu veuille me pardonner? » — Je ne crois pas avoir éprouvé jamais une surprise plus grande qu'en entendant ces paroles.

Le nombre des auditeurs est resté le même pendant tout l'été; il est, en moyenne, de 100 personnes. J'ai 80 familles inscrites sur ma liste de visites. Mais je ne doute pas que, cet hiver, nous n'ayons beaucoup plus d'auditeurs.

Quant à notre cher Saint-Maurice, j'ai aussi de bien douces choses à vous dire. Oh! quelle joie nous avons eue dans notre dernière course! Nous avons été témoins de l'œuvre magnifique, que le Seigneur a faite dans le cœur d'une femme. Elle était malade quand nous sommes arrivés, et, quoique bien souffrante, elle nous reçut avec beaucoup de joie, nous disant que depuis que nous étions entrés, elle ne sentait plus son mal. En entrant j'avais remarqué, sur une petite table de bois, près de son lit, un Nouveau-Testament entr'ouvert, et dès que nous lui eûmes demandé comment elle était, elle nous répondit en montrant ce Testament:

« Voilà toute ma joie. Oh! ce livre! comme je suis heureuse de le comprendre. Quand mon mari l'a acheté, nous ne savions pas ce que c'était. On nous disait que c'était un mauvais livre; mais vous êtes venu nous l'expliquer et je l'ai compris. Ce bon Dieu! il nous a donc bien aimés de nous envoyer son Fils. N'est-ce pas, il faut croire comme le geôlier? » Quand je lui dis, en la quittant, que le Seigneur ne dort jamais, elle ajouta: « Oui, on peut l'appeler à minuit; il entend toujours. » — C'est précisément cette femme, dont je vous disais dans une de mes premières lettres: Ce sera la Lydie de Saint-Maurice. — Il y a donc déjà, dans ce village, trois personnes dans la foi, deux hommes et une femme; puis un certain nombre d'autres, qui certainement s'occupent de leur salut. Voici un an que l'Evangile y est prêché; je crois qu'après cette expérience, on peut dire sans hésiter que c'est une station qu'il ne faut pas laisser sans pasteur.

Ce n'est pas sans éprouver un serrement de cœur, que je me séparerai de ces amis. Il y a, pour moi tant de souvenirs sur cette route de Saint-Maurice que j'ai tant de fois parcourue par la pluie! J'ai été si souvent heureux dans ces courses! — Il y a une pierre indiquant les kilomètres, qui se trouve au milieu d'un bois; je m'y suis souvent

assis, quand j'étais fatigué. Elle est un peu pour moi, ce qu'était pour Jacob cette pierre qui lui servit de chevet lorsqu'il vit les Cieux ouverts.

Le pasteur qui irait à Saint-Maurice serait, dans tous les cas, accueilli avec la plus grande bienveillance. La dernière fois que j'y suis allé, ces braves gens ne savaient assez comment me témoigner leur affection. Un homme m'apportait un litre de lait ; une bonne femme me donnait des noisettes pour ma petite fille.... Il y a chez ces gens une affection qui aidera à supporter la solitude de cette contrée.

Sens le 29 octobre 1846.

Messieurs,

Sens me devient toujours plus cher, parce que je vois que Dieu daigne y continuer son œuvre. Nous sentons tous que sa main est étendue sur ce lieu. Avant-hier, je fus visiter une dame D. En entrant, je vis, à la manière dont elle me salua, qu'il s'était passé quelque chose dans son cœur. En effet au bout d'un moment, je vis une âme angoissée et

sous le poids du péché. « Voyez-vous, me dit-elle, vos prédications font sur moi un effet extraordinaire. C'est au point, Monsieur, que j'en suis malade.... Voilà déjà plusieurs nuits que je ne puis fermer les yeux. Dimanche vous avez parlé de la cène; j'ai été tellement frappée des profanations que j'avais commises, que si j'en avais eu la force, je serais sortie: je ne pouvais plus y tenir. Si vous aviez tardé à dire Amen, j'aurais pris mal. » Plus elle me parlait de son angoisse, plus je lui disais que j'en étais réjoui: elle n'y comprenait rien. « *Mais, Monsieur, pensez que j'en suis malade.* » — Tant mieux.—Puis je lui montrai, d'après la Parole de Dieu, ce que c'est que le travail qui précède la conversion, cet enfantement spirituel, cette tristesse selon Dieu, qui produit la joie.

Je vous ai parlé d'une dame V. C'est aussi une âme chez laquelle l'œuvre de Dieu est commencée. Il y a peu de temps encore, elle était plongée dans l'incrédulité; maintenant elle soupire avec ardeur après la paix de son âme et nous la croyons bien près du royaume des Cieux. — Comme elle revenait de Paris pour s'établir définitivement à Sens, elle rencontra sur le bateau à vapeur une pauvre jeune fille de seize ans, qui, maltraitée par une parente chez laquelle elle servait à Paris, s'était enfuie

sans argent et avec les seuls vêtements qu'elle avait sur le corps. Lorsqu'il s'agit de payer son billet, elle se mit à fondre en larmes. Parmi la foule des curieux qui l'entourèrent bientôt, se trouvait Mme V.; elle la prit sous sa protection et la fit descendre avec elle à Montereaux. La jeune fille, touchée d'une bonté si inattendue, lui raconta son histoire. Mme V., pensant que cette enfant lui était remise d'une manière providentielle, lui promit de la garder comme bonne, si sa tante et son père, auxquels elle écrivit, l'y autorisaient. — Nous ne doutons pas que le Seigneur n'ait eu, dans tout ceci, l'âme de cette chère enfant en vue. — Arrivée à Sens, elle vint à la prédication. Elle trouva d'abord ce culte trop simple; mais bientôt elle y prit de l'intérêt. C'était elle qui insistait pour ne manquer aucune occasion d'aller au temple. — « Le Monsieur m'arrache l'âme, quand je l'entends, » disait-elle à sa maîtresse. Celle-ci la vit, un soir, se cachant derrière une colonne pour fondre en larmes.

Voici encore un fait réjouissant. Mme R., l'une des âmes que je considère comme les plus avancées, avait un soir des doutes sur son salut. « Tu te trompes peut-être, tu n'es pas au Seigneur, » se disait-elle. Tout son monde était couché; elle veillait pleine de ces pensées. Elle ouvrit alors la Parole de

Dieu dans Esaïe XLIII, 1, où elle trouva une réponse à tous ses doutes. *Ne crains point, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom ; tu es à moi.*

Pour que vous ayez une idée juste de cette œuvre, je vous cite autant que je le puis, les propres paroles que j'entends, lors même qu'elles se rapportent quelquefois à moi.

Je désire pourtant vous dire, que j'ai parfois des déceptions. Plusieurs âmes, que j'ai crues en bon chemin, cessent d'avancer ou reculent momentanément. — Les soirées plus longues commencent, au moins le dimanche, à nous ramener plus d'auditeurs. Le lundi, une trentaine de nos amis viennent auprès de nous. De 6 à 8, ma femme réunit autour de nos tables toutes les personnes qui veulent travailler pour les pauvres ; elles cousent quelques objets d'enfants, des layettes etc. . . Tout cela devient nécessaire ; car nos auditeurs pauvres perdent tout autre secours que le nôtre, et souvent même leur travail ! ! C'est avec joie, que je vois nos amis s'entr'aider ainsi les uns les autres : c'est souvent la pite de la veuve ; car vous le savez, chers frères, ici, comme à Corinthe, il n'y a ni beaucoup de nobles, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de riches. Pendant ce temps, les hommes se

réunissent autour de moi, et à 8 heures moins un quart, commence notre entretien. D'ordinaire il est uniquement alimenté par les questions qui me sont adressées sur tel ou tel passage. Souvent aussi un sujet nous arrête et occupe sans peine toute l'heure; car nos amis ont pour la plupart quelque question, quelque remarque à proposer, chacun suivant son degré d'avancement; et tous le font avec une liberté et une franchise que je n'ai rencontrées qu'en France.

Une autre fois, s'il plaît à Dieu, j'aurai à vous parler de notre école du dimanche. Plusieurs des chers enfants de nos écoles paraissent touchés par la grâce de Dieu, ou du moins attirés vers les choses qui appartiennent à leur paix. — Je recommande nos chers instituteurs à votre intérêt et à vos prières. Tous deux, ainsi que le cher Tourneux, sont de bons ouvriers, très utiles à l'œuvre de Sens.

Je vais, depuis quelque temps, une fois par mois à Villeneuve; j'y ai trouvé, les deux dernières fois, une soixantaine d'auditeurs. — Mardi, je recommence mes prédications aux environs de Sens, prédications qui ont dû être interrompues pendant les travaux de la campagne.

Sens, le 21 décembre 1846.

Messieurs,

En jetant un regard sur l'année qui vient de s'écouler, il me paraît évident qu'il y a eu à Sens un de ces mouvements qu'on appellerait, en Amérique et en Angleterre, un *réveil réligieux*. Comment en douter, quand on pense qu'il y a maintenant parmi les auditeurs de la chapelle 40 personnes auxquelles j'aurais pu donner la cène dans une église dissidente. Ma lettre du mois d'octobre vous parlait de 25 à 30 personnes vraiment sérieuses, et vous voyez que, dans l'espace de quelques mois, le nombre a presque doublé. Que toute gloire en soit rendue à Celui qui seul donne l'accroissement. Ce qui m'a montré l'action bien évidente de l'Esprit de Dieu, c'est la puissance avec laquelle quelques âmes ont été amenées à lui, les angoisses inexprimables par lesquelles elles ont passé, et en même temps la diversité des moyens dont Dieu s'est servi. — Un fait qui accompagne tous les réveils et qui en est un des caractères, c'est que les enfants ont aussi senti ce souffle vivifiant de l'Esprit de Dieu. Nous avons vu de jeunes enfants des écoles, attirés comme par

une puissance invisible et qui, les uns après les autres, goûtaient au bout de peu de temps la paix de Dieu. Nous les avons vus se réunir pour prier pendant que leurs camarades jouaient dans les intervalles des leçons. Enfin un fait qui nous a montré la présence de l'Esprit de Dieu, c'est la bénédiction extraordinaire qui a accompagné la première célébration de la cène. Depuis 1561 où le troupeau protestant de Sens avait été détruit par la persécution, le repas du Seigneur n'avait pas eu lieu selon l'institution de notre divin Maître. C'était donc un moment bien solennel, que celui où quelques disciples de Jésus, la plupart pauvres et petits, étaient réunis, le dimanche 6 décembre, autour de cette table où étaient placés les symboles bénis du corps et du sang de Christ. Nous avons eu des témoignages unanimes de l'impression produite par cette journée. Les personnes qui étaient venues par curiosité racontaient, le lendemain, qu'elles avaient senti une émotion extraordinaire. Pendant la prédication où je parlais des souffrances de Christ, j'entendais des sanglots dans l'assemblée. Quant aux chrétiens qui ont pris la cène, ils disaient tous : « *Nous n'avons jamais vu un aussi beau jour.* » — « *J'ai souvent désiré la mort,* » me disait le lendemain une chère

sœur ; « *je ne pensais pas que Dieu me réservait une aussi belle journée.* » Vous savez que pendant longtemps, j'avais renvoyé ce moment, craignant que, si je devais refuser la cène à quelques personnes, cela ne les éloignât de la chapelle ; c'est pour cela que j'avais toujours résisté aux sollicitations qui m'étaient faites à ce sujet par les chrétiens ; je voulais éloigner ce qui me paraissait devoir être une crise pour le troupeau. Mais à la fin, j'ai dû céder à ce besoin, en remettant à Dieu les conséquences. Grâces lui en soient rendues, il a lui-même exercé la discipline par son Saint-Esprit : chacun s'est jugé, et au lieu d'avoir à éloigner personne de la cène, j'ai dû en encourager plusieurs, tant on était sous une impression sérieuse à cet égard. Un fait qui achèvera de vous donner une idée de l'impression générale, c'est ce que disait une jeune fille à sa mère : « *J'ai envié ton bonheur ; j'aurais tant voulu être à ta place !* »

Je continue maintenant à vous donner, comme à l'ordinaire, quelques détails sur l'œuvre intérieure qui se fait dans les âmes. J'ai commencé, dans ma dernière lettre, à vous parler d'une dame D. qui m'avait fait venir auprès d'elle pour me raconter ses angoisses. Toutefois, je n'ai pas tardé à être moi-même dans l'angoisse à son sujet. Le travail de la con-

version a été si violent, les frayeurs de son âme allaient tellement en augmentant, que comme elle est d'une constitution faible, j'en étais venu à craindre qu'elle ne perdît la tête ou que son corps ne pût pas supporter cette crise. Une nuit, elle s'est réveillée en poussant des cris qui ont effrayé ses voisins. Elle restait toute la nuit vers le feu, n'osant pas se coucher. Nous y allions tous les jours une ou deux fois, lui annonçant les promesses de Dieu et criant avec elle au Seigneur. Enfin Dieu a eu pitié d'elle et de nous aussi. Ce qu'il y a de frappant, c'est que, à notre insu, il s'était fait, quelques jours auparavant, le même travail chez une dame qui est son amie et sa voisine. Quel ne fut pas mon étonnement, quand elle me dit qu'elle avait passé par les mêmes combats et les mêmes angoisses! Et c'est en priant et lisant toute seule la Parole de Dieu, qu'elle s'est sentie soulagée. Elle m'a raconté que ce qui l'a effrayée sur son état, c'est une prédication sur ces paroles : *Le salaire du péché c'est la mort.* Elle en avait été d'abord très irritée, et c'est cette dame qui avait dit, après cette prédication : « Dites à votre ministre qu'il prêche trop noir. Je n'aime pas à entendre parler de ces grincements de dents. » — Mais l'œuvre la plus belle est celle qui s'est faite chez une dame L. Je l'avais visitée souvent sans

qu'elle me parût sentir sa misère. Je ne puis exprimer l'émotion et le saisissement que j'éprouvai, lorsqu'en la visitant, nous la vîmes accablée sous le poids de ses péchés. Les larmes inondaient son visage à mesure que les promesses lui étaient annoncées. Ce petit réduit était, dans ce moment, la maison de Dieu, et nous sentions qu'il y avait déjà de la joie dans le ciel à son sujet. Quelques jours après, ma tante y retourna seule. Elle était encore dans les larmes; mais cette fois, c'étaient des larmes d'adoration et de reconnaissance. « Oh! si vous saviez, disait-elle, quelle vile créature j'étais! Et Jésus m'a tirée du bourbier, pour me donner un si bel héritage! Toutes ses compassions se déroulent devant moi. Quel amour! Quelle miséricorde! » Le ciel était dans ses yeux. Une parole de la Bible qui l'a frappée et qui a été le commencement de son réveil, c'est ce mot de Jésus à la Samaritaine: « Celui qui boira de l'eau de ce puits, aura toujours soif; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra une source d'eau vive, jaillissante en vie éternelle. » A la sortie de la même prédication un incrédule avait fait cette horrible plaisanterie: « *Si nous n'avons pas de l'eau vive, nous prendrons de l'eau de vie.* » Quelle frappante application de cette parole de l'Apôtre: « Nous sommes *aux uns une odeur de vie et*

aux autres une odeur de mort! » Il ne faut pas croire, cependant, que toutes les conversions soient semblables à celles que je viens de vous décrire. A côté de ces œuvres saillantes, combien d'âmes qui se sont développées peu à peu, et que j'ai trouvées au bout de quelque temps dans la paix, sans qu'il se soit rien passé qui m'ait annoncé le travail de la conversion. « Je ne puis vous expliquer ce qui s'est passé en moi, » me disait l'autre jour une femme nommée Madelaine; « mais je me sens changée comme du blanc au noir. » Pauvre femme! Elle n'a pour vivre que le prix de quelques journées, et son plus grand bonheur sur cette terre est le temps qu'elle passe dans notre chapelle. Voilà des faits bien réjouissants et qui se sont passés sous nos yeux, ainsi que d'autres tout aussi réjouissants et que nous ne mentionnons pas.

Mais, messieurs, je redoute une chose: c'est qu'à cause de ces bénédictions, vous ne vous fassiez une idée exagérée de l'œuvre de Sens. Je désire que vous vous souveniez de ce que je vous ai dit plusieurs fois avec Neff : « Il y a plus de fleurs au printemps, que de fruits en automne. » Puis n'oubliez pas que le nombre des auditeurs n'est pas à beaucoup près aussi considérable que l'hiver dernier. On peut dire que le mouvement extérieur est

à peu près arrêté. Nous avons, le dimanche soir 150 auditeurs, au plus 200. Il n'y a rien là d'étonnant, avec l'opprobre qui plane sur notre troupeau.

Sens, 1 mars 1847.

Messieurs,

On m'a parlé, l'autre jour, d'un M. G. qui fréquente la chapelle depuis quelque temps et paraît donner des signes d'un travail intérieur... Il y a quelques semaines, j'avais prêché sur ces paroles : « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, » etc. Lorsqu'il est rentré de la réunion, il était tout pensif. Une de nos amies lui dit : « Vous n'êtes donc pas satisfait de la prédication ? » — Il répondit : « Je suis si ému, que je ne puis rien dire. Chaque fois que j'entends prêcher, je me sens transpercé jusqu'au fond de l'âme. » Sa mère, qui ne comprend encore rien à l'Evangile, lui rend un très beau témoignage. « Depuis que mon fils va écouter les protestants, dit-elle, il est tellement changé que je ne le reconnais plus. » C'est là une parole qui nous laisse espérer, que Dieu a commencé une œuvre dans ce cœur. Il paraît que son caractère naturel, qui était très pénible, s'est

beaucoup adouci. Je l'aperçois au fond de la chapelle, derrière une colonne, et chaque fois je me sens poussé à prier pour cette âme....

Il s'est passé encore deux faits, que je dois vous communiquer et qui nous ont réjouis. Le soir du premier jour de l'an, nous nous sommes réunis, au nombre de 70 personnes, pour un repas fraternel. En voyant toutes ces âmes nouvellement nées, j'avais eu l'idée de leur proposer ce moyen si propre à leur faire comprendre l'union qui doit exister entre les membres du corps de Christ. Cependant, pour ne blesser personne, j'ai été conduit à élargir un peu le cercle de nos invitations. Nous avions disposé pour ce repas l'une des salles de nos écoles, où nos dames servaient aux conviés du thé et du pain. Après ce modeste repas, on a lu la Parole de Dieu, on a chanté et prié. Deux heures, qui nous ont paru bien courtes, se sont passées dans la plus intime communion. Plusieurs de ceux qui y ont assisté, ont goûté une joie si douce, qu'elle leur paraissait un avant-goût du ciel. Nous sentions que le Seigneur était au milieu de nous.

L'autre fait que je désire vous communiquer, c'est le mariage d'un de nos jeunes amis. Cette cérémonie avait attiré une foule immense dans la chapelle ; bancs, couloirs, tout était comble ; plu-

sieurs n'avaient pas pu entrer. Cependant cette foule a écouté, au milieu du plus religieux silence, les paroles que j'ai adressées aux époux et à cette nombreuse assemblée. — Je vous parle de ce mariage, parce qu'il a paru produire quelque impression. — En sortant, un homme et une femme ont eu l'entretien suivant : « Tu vois bien, disait la femme ; si nous faisions comme monsieur a dit, nous ne nous disputerions pas. » — « C'est vrai, répond le mari, mais c'est ta faute. Tout de même ça m'a donné un fameux coup là. » — Pendant la prédication, un monsieur faisait entendre à haute voix son approbation, et l'un de nos amis avait peine à le calmer. — Et maintenant je voudrais pouvoir vous transporter dans ce doux intérieur de famille, vous montrer ce cher ami, soignant son beau-père âgé et paralytique, l'entourant d'affection, de sollicitude, de tendresse, avec cette délicatesse et ces égards que l'Evangile seul enseigne. Ce sont là de beaux fruits de la foi. Sa chère femme vient de recevoir depuis peu de temps l'assurance de son pardon.

Le 25 février, nous avons rendu à la terre les restes de la sœur de l'une de nos amies. Cette personne qui, pendant sa vie, nous avait procuré si peu de joie et donné si peu d'espoir quant à son âme, a montré tout à coup, pendant sa maladie et

sur son lit de mort, une vraie foi, une confiance pleine et entière au Sauveur, et elle s'est endormie dans une douce paix. Je lui manifestais un jour les doutes que j'avais sur la réalité de son humiliation. « Oh ! si vous saviez, me dit-elle alors, ce qui s'est passé en moi, pendant les semaines qui ont précédé ma maladie ! Je ne faisais que pleurer ; je me sentais perdue, condamnée devant Dieu. »

Nous avons bien aussi nos déceptions. J'ajoute toutefois que, sous un certain rapport, l'œuvre de l'évangélisation est beaucoup plus facile dans les campagnes. Là, chacun est indépendant par sa position. On n'a pas à craindre de déplaire à ceux de qui l'on dépend, ni de perdre ses pratiques, comme cela a lieu à Sens. Vous connaissez la puissance du clergé au moyen de l'argent et des promesses. En outre, tous les commerçants sont sous la dépendance des familles riches. — « Nous irions bien vous entendre, me disait naïvement un homme avec qui je revenais de Véron ; mais nous perdrions nos pratiques. » — Enfin, il y a une haine bien prononcée contre nous. Pour vous en donner une idée, voici un fait tout récent. Une dame rencontra un jour une jeune fille de notre école : « D'où viens-tu ? » — « De l'école ; de l'école des protestants. » — A ces mots, la dame lui donna un soufflet en

pleine rue, en présence de ses compagnes, qui l'ont raconté à la maîtresse. — Quant aux écoles, elles vont bien.

Stations aux environs de Sens. — Vous apprendrez avec plaisir, que j'ai annoncé l'Evangile dans trois nouveaux villages : *Les Siéges*, patrie de notre cher colpocteur T., à cinq lieues d'ici ; *Chigy*, à quatre lieues ; et *Paron* : les deux premiers sont dans la vallée de la Vanne, du côté de Villeneuve-l'Archevêque, au nord-est ; le troisième est au sud-ouest de Sens. Comme je savais que les maires de ces villages recevraient sans opposition ma déclaration, j'ai cru pouvoir aller en avant ; et c'est ce que je me propose de faire, pour d'autres endroits où nous sommes encore appelés. Je ne pourrai pas y aller beaucoup, à cause des travaux de la campagne qui vont recommencer. Mais ce sont des portes ouvertes ; et dût-on interrompre, faute d'argent ou d'ouvriers, c'est toujours quelque chose d'y avoir fait entendre l'Evangile. Je ne puis pas dire combien j'ai été heureux dans ces nouveaux villages, surtout à Chigy. Les commencements sont à l'ordinaire très bruyants ; ces gens se précipitent dans la salle, absolument comme des sauvages, et il faut une lutte terrible, pour les empêcher de sortir en tumulte. Mais dès le premier jour, mon auditoire

de Chigy était presque aussi calme que celui de Sens. En sortant, nous les entendions exprimer leur contentement et leur bonheur : « Ah ! si nos prêtres parlaient ainsi, nous irions bien les entendre ! »

Un quatrième village où je me suis rendu, est *Collemiers ;* mais nous n'y avons jusqu'ici point de local. Au moment de commencer la réunion, quand tout le monde était assemblé devant la porte, le propriétaire, qui nous avait cependant loué de fort bon gré, n'a pas paru pour ouvrir. C'est un cousin du curé de Saint-Maurice.

Les anciennes stations de *Gron* et *Véron* continuent à me donner du plaisir quant au nombre des auditeurs ; surtout Véron, où l'on en a compté 480. Je n'ai point encore vu de conversions ; mais pour Véron, qui était cité dans la contrée comme le centre de l'incrédulité, et dont je n'attendais rien, c'est déjà beauconp. — Le colporteur de Villeneuve, qui a parcouru ce village, a trouvé une différence complète avec les villages voisins. L'on y respecte maintenant la religion.

Vous le voyez, messieurs : *les campagnes blanchissent*, et se préparent pour la moisson. Des députations viennent nous chercher, pour nous engager à aller dans leurs localités. On ne peut vrai-

ment suffira à tant de besoins. On voudrait pouvoir réchauffer tous ces cadavres sur son cœur, comme Elisée le fit pour le fils de la Sunamite; mais on se sent impuissant, et le cœur trop peu rempli de l'amour de Jésus. — Après tout, il faut que, soit le comité, soit les agents, nous nous souvenions d'une chose, c'est que Dieu ne nous demande pas les résultats; il ne demande que de rendre témoignage à son amour, selon nos forces et notre pouvoir. Après cela, il bénira, ou il ne bénira pas nos travaux. Il fera germer ou non la semence répandue par nos faibles mains; ce n'est pas là notre affaire. La nôtre, c'est d'être fidèles, c'est d'employer nos forces au service de notre Maître. Ce qu'on demande d'un dispensateur, c'est qu'il soit trouvé fidèle. Il faut s'en souvenir, pour ne pas être découragé. On pourrait l'être, en voyant le peu d'effets de la prédication de la Parole; car qu'est-ce que quelques âmes amenées à la foi, à côté de ces multitudes plongées dans l'incrédulité et dans la mort! Le Seigneur l'a dit avant nous: « L'Eternel m'a dit que je lui ramène Jacob; mais Israël ne se rassemble point; toutefois mon droit est auprès de l'Eternel. » Pouvions-nous espérer de réussir mieux que notre Maître et de voir les multitudes se convertir, pendant que Satan est le prince de ce monde?...

Je dois néanmoins vous dire, messieurs, que je ne crois pas qu'il me soit possible de continuer toutes ces courses, l'hiver prochain. Il me faudra, si je suis encore à Sens, un aide pour trois mois de l'hiver. — Voici l'emploi de mes semaines. Dimanche, deux prédications à Sens; lundi, réunion familière et d'édification dans notre maison; mardi, Gron et Véron; mercredi, prédication à Sens; jeudi, les Siéges ou Collemiers; vendredi, Chigy ou Paron. Cela fait en tout six villages. — Vous comprenez d'après cela, que je me sens au bout de mes forces. Il y a des semaines où j'ai fait 20 lieues à pied. — Il faut que je vous parle, à ce sujet, de celui qui est le compagnon de toutes mes courses, de notre cher colporteur T. Je sais qu'on a été étonné de voir une diminution dans ses ventes, et je sens que c'est à moi de le justifier. D'abord, il ne faut pas oublier qu'il y a deux phases dans le colportage : le placement des exemplaires; puis, les visites pour savoir si les Bibles sont lues. Ensuite, c'est moi qui suis la cause de cette diminution dans la vente. Il est absolument nécessaire qu'il me précède, pour annoncer les réunions et les préparer. Je dois, pour faire face aux occupations du lendemain, revenir à pied à toutes les heures de la nuit, et il n'est pas possible que je sois seul sur ces grandes routes....

N'étant guère à Sens que pour mes préparations, il est donc difficile qu'il n'y ait pas quelque ralentissement dans la vente. J'ai été obligé de renoncer presque tout à fait aux visites, auxquelles je tiens cependant, et que je regarde comme un moyen utile d'évangélisation et d'affermissement auprès des auditeurs de la chapelle. Cette raison et celle de ma santé vous paraîtront suffisantes, messieurs, pour m'accorder, s'il y a lieu, un aide l'hiver prochain. Dans tous les cas, ma santé exige que j'aie un repos cet été. Un médecin de Lausanne, que j'ai consulté et qui me connaît particulièrement, trouve en moi des symptômes assez sérieux pour m'ordonner ce qui suit : « M. B. doit prendre ses mesures pour passer trois mois en Suisse ; l'air des Alpes lui est absolument nécessaire. Je l'engage à ne pas négliger la chose, et à prendre ses mesures pour arriver en Suisse aux premiers jours de juin et pour y rester jusqu'en septembre. » Voilà, messieurs, l'avis textuel du médecin. Quant à moi, j'espère qu'une absence de trois mois suffira.

Sens, 24 mars 1847.

Messieurs et chers frères,

Vous apprendrez avec plaisir que, demain 25 mars, je ferai encore l'ouverture du culte dans un nouveau village; c'est à *Vareilles* près des Siéges, dans la vallée de la Vanne. Ce sera notre septième poste autour de Sens. J'espère que, maintenant que j'aurai un aide dans M. R., nous pourrons prendre possession de nouveaux endroits, où nous sommes demandés, mais où je n'avais pu me rendre faute de temps. Je crois, d'après ce que j'ai vu jusqu'à présent, que vous ne pouviez pas mieux choisir pour remplacer M. D. Il fallait en effet un instituteur évangéliste, et je crois pouvoir vous dire que cet arrangement répond pleinement à la demande que je vous ai faite d'un aide pour l'hiver prochain.

Les enfants de l'école sont aussi très contents, et aiment déjà beaucoup leur nouvel instituteur.

Sens, le 21 avril 1847.

Messieurs et chers frères,

Dans notre réunion d'édification du lundi soir, l'un de nos frères nous a raconté un fait qui nous a vivement intéressés.

Il visitait un vieillard de sa connaissance, qui venait de tomber malade. Ce pauvre homme ne pouvait pas comprendre pourquoi Dieu l'arrêtait ainsi dans son travail, lui qui était si pauvre, et surtout pourquoi il lui envoyait de si cruelles souffrances. — « Qu'est-ce que je lui ai donc fait, au bon Dieu, pour qu'il m'afflige ainsi ? » Notre ami chercha à le convaincre de péché; mais ce fut inutile. Cependant il ne se découragea pas; il sentait, me disait-il, un besoin continuel de prier pour cet homme. — Quelques jours après, il vit que ce cœur commençait à être touché. J'allai aussi, de mon côté, le visiter, et je le trouvai accablé par le sentiment de ses péchés et dans un état difficile à décrire. Il me disait en pleurant : « Je suis trop pécheur, trop endurci pour que Dieu me pardonne. Voyez-vous, monsieur, quand je pense à mes péchés, je sens un frisson depuis la plante des pieds, jusqu'à la racine des cheveux. » Je lui présentai toutes les promesses de Dieu ; je priai avec lui. Mais, je le quittai sans qu'il eût encore reçu son pardon. Deux jours après, le samedi soir, notre frère D. va passer la soirée auprès de lui, avec un de ses amis. Ils lisent ensemble la Bible, se mettent à genoux près de son lit. Tout à coup, au milieu de la prière, on entend un cri : « Mes amis ! Sébastian ! Arrête ! Si tu savais ce qui

vient de se passer ! » — Chacun se releva, croyant que c'était une nouvelle crise de ses douleurs. C'était la paix du Seigneur, qui venait d'inonder ce cœur et de descendre dans cette âme altérée. Il s'était levé sur son séant, et il était là, joignant ses mains et les joues couvertes de larmes de reconnaissance. Il ne pouvait pas trouver d'expressions pour dire ce qui venait de se passer en lui. « Ce gros poids s'est fondu ; mon cœur est léger comme du liége. Oh! que je suis heureux ! » — Il raconta alors quelle était la parole de la prière qui avait ainsi fondu son cœur.

Maintenant, cet homme persévèrera-t-il? Il est malheureusement, quant à son gagne-pain, sous la dépendance d'un employé du séminaire. J'ai eu si souvent des déceptions, que je ne me réjouis plus qu'en tremblant. — Quoi qu'il en soit, c'est une preuve que le Seigneur continue à opérer et à agir au milieu de nous, et c'est sous ce rapport que je vous fais part de ce fait.

Sens, 17 mai 1847.

Messieurs et chers frères,

A la veille de mon départ pour la Suisse, je viens vous donner encore quelques nouvelles de Sens et des environs. Je tiens aussi à vous remercier de toutes les facilités, que vous m'avez accordées pour cette absence qui, je l'espère, sera aussi utile à mon troupeau qu'à ma santé. — Une voix nouvelle attirera peut-être de nouveaux auditeurs. Les instruments s'usent, et souvent je me suis demandé si je n'étais pas usé pour Sens. Sous ce rapport, il y a une bien grande différence entre l'œuvre du pastorat qui gagne à être poursuivie par les mêmes ouvriers, et l'œuvre de l'évangélisation, qui a des besoins tout contraires.

Dans cette saison, il est rare que l'auditoire dépasse cent personnes ; mais ce nombre est presque toujours atteint dans les trois réunions de la semaine. —Nous avons fait et nous ferons encore quelques pertes parmi nos auditeurs. Sens est souvent, pour les petits rentiers, un séjour momentané. L'humidité du climat, la cherté de la vie, ou telle autre raison nous les enlève et ç'a été bien souvent une perte

pour la chapelle. Lorsque l'émigration de cet été aura eu lieu, nous aurons déjà perdu, de cette manière, dix familles qui se rattachaient à notre troupeau. J'ai pensé quelquefois, en voyant partir ces amis, que nous devions nous estimer heureux, si quelques-uns d'entre eux, au moins, « allaient çà et là annonçant la Parole de Dieu » comme au temps de la primitive église. Actes VIII, 4.

Les écoles me paraissent bien marcher. Celle des filles surtout est dans un état prospère. Elle compte, dans cette saison défavorable, de 38 à 40 élèves. J'ai été frappé en faisant un examen, l'autre jour, de leurs progrès et de la bonne influence qu'exerce sur elles, leur chère institutrice.

L'école des garçons est de 28 à 30 enfants. Son infériorité peut être attribuée aux changements fréquents qu'elle a subis. Je donne deux leçons par semaine aux plus grands enfants. C'est une instruction religieuse, à laquelle assistent 6 filles et 2 garçons. Parmi les premières, plusieurs semblent attirées à l'Evangile, et toutes me font plaisir par leur zèle.

Une dame anglaise, qui fréquente la chapelle, s'est effrayée à juste titre des principes religieux que reçoivent ses enfants, l'une au couvent, l'autre au collége. Elle m'a prié, quoiqu'ils soient encore jeunes,

9 et 10 ans, de leur consacrer 2 heures par semaine, pour unė instruction religieuse élémentaire. J'ai accédé à ce désir, sans me dissimuler l'insuffisance de ce moyen, auprès des séductions journalières auxquelles sont exposés ces enfants. Cela aura, du moins, pour résultat de les faire venir au temple, où les accompagne, depuis deux dimanches, une bonne catholique incrédule. M. D. continuera ces leçons, et sera probablement plus propre que je ne le suis à cet enseignement.

La présence de notre instituteur évangéliste nous a permis de continuer, pendant l'été ou du moins quelques dimanches et jours de pluie, l'évangélisation de plusieurs villages. A Véron, l'auditoire est toujours satisfaisant; à Chigy, il est de nature à intéresser; Paron est un terrain plus dur, ainsi que Gron.

Nos réunions du lundi ont continué, et continueront, j'espère, malgré notre absence. J'ai souvent une bordée de questions à soutenir; nos amis réservent, pour ce jour-là, toutes les objections qu'élève en eux la lecture de la Bible. Des auditeurs étrangers seraient étonnés, souvent, des restes d'incrédulité que peuvent conserver des personnes qui ont cependant, pour la plupart, donné leur cœur à Dieu. Je les encourage à dévoiler toutes leurs pen-

sées ; car rien ne tue la vie, comme ces racines d'amertume et d'incrédulité, qu'il est bien plus facile d'extirper, lorsqu'elles se manifestent au dehors. Je les vois souvent très heureux d'une réponse qui lève leurs doutes.

Aigle, 12 juin 1847.

Jeudi, nous avons eu une réunion. On m'a demandé d'adresser quelques paroles à l'assemblée. — A peine avais-je terminé qu'on entend frapper à la porte. C'était l'huissier de la municipalité qui venait lire l'arrêté de *dissolution*. Nous n'avons eu autre chose à faire qu'à céder.

J'avais bien quelque crainte pour le moment où nous sortirions. Il y avait plusieurs hommes qui nous attendaient ; mais on nous a laissés passer en paix. N'aie aucune inquiétude. Je pars dans ce moment pour les Ormonts.

Les Isles d'Ormont-dessus, 16 juin 1847.

Je profite d'un jour de pluie, pour venir m'entretenir un moment avec toi. — Je veux te dire d'abord combien je suis reconnaissant envers le Seigneur

pour ce repos qu'il m'a donné. Dimanche j'ai remplacé M. P. qui était absent. Nous avons, je crois, été bénis. Le soir, nous avons eu une petite réunion au Moulin. Je me suis promené, l'après-midi, jusqu'à Creux-de-champ. Je n'ai, je pense, jamais vu les Isles aussi belles. Figure-toi cette vallée dans tout l'éclat de la verdure du printemps, et au-dessus, la neige formant une ceinture blanche qui faisait ressortir la beauté des gazons. C'était saisissant. Pense que du côté de Creux-de-champ, c'est encore le premier printemps, crocus, soldanelles, gentianes, primevères farineuses. Le gazon vient seulement de pousser. Je jouis de tout cela avec un cœur de 18 ans. J'ouvre ma bouche, comme pour mieux respirer cet air qui me fait tant de bien.

Je me sens renaître, dans l'élément qui m'est propre. Je compte que vous viendrez tous passer ici le mois de juillet. Je ne pense pas aller à Aigle, parce que cela me fatigue. Je suis très faible et je prends froid bien vite. Je ne crois pas retourner en France avant un an; je n'en ai pas la force. J'écrirai au Comité dans ce sens.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Lausanne, le 5 Août 1847.

Messieurs,

C'est une douloureuse tâche pour moi, au moment où j'espérais retourner à Sens, de devoir vous communiquer les décisions toutes contraires de mon médecin. Il estime que je ne puis, sans une extrême témérité, reprendre actuellement le genre de vie qui m'a ôté une partie notable de mes forces. Je dois accorder à ma famille et à mes amis ce qu'ils me demandent, et renoncer, pour le moment du moins, à des travaux qui ne s'accordent pas avec mon état présent.

Cependant si Sens était dépourvu pour l'hiver prochain je me ferais un devoir de m'y rendre. Je n'ai pas besoin de vous dire, que mon cœur est lié étroitement à cette œuvre. Dès que j'ai vu, par une lettre de mon docteur, la nécessité de rester en Suisse, je suis venu à Lausanne le consulter de nouveau. J'espérais que, me voyant un peu mieux, il reviendrait sur sa décision; mais il n'en a pas été ainsi.

Il m'en coûte, messieurs, de devoir, au bout de si peu de temps, rompre mes relations avec vous.

Elles ont toujours été douces pour moi ; vous m'avez entouré de bonté ; vous m'avez laissé une liberté d'action, bien précieuse pour celui qui désire travailler avant tout à l'œuvre du Seigneur.

Château de Bex, 17 août 1847.

Je suis arrivé hier à deux heures de l'après-midi du Col de Balme où j'ai passé la journée, tantôt couché sur les gazons, tantôt lisant dans mon Nouveau Testament, tantôt me promenant dans ces belles solitudes.

Ne voulant pas continuer mon voyage le dimanche, je suis allé passer ce jour sur les hauteurs et Dieu m'a béni.

Ormont-dessus, 25 août 1847.

Puisque tu le désires, je te donnerai encore quelques détails sur mon voyage. Depuis le Saint-Bernard, au lieu de venir par Saint-Rémy, j'ai passé par le col de Fenêtre, où l'on arrive après une montée d'une heure depuis l'Hospice. C'est de là que j'ai eu la plus belle vue de la chaîne du Mont-

Blanc. Je n'ai, en particulier, rien vu de comparable à une pyramide de granit qui s'élève à droite du Mont-Blanc et qu'on appelle *le Géant*.

J'avais entendu dire qu'il y avait un moyen de retomber sur Martigny sans passer par Orsières, en laissant le mont Catogne à droite. Mais quand je demandais des directions, on me disait partout que le sentier n'était pas bien marqué. Enfin, à force de questions, je parvins à trouver mon chemin. Je crois que jamais surprise ne fut plus complète que la vue d'un lac appelé *lac Champé,* au pied du Catogne. C'est une vue de paix, de repos, de solitude. Il étend ses eaux bleues au milieu de pâturages, appelés en Valais des mayens. Çà et là quelques bâtiments isolés; d'un côté de jeunes mélèzes, de l'autre une forêt de sapins; puis les chaînes du Saint-Bernard dans le lointain. — Plusieurs de ceux qui ont vu le lac Liozon, préfèrent encore le lac Champé; je ne suis pourtant pas de cet avis.

Tu diras à notre père, que c'est dans ces gazons de Champé, au bord du lac, que j'ai cueilli cette athamante; à la lettre les foins n'ont presque que cette plante. Je suis si heureux que mes fleurs lui aient fait plaisir! Je me faisais une fête de les lui envoyer. Cette course au St-Bernard est liée à son

souvenir. — Mais en voilà assez sur les plantes.

J'ai eu un grand plaisir à voir nos chères amies L. et D.; aux Dévens, Julie B. et son mari. A Champ-Livert, nos amis m'ont témoigné, en me revoyant, une grande joie. Le mari m'a accompagné, le soir même, à Gryon, de nuit. Tu peux croire l'émotion que j'avais en attendant (comme autrefois) devant la porte de notre maison. Le lendemain, je vis plusieurs de nos amis. Tous me demandent de vos nouvelles.

Les Iles d'Ormont, jeudi 26 août 1847.

Puisque tu désires avoir souvent des nouvelles de la santé de ton « cher mari, » je viens satisfaire à ce désir. Je pourrais bien commencer ma lettre comme Luther écrivant à sa femme: « A ma chère Catherine, qui se tourmente beaucoup trop. »

J'ai lu la circulaire du Comité d'évangélisation de l'Eglise libre, et je crois que je pourrai m'en arranger parce qu'il est parlé, moins d'une évangélisation ayant pour but de former des troupeaux pour l'Eglise libre, que d'une autre évangélisation plus générale. J'écrirai à M. Th. à ce sujet. Voilà la seule chose qui se présente pour le moment. Du

reste, je suis sans inquiétude. Je crois d'ailleurs que le Seigneur a des vues de miséricorde quant à mon âme, en me forçant au repos. « Venez un peu à l'écart et prenez quelque repos, » disait Jésus à ses disciples.

Ci-joint la copie d'une lettre adressée par un mari (Luther) à sa femme :

« A pieuse, prévoyante, sage Catherine de Bora, ma chère et aimable femme, grâce et paix en Christ, très pieuse dame ! Nous vous remercions tendrement du souci que vous avez de nous, et qui vous empêche de prendre aucun repos ; car tandis que vous vous livrez à tant d'inquiétude sur notre compte, peu s'en est fallu que le feu n'ait consumé de fond en comble notre demeure, et pas plus loin que hier, en vertu, sans doute, de votre sollicitude, un rocher faillit nous écraser de sa chute. Je crains fort que si vous ne cessez de vous effrayer, la terre ne s'ouvre pour nous engloutir, et que les éléments ne fassent une grande conjuration contre nous. Priez, ma chère Catherine, et croyez que Dieu aura soin de nous. Rejetez votre fardeau sur le Seigneur. » — A quoi le copiste ajoute :

« C'est une retraite, que le Dieu qui est de tout » temps, et d'être dans les bras éternels. »

« Je me suis écrié et j'ai dit : « Tu es seul ma » portion et mon héritage, sur la terre des vivants ! » Je n'ai pris plaisir en aucun autre qu'en Toi ! »

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Lausanne, le 4 septembre 1847.

Messieurs,

Je n'ai pas besoin de vous dire que votre lettre a été pour moi le sujet d'une grande angoisse. D'un côté un médecin chrétien me défendant de retourner à Sens ; d'un autre, un appel pressant de votre part, confirmé par les lettres de nos amis : tout cela a été pour moi un temps de travail et de luttes intérieures. Mais je me suis souvenu de vous avoir promis que, si vous ne trouviez personne, je retournerais à Sens ; et comme je pense que vous avez fait toutes les démarches possibles pour me remplacer, je tiendrai ma promesse et j'essaierai de retourner aux conditions que vous m'avez proposées. Cependant, je dois vous l'avouer, je ne dis *oui* qu'en tremblant. Dans tous les cas, si je vais à Sens pour cet hiver, il est peu probable que je

puisse y supporter l'été et ses chaleurs. Peut-être au printemps, suivant l'état de ma santé, pourriez-vous entrer avec moi dans un arrangement qui me permît d'aller me retremper tous les étés dans un air frais, nécessaire à la conservation de mes forces.

A part cela, c'est avec joie, messieurs, que je retournerai à Sens. Mon cœur est attaché à ce troupeau et à cette œuvre de l'évangélisation de la France ; il est aussi sensible à votre affection.... Que le Seigneur ait pour agréable cette décision et qu'il me donne les forces de l'accomplir ! C'est ce que je me sens pressé de lui demander. Accordez-moi le concours de vos prières et veuillez croire à mon dévouement chrétien.

Sens, 14 février 1848.

Messieurs,

Vous me demandez un rapport sur la station de Sens. Je laisse de côté tout ce qui a trait au mouvement soulevé par les conférences de M. Pilatte, pour m'en tenir à l'œuvre à laquelle il m'a été donné de travailler.

Je n'ai pas à vous raconter, comme l'année dernière à la même époque, les phases si réjouissantes d'un réveil religieux. J'ai pourtant, grâces à Dieu, des faits intéressants à vous communiquer. — Il y a eu à Sens quelques conversions, qui me montrent que la main de Dieu est toujours étendue sur nous pour nous bénir.

Un jeune homme de 22 ans, ancien ami de notre cher D., s'était beaucoup moqué de la conversion de ce dernier et avait même cessé toute relation avec lui. Il avait quitté Sens pour se rendre à Paris, où il était employé en qualité de commis de magasin. Cependant les paroles de D. avaient fait quelque impression sur lui et, tout en appelant cela du fanatisme et de l'exagération, il était forcé d'y penser quelquefois. Un jour, qu'il jouait aux cartes avec ses compagnons de plaisir, dans un estaminet des barrières, voilà qu'il est saisi par cette pensée : « Sébastien (c'est le nom de baptême de D.) Sébastien est plus heureux que toi ! Il a le vrai bonheur ! » Et il s'arrêta tout pensif au milieu de son jeu. — « A quoi penses-tu donc ? lui dirent ses amis. Veux-tu donc jouer ? C'est à ton tour.... On dirait qu'il rêve. » — Ce premier appel fut étouffé. Néanmoins, depuis ce moment, il ne trouvait pas le

même plaisir dans ses dissipations. — Cet automne il vint à Sens, pendant le temps des vendanges. Le lendemain de son arrivée, il se rend auprès de son ami, et la première parole qu'il lui adresse est celle-ci : « Je veux être comme toi. Il faut que tu m'apprennes ce que je dois faire pour être heureux. » Pendant quinze jours, il s'attachait aux pas de D. et l'accablait de questions. Peu à peu il commença à voir son état de condamnation. C'est alors que je fis sa connaissance. Il vint pendant huit jours auprès de moi, cherchant quelques consolations. J'ai écrit plusieurs de ses paroles. « Il y a eu de grands pécheurs, me disait-il; mais personne n'a été aussi coupable que moi. A chaque instant il se déclare en moi de nouvelles abominations. Je suis abattu, oppressé comme si j'avais un gros poids sur le cœur. Ce matin, en me levant, j'étais *tout drôle*. En passant dans les rues, je ne vois rien; je passe à côté de mes parents sans y faire attention. »

Un autre jour ce pauvre ami me disait, le visage caché dans les deux mains : « Non, il n'est pas possible qu'avec une telle masse de péchés, je puisse être pardonné. » Nous avons prié ensemble. Souvent nous sommes restés agenouillés sans qu'il

pût se relever; il était très abattu et il ne pouvait que répéter ces mots : « O Dieu, je suis bien coupable! » — Cet état a duré près de quinze jours. Enfin un samedi soir, il s'était couché comme à l'ordinaire tout pensif. Au bout de quelques heures, tout à coup il croit voir passer une lueur devant lui et au même instant il se sent soulagé. Il est maintenant retourné à Paris, mais il espère pouvoir s'établir à Sens.

Un autre jeune homme me donne de grandes espérances. Je le vis arriver, un dimanche soir, me demandant un entretien particulier. Je le fais entrer dans mon cabinet: « Je viens, monsieur, vous demander si vous emploieriez un curé qui quitterait l'Eglise romaine et se ferait protestant? » Je lui répondis que, si ce curé était vraiment converti au Seigneur et qu'il eût des dons pour la prédication, je ne doutais pas qu'il ne trouvât de l'emploi. J'ajoutai que, si c'était vraiment le Seigneur qui lui mettait au cœur d'abandonner une position contraire à sa conscience, il recevrait le courage nécessaire pour en faire le sacrifice. Comme je craignais que ce ne fût un de ces curés qui se font volontiers protestants, à condition qu'on se charge de leur entretien, je fus très réservé et très froid sur ce point.

Cependant, au bout de quelques moments d'entretien, je m'aperçus que c'était moins pour le curé que pour lui-même, que ce jeune homme m'avait demandé un entretien. Il me l'avoua en disant: « Voyez-vous, monsieur, il y a déjà deux ans que j'ai le désir de connaître la vérité; mais je n'ai pas voulu m'adresser à vous, avant d'être sûr que je ne serais pas trompé. » — Je fus frappé du sérieux de ces paroles et je lui dis, en le quittant, de revenir me voir. Quelques jours après, il m'a fait de nouveau visite. Nous avons pu prier ensemble. Il me semblait que le Seigneur répondait à ma prière. En nous relevant, il était si ému et en même temps si heureux, qu'il me serrait les mains en pleurant. « O monsieur, quel bien vous m'avez fait! Combien je suis heureux de vous avoir connu! » — Et il ajouta: « monsieur, je vois que je puis me confier à vous. Je ne puis vous cacher, que le curé dont je vous ai parlé est celui de P...., que vous avez visité il y a deux ans. J'ai été son domestique et c'est lui qui m'a conseillé de vous ouvrir mon cœur. » Quel ne fut pas mon étonnement à l'ouïe de ces paroles! Je vous ai raconté une course d'évangélisation que je fis, il y a deux ans, avec T., dans le département de l'Aube, notre visite au curé de P., l'impression qu'avait produite

sur moi ce respectable vieillard, et l'entretien que nous eûmes ensemble.

Je dois vous parler encore d'une jeune fille de vingt ans, qui avait reçu des appels de Dieu l'année dernière, mais qui était retournée au monde. Le Seigneur a eu pitié d'elle et, dans ses grandes compassions, il l'a ramenée à Lui. Elle nous a raconté naïvement que, quand même elle allait danser, elle n'était jamais heureuse. Ses amies lui disaient : « Mais qu'as-tu donc ? on dirait que tu vas pleurer. » — « Enfin, ajoutait-elle, je n'ai plus pu y tenir. Il y avait des moments, où j'étais obligée de quitter tout ce que je faisais, pour aller pleurer dans ma chambre. Mais depuis quelque temps, il me semble que je suis déchargée d'un grand poids. » Hier au soir, elle est venue nous voir et nous a dit cette belle parole : « Les plaisirs, c'est bientôt fini ; mais Dieu, c'est pour toujours. » Elle est domestique chez un aubergiste qui fréquente la chapelle. Elle lit la Bible le soir avec lui. Comme elle a sa chambre au-dessus de celle de ses maîtres, sa maîtresse lui dit quelquefois : « Tu es bien lente à te lever ; que fais-tu donc ? on dirait que tu pries. » — Pauvre petite chambrette ! que le Seigneur en fasse toujours plus un Béthel.

Voilà quelques-uns des encouragements que le

Seigneur nous a donnés. M. Pilatte vous racontera l'œuvre qui s'est faite dans le cœur d'un autre jeune homme qui nous donne les plus grandes espérances. C'est un fruit de ses conférences. Les membres du troupeau continuent à bien marcher ; mais il s'est fait des brèches au milieu de nous ; plusieurs familles de la chapelle ont quitté Sens. C'est un grand vide, un vide longtemps senti, que le départ d'un frère tel que le cher D. Puis deux autres sont retournés au monde. Un vieillard, converti l'été dernier, est devenu fou. Satan nous a criblés. Je dois vous dire aussi ces sujets de tristesse ; sans cela mon rapport ne serait pas vrai. Pourtant j'ai bonne espérance ; nous voyons des signes qui nous réjouissent.

Voici maintenant quelques chiffres qui vous donneront une idée de l'état de la station de Sens.

Le dimanche matin, à 11 heures, nous avons toujours de 80 à 100 auditeurs réguliers. Le soir, à 7 heures, de 150 à 200. Le mercredi soir, la chapelle est remplie. J'ai pensé qu'il serait utile, pour continuer l'intérêt excité par les conférences, de raconter à mes auditeurs l'histoire de la Réformation. Comme introduction, j'ai fait quelques discours *sur la corruption de l'Eglise* et *sur les témoins de la vérité pendant la nuit du papisme.* Il paraît que

ces détails ont excité un vif intérêt. J'ai eu, ces jours-là, 400 auditeurs. J'espère que cela continuera.

J'ai 30 catéchumènes, garçons et filles, depuis l'âge de 12 ans. Quant aux écoles, elles continuent à prospérer. Je ne vous en parle qu'en passant. Vous aurez un rapport détaillé sur cette partie de l'œuvre.

Villages aux environs de Sens. — J'ai prêché, cet hiver, dans quatre villages : les Siéges (à 5 lieues), Chigi (4 l.), Varceilles (4 l.) et Véron. C'est dans ce dernier village, que j'ai eu le plus grand nombre d'auditeurs, toujours de 3 à 400. Mais je ne puis rien vous dire de particulier sur cette œuvre. Tout ce que je vois pour le moment, c'est un grand empressement à venir écouter la Parole de Dieu, et le désir qu'on vienne s'établir dans ces localités. Nous espérons pouvoir ouvrir de nouveaux lieux de prédication, ainsi à Arce, grand village à 7 lieues de Sens, sur la route de Tonnerre.

Sens, le 27 mars 1848.

Croyez, messieurs, que nous partageons à Sens vos angoisses pour cette station. Notre petit trou-

peau n'est composé, comme vous le savez, que de personnes peu aisées qui tremblent de perdre leur avoir et qui sont très effrayées de l'avenir. L'Eglise de Sens ne saurait donc se suffire à elle-même.

Combien il est triste de devoir s'arrêter dans un moment où, de tous côtés, de nouvelles portes semblent s'ouvrir à l'Evangile ! Cependant nous profitons de ce moment si favorable, pour aller dans plusieurs nouvelles localités qui ne nous entraînent pas à de trop fortes dépenses. Ainsi depuis trois semaines, j'ai ouvert plusieurs lieux de prédication.

Maillot, à une lieue de Sens, est un village de 800 habitants, où nous avons eu un auditoire très nombreux et très attentif. M. R. pourra continuer à s'y rendre régulièrement. Theil, sur la route de Saint-Florentin, est un autre village assez grand, où je suis allé mardi pour la première fois ; mais sur les supplications du maire et du conseil, j'ai renvoyé de quinze jours la prédication, à cause de l'irritation des esprits. — A Arce, village de mille habitants, nous avons eu jeudi une réunion de 400 à 500 auditeurs. La semaine prochaine, je dois encore aller dans deux villages de la même contrée, Venizy et Saint-Florentin, chef-lieu du canton. Je reçois à l'instant une lettre par laquelle

on m'avertit que le maire nous accorde très volontiers une salle de l'hôtel de ville. Comme c'est à 11 lieues de Sens, j'y passerai quelques jours, prêchant aussi souvent que je le pourrai et employant le reste de mon temps à colporter avec T. Plus tard, je me propose, si Dieu le permet, de passer quelques jours dans des localités différentes du département, ainsi à Cheroy et à Pont-sur-Yonne. Nous aurons donc bientôt douze villages aux environs de Sens. La foule continue à Véron.

Je crois, messieurs, que, si la société poursuit son œuvre, cette méthode d'évangélisation est celle qui convient le mieux, surtout dans les circonstances actuelles, où il faut profiter du temps qui est court peut-être. Avoir des évangélistes qui aient le bâton de voyage à la main; parcourir un département; s'arrêter dans chaque endroit un temps plus ou moins long, suivant les besoins; chercher à former de petits troupeaux qui puissent se suffire à eux-mêmes, soit pour le temporel, soit pour le spirituel; ne point faire de constructions coûteuses; se contenter, s'il le faut, de salles de danses ou de granges pour commencer, puis plus tard, d'une petite chambre bien modeste : voilà les vœux que j'ai formés depuis longtemps, voilà ce qui me paraît le véritable point de départ dans l'évangélisation d'un pays. Puis visiter

les localités évangélisées, au bout d'un temps plus ou moins long, pour voir si la semence a levé, pour affermir les chrétiens s'il y en a, ou pour jeter une seconde fois le filet de l'Evangile. Chercher, en un mot, à ce que le plus grand nombre d'âmes immortelles puissent entendre la prédication du salut.

Je suis très préoccupé de ces pensées; c'est pourquoi je vous en fais part, quoique ce ne soit peut-être pas, pour vous, le moment de vous occuper de tout cela. Mais je sais qu'il est impossible que l'évangélisation de la France soit abandonnée.

Je dois aussi vous parler de Sens. Nous avons eu, pendant ce mois, la joie de voir une nouvelle âme amenée à l'Evangile. C'est un jeune homme de 20 ans. Il avait été convaincu de la vérité et s'était lié avec D. Un jour, en lisant dans l'Evangile de Jean, il sentit tout à coup son cœur touché; et il nous racontait que, ne sachant pas ce qu'il éprouvait, il se mit à regarder en haut comme si quelqu'un lui parlait depuis la chambre au-dessus de celle où il était. Il est maintenant plein de courage, quoique persécuté par un beau-frère chez lequel il travaille.

J'ai eu aussi une grande joie en visitant, ces jours, Mme de N., jeune dame irlandaise, abandonnée par son mari. J'ai profité de ses craintes de bouleversement social, pour lui dire qu'il y avait dans tout

cela un appel bien sérieux du Seigneur, qui veut nous rassembler comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes. Il paraît que ses craintes l'avaient conduite à prier, et qu'en priant elle avait, pour la première fois, senti que Dieu l'entendait. Elle m'a dit une parole qui m'a beaucoup frappé, en la rapprochant de ce qu'elle disait, il y a un an, à M. Baptiste Noël. Comme ce cher ami l'engageait très vivement à profiter du dimanche pour venir entendre la prédication : « Mais, monsieur, lui dit-elle, je ne sais pas toujours quand c'est dimanche. » L'autre jour son langage était bien changé : « Je ne puis pas attendre l'arrivée du dimanche, » me disait-elle. — On peut espérer quelque chose d'une âme qui a fait cette expérience.

Sens, mai 1848.

Je vais te tracer mon itinéraire, afin que tu puisses me suivre par la pensée et m'écrire au besoin. Ce soir lundi à Theil ; mardi aux Sièges ; mercredi à Saint-Florentin ; jeudi à Thurny et les hameaux qui en dépendent ; vendredi à Boinon ; samedi retour par Joigny et Villeneuve, où j'espère bien pouvoir vous dire un petit adieu en passant.

Il paraît que les prêtres triomphent au sujet de l'affaire de Pilatte. On répand à profusion la fameuse brochure : *Pilatte se meurt*, *Pilatte est mort*. Nous avons cru qu'il était bon d'en avertir notre ami, en lui demandant si ce n'est pas le cas de venir se montrer. Nous ne savons ce qu'il fera.

Nous lisons *Montaigne*, que j'ai pris à la bibliothèque. Il est difficile de trouver une lecture plus attachante et plus instructive. Je l'avais lu trop tôt, dans un moment de ma vie où je ne pouvais le comprendre.

Mais ce qui vaut mieux que Montaigne (quoiqu'il y ait des choses bien sérieuses, malgré l'accusation de scepticisme qui pèse justement sur lui) ; ce qui vaut mieux, c'est la Bible, que j'ai beaucoup lue cette semaine. J'ai été frappé en particulier de ces 40 jours que Moïse passa sur la montagne, sans manger ni boire pour prier, après le péché du veau d'or. (Deut. VIII.) Quel homme ! quels hommes ! et quels petits enfants nous sommes à côté d'eux !

Sens, le 12 juin 1848.

Cher père,

Je viens vous raconter ma course à Fontainebleau. Il est bien juste que ce soit à vous que j'en

fasse le récit : vous êtes associé à toutes mes promenades botaniques. Du reste, il n'est pas besoin que je voie des plantes pour penser à vous. — Je ne dois pas oublier non plus notre cher ami le docteur de la H...., qui, je le crois, m'a donné la première idée de cette course. Je m'étais souvenu des petites mares qui devaient, me disait-il, se trouver sur de petites montagnes, et même sur des espèces de rochers. Je me figurais difficilement des montagnes dans une forêt des environs de Paris. Mais, j'ai bientôt reconnu combien ses descriptions étaient justes.

Je ne sais, s'il se souvient encore des mares qui sont près de la belle Croix, de l'autre côté de la vallée de la Solle. C'est là que j'ai trouvé le *Juncus pygmæus* dont il m'avait tant parlé, et plusieurs autres plantes que je ne connaissais pas. J'étais parti de Fontainebleau à quatre heures du matin, en costume de touriste, et je m'étais aventuré dans cette immense forêt, ayant en main le plan qui indique les rues, les allées, les places de cette ville de feuillage. (On peut bien dire une ville d'arbres, puisqu'on dit : une forêt de maisons.) J'avais aussi le petit *Index botanicus,* écrit de votre main, que vous m'aviez préparé peu de jours avant mon départ de Lausanne. Je regardais tour à tour le plan, pour ne

pas m'égarer, et l'Index, pour ne laisser échapper aucune plante. Au bout de deux ou trois heures de marche, j'étais arrivé à l'endroit des mares, à l'aide des indications de deux pauvres femmes qui ramassaient du bois mort. Après en avoir fait le tour pour m'assurer de mes trésors, je me suis assis à l'ombre d'un chêne, sur une pierre toute tapissée de mousse, et là, étendu sur le gazon, j'ai fait avec du pain et du fromage de Gruyère, un repas qui m'a rappelé tout à fait ces délicieux repas que nous avons faits si souvent ensemble, près d'une source des Alpes; seulement, au lieu de l'eau de Pont-de-Nant, je n'avais, pour me désaltérer, que l'eau tiède et bourbeuse d'une mare. Mais les jolies plantes que j'y trouvais, m'ont fait oublier cette saveur nauséabonde. Outre le *juncus*, j'ai trouvé là réunies, les plantes suivantes de votre Index: ***Exacum filiforme, Elatine alsinastrum,*** etc., etc. Vous m'avouerez qu'il y aurait bien eu de quoi perdre la tête à force de richesses, comme votre ami G. sur le Schwitzberg, et de quoi répéter nos cris de joie de Solalex, en présence de D., interdit de cette sorte de démonstrations. Figurez-vous que je vois, au beau milieu d'une espèce de petit lac assez profond, une fleur blanche que je crus être un *ranunculus;* seulement, j'étais étonné de n'y voir que trois péta-

les; mais je pensais qu'il en serait tombé quelques-uns. Quel ne fut pas mon étonnement et mon dépit, en me trouvant en présence, sans pouvoir l'atteindre, de ma prétendue renoncule, mais qui n'était rien moins que l'*Alisma natans* indiqué aussi sur vos notes, et que j'avais tant cherché. — Je me suis consolé en pensant que je l'avais au moins vu et qu'après tout, c'était comme si je l'avais trouvé. Cela ressemble beaucoup au renard de la fable.

J'ai aussi trouvé deux charmantes petites plantes: *Helianthemum umbellatum* et *apenninum*. On ne peut rien voir de plus joli que ces ombelles blanches; mais les pétales tombent si facilement, qu'on ne peut presque pas les dessécher. Maintenant, en fait de plantes communes, la première que j'ai vue en entrant dans le bois, c'est votre *Orchis militaris fusca*. Vous pouvez croire qui cette fleur m'a rappelé. Il me semblait que je rencontrais là un ami. Du reste, j'enverrai tout cela au professeur, quand j'aurai une occasion. Voulez-vous?

Voilà pour les fleurs. Quant à l'aspect de la forêt, je ne puis assez dire combien il est grand. Il n'a aucun rapport avec l'aspect de ces bois monotones du reste de la France. Partout, il y a quelque chose de géant qui rappelle nos Alpes. Plusieurs endroits m'ont rappelé aussi le bois de Rovéréaz, surtout les

ravins du côté de la Paudèze. Figurez-vous qu'il y a des vallées, des chaînes de montagnes, des rochers pelés et nus, des blocs énormes, entassés les uns sur les autres, au milieu desquels croissent des pins, les uns rabougris et tordus comme dans certains éboulements des Alpes, les autres, magnifiques et élancés. Il y a la même variété quant aux arbres. On ne peut traverser aucune partie de cette forêt, qui a pourtant 25 lieues de tour, sans rencontrer des aspects nouveaux. Ici, ce sont des hêtres, mais tellement élancés qu'ils ressemblent à ces colonnades de sapins des bois de Ste. Catherine dans le Jorat; ou des chênes séculaires qui ont une espèce d'existence historique; quelques-uns ont même des noms : Clovis, Pharamond, le chêne de Charlemagne, etc. Ailleurs, ce sont des genévriers immenses, qui forment une forêt; ailleurs encore, des taillis de verdure où le sol n'est qu'une pelouse ou un pâturage. La forêt est divisée en cantons, qui tirent leur nom d'une grande croix en marbre ou en grès ; ainsi, il y a la croix d'Angus, la Belle croix, la croix du Veneur, etc. De distance en distance, on rencontre de grands ronds de verdure, d'où partent des allées dans tous les sens, conduisant à d'autres ronds ; on dirait une place de Paris, ainsi la place des Victoires. Chaque allée a un écriteau,

en sorte qu'à l'aide d'un plan, on peut assez facilement s'en tirer. Je ne vous parle pas du château, du parc, du jardin anglais avec sa source qui arrose ce frais gazon, en y formant des méandres si gracieux. Le gazon, ou plutôt les foins qu'on faisait dans ce moment, étaient tout fleuris d'orchis pyramidalis. Il y a des groupes d'arbres, d'arbustes, même de magnifiques rhododendrons que j'ai vus en fleurs. En somme, cette course m'a laissé un délicieux souvenir, un peu comme celui d'une course alpestre. — Il n'y a sans doute là ni soldanelles, ni crocus, ni gentianes. On ne rencontre pas les gazons de Nant. On n'entend point ce fracas des torrents, ni ces bruits lointaines et mystérieux des avalanches. On ne sent pas le vent des hautes cimes, ce je ne sais quoi, qui, dans les Alpes, fait battre le cœur et dont le souvenir me fait tressaillir. Mais il faut être reconnaissant de toutes les joies que nous rencontrons sur notre chemin. D'ailleurs sur ces routes poudreuses et monotones que je parcours chaque semaine, j'éprouve au fond plus de vraie joie que sur les gazons d'Anzeindaz ou de Solalex. Je sens qu'ici je fais la volonté de mon Maître, tandis que là, je risquais de faire ma volonté. Puis, je rencontre aussi de temps en temps quelque fleur plus douce encore que la soldanelle ;

quelque fleur solitaire et fermée, comme dit Tholuck dans *Guido et Julius,* que le soleil vient entourer de ses rayons et qu'il ouvre à sa douce lumière. — J'ai eu cette joie, la semaine dernière encore, dans une petite ville, où je prêchais pour la première fois, et où j'ai rencontré une âme qui, depuis des années, soupirait après la paix et qui me disait: « Oh! si vous pouviez me procurer ce bonheur, que je cherche depuis si longtemps! » Cela fait oublier la fatigue et la poussière du chemin. Puissions-nous ne plus connaître de joies que celles-là !

C'est avec la même admiration qu'au retour j'ai parcouru de nouveau ces solitudes, où je ne rencontrais que le chevreuil ou le daim. Il y en avait un que je voyais à quelques pas de moi et qui s'enfuyait en poussant des cris de colère; on aurait dit qu'il était irrité qu'on vînt le troubler dans son domaine. C'est, pour compléter le parallèle avec les Alpes, le chamois de Fontainebleau. Vous ne pouvez pas tomber plus juste, qu'en rapprochant Sauvabelin et Rovéréaz, pour vous représenter Fontainebleau. Outre les allées qui aboutissent à la fontaine de Henri IV, il y a des parties tout à fait sauvages. J'aimerais bien savoir à quel glacier M. de Charpentier rattacherait ce terrain, ces immenses blocs de grès: serait-ce bien à un glacier? Les arêtes ne sont

pas vives; je croirais plutôt qu'elles ont été déposées par les eaux. Il faut, pour comprendre la beauté de ces bois, les traverser comme je l'ai fait à quatre heures du matin. Le vent secouait la pluie de la veille, en agitant ces dômes de feuillage. Je gravissais une sommité par un chemin qui serpentait au milieu de rocs semblables à ceux qu'on rencontre en montant à Anzeindaz, et j'éprouvais presque un sentiment de frayeur en m'égarant dans la profondeur de ces solitudes.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE.

Sens, le 21 août 1848.

Il est des endroits où je me suis rendu plus ou moins régulièrement; d'autres où je n'ai été qu'une seule fois. J'ai voulu profiter de ce moment si favorable, pour prendre possession du plus grand nombre de villages possible, ne sachant pas quel sera le degré de liberté dont nous jouirons plus tard.

Je vous ai parlé, dans une précédente lettre, de Foissy, ce village où l'on m'a arrêté au passage pour me demander de prêcher. Vous vous souve-

nez peut-être de cette femme de l'auberge qui, au moment où je rentrais chez elle, vint avec tant d'émotion me parler de ce fils qu'elle avait perdu, et qui, disait-elle, lui répétait souvent les mêmes vérités qu'elle venait d'entendre.

Je vous ai aussi parlé de Courtenay et de ses 25 protestants qui, à l'époque de la réformation, venaient se joindre à leurs frères de Sens pour prendre la cène. Vous pourrez facilement vous représenter l'émotion et le saisissement de cette population, lorsque je leur racontai ces détails qu'ils ignoraient. J'étais moi-même ému, en pensant que j'avais devant moi les descendants de ces chrétiens persécutés. Je leur dis qu'ils avaient hérité de leur sang, et que je venais au milieu d'eux pour leur apprendre comment ils pourraient hériter de leurs espérances et de leurs joies. Le lendemain, de tous côtés on demandait au colporteur qui m'avait accompagné, les noms de ces martyrs de l'Evangile. On éprouve une joie particulière là où l'on sait que des chrétiens ont prié. — Voici un fait relatif à Cherroy. Il y a trois semaines, T. voit arriver à la chapelle un jeune homme de ce village qui se rendait en apprentissage. Il quittait la maison paternelle et ne voulait pas passer à Sens sans s'être procuré une Bible. Il n'avait sur lui que 45 sous. Ayant vu le tronc de la cha-

pelle, il y avait déposé un sou, et il offrit à T. les 44 autres pour le prix de cette Bible. T. a passé le reste de l'après-midi avec lui et, me racontant le soir la joie qu'il avait eue, il me dit : « J'ai déjà vu un fruit de la prédication de Cherroy. »

Mais la contrée qui m'a le plus intéressé, est celle de Brinon et Saint-Florentin. Il se trouve là plusieurs villages importants, très rapprochés les uns des autres et tous ouverts à l'Evangile. C'est ce qui nous a donné l'idée, que cette contrée était propre à devenir un centre nouveau d'évangélisation. Deux faits semblent confirmer cette pensée. L'un s'est passé à Brinon, l'autre à Champlost. — Mme L., à qui Dieu a donné de savoir souvent découvrir les âmes qui soupirent après l'Evangile, était un jour entrée chez un coutelier. La conversation tomba sur la religion ; Mme L. parla à ces gens de la Bible et leur vendit un Nouveau Testament, puis passa plusieurs heures à s'entretenir avec la femme de ce coutelier. De retour à Sens, notre amie me raconta cet entretien et j'eus aussitôt l'idée d'aller à Brinon. Je fus tout de suite frappé à la vue de cette dame qui avait faim et soif du pardon ; c'était une catholique zélée et dévote, qui faillit prendre mal quand, au bout de quelque temps, elle apprit que la personne, qui lui

avait fait tant de bien, était une protestante. Chaque fois que je me rendais à Brinon, j'avais des entretiens sérieux avec cette femme, cherchant à lui montrer que, si jusqu'ici elle n'avait pas trouvé la paix, c'est qu'elle avait voulu mériter le ciel, au lieu de le recevoir comme un don. Enfin au bout de trois semaines de luttes et de combats, je la trouvai inondée de joie. Au commencement, elle eut comme un sentiment de frayeur; elle craignait de s'abandonner à cette joie. Elle me raconta un souvenir bien frappant de sa vie. Toujours *tourmentée* du besoin de connaître la vérité, pour me servir de son expression, « elle n'avait trouvé que le vide. » Un jour, elle s'était dit en se promenant: « Si un livre m'était envoyé du ciel et que je pusse le voir tomber devant moi pour me montrer le chemin, je ferais tout ce qu'il me dirait. » Elle fut frappée de la manière dont Dieu avait accompli ce vœu.

Le second fait, que j'ai à vous raconter, se rapporte à Champlost. Après la prédication, un homme dit au colporteur T. qu'il désirait notre visite. Figurez-vous un paysan en blouse et en sabots qui, par son génie, est arrivé à calculer les cycles solaire et lunaire, et qui, armé pour tout instrument d'un couteau, a fait une immense hor-

loge avec des rouages de bois indiquant, outre les heures, les minutes et les secondes, les jours, les mois et les lunaisons. Il allait y joindre une représentation en relief de tout le rituel de la messe. Mais ce qui nous intéressa plus que tout cela, ce fut sa soif de connaître l'Evangile. Nous avons passé deux heures avec lui pour répondre, non pas à des subtilités de controverse, mais à des questions directement relatives au salut de son âme. Il était dans l'étonnement, dans l'admiration, et il dit à T., quelques jours plus tard : « Ah ! je croyais que mon horloge était un bien grand travail ; mais je vois que celui-là est encore bien plus grand et bien plus beau. » Il parlait du plan de la rédemption. — Un détail qui se rapporte aussi à Champlost et qui peut intéresser les amis de l'œuvre, c'est que nous avons trouvé dans ce village une rue appelée rue des Protestants. A force de questions et de recherches, nous avons découvert une espèce de chapelle disposée dans l'endroit le plus obscur d'une cave : cette maison appartenait à trois frères qui ont souffert pour l'Evangile, et c'est en souvenir d'eux qu'on a appelé la rue de ce nom.

Puisque vous aimez à connaître des faits, je vous en citerai un, dont j'ai été témoin à Paris cet été. Il montre combien, au milieu de l'incrédulité géné-

rale, on rencontre de ces âmes préparées pour l'Evangile....

M'étant assis sur l'escalier d'un monument en construction sur la place du palais Bourbon, je vis bientôt auprès de moi un homme du peuple occupé à lire. Vous pouvez juger de mon étonnement, lorsque je découvris que le livre qu'il tenait, était un Nouveau Testament. Je m'approchai de lui, et lui dis : « Vous lisez là un livre que je connais beaucoup et qui fait toute ma joie. » Cet homme me raconta qu'il avait acheté, le matin même, ce Nouveau Testament, tenté par le bon marché, et nous voilà à causer pendant une heure ou deux, entourés de gens qui attendaient de voir passer les membres de l'Assemblée nationale. Cet homme m'ouvrit son cœur, et me parla de son âme. Je lui exposai le salut qui est en Jésus-Christ, en lui disant qu'à cette heure même, puisqu'il sentait ses péchés, il pouvait être sauvé. Il versait des larmes et me répéta plusieurs fois : « J'étais venu de mon pays (département de l'Indre) pour chercher du travail ; à présent je n'ai plus rien à faire à Paris. » Il me quitta en me serrant la main. — Dans ce même moment, je me trouve en face d'un militaire décoré, qui, paraît-il, avait prêté l'oreille à notre conversation et qui me dit : « Monsieur, vous avez parlé de la Bible,

je crois? Eh bien, j'ai servi sous le général Drouot; il l'aimait aussi. Il avait aussi une petite Bible dans sa poche. Il la portait avec lui dans toutes ses batailles et la lisait dans tous ses moments de repos. Aussi Napoléon l'appelait-il le *héros chrétien.* »

Maintenant faut-il conclure de ces faits que ces populations soient disposées à recevoir l'Evangile et que nous puissions agir sur les masses? Je ne le pense pas. C'est le souffle de l'incrédulité et de la révolte contre Dieu, qui les remue maintenant, et l'on sait que le train de ce monde mène à l'iniquité. Je suis toujours plus frappé et quelquefois oppressé à la vue du matérialisme qui règne dans ces contrées. Partout on entend des propos tels que ceux-ci: « Je n'ai jamais vu mon âme. » « Le ciel, c'est quand on est riche, ou quand on a du plaisir. » « Vous-même, vous ne croyez pas ce que vous enseignez. » Tout cela est accompagné d'un rire affreux d'incrédulité. L'idée généralement répandue dans les campagnes, c'est que « Dieu, c'est le soleil, parce que là où il n'éclaire pas, rien ne peut croître. C'est lui qui fait mûrir nos blés, nos fruits et nos raisins. » Aussi T. leur dit-il quelquefois: « Pauvres amis, votre Dieu en donne donc autant sur la tête de vos choux que sur la vôtre! » — Voici ce que j'ai copié sur l'enseigne d'un cabaret à Joi-

gny : « Remercions notre bon Dieu, qui nous a donné ce si bon vin de 1846 pour raccommoder ce mauvais de 1845. Vive le vin! vive Bacchus! » Et ce qui est plus triste encore, un dégoûtant formalisme recouvre toute cette incrédulité d'un vernis hypocrite. Rien ne donne mieux une idée de l'état de ce peuple, que les gravures que l'on voit dans leurs maisons. Presque partout on découvre, sur la cheminée, quelque petite boîte renfermant une ou deux figures de saints ou de saintes ; au-dessus, quelque mauvaise gravure de scènes licencieuses et à côté, une *mater dolorosa* ou un Christ couronné d'épines ; puis au-dessus du tout, quelque souvenir d'une bataille de l'empire, telle que Austerlitz ou Jéna : *formalisme, galanterie* et *gloire militaire*.

Toutefois, bien que plongées dans l'incrédulité, ces populations expriment un grand désir de nous entendre. La plupart du temps, ce n'est sans doute qu'un sentiment de pure curiosité. Mais vous comprenez que nous sommes heureux d'en profiter, pour proclamer le message du salut devant ces multitudes. A Brinon j'ai eu les plus grandes facilités. Le maire m'a fait remettre un papier muni du cachet de la mairie et de sa signature, où étaient écrits ces mots : « Le citoyen Bertholet est autorisé

à se servir de la halle aux blés, qui est mise à sa disposition pendant qu'il prêchera à Brinon. » C'est un vaste bâtiment tout neuf, situé au centre de la ville, dans lequel j'ai pu annoncer l'Evangile à toute la population de l'endroit. Je n'ai nulle part vu une foule semblable. Aussi cherchons-nous à annoncer l'Evangile au plus grand nombre d'âmes possible. Nous prêchons comme si nous étions certains que tous se convertiront. Mais nous savons bien qu'il n'y en a que très peu qui recevront notre message. Nous ne pouvons que glaner çà et là quelques âmes.

Voilà, messieurs et chers frères, tout ce que je puis vous dire pour le moment. L'œuvre a été interrompue pendant la moisson. Je me propose, si le Seigneur le permet, de recommencer mes courses en septembre. De tous les côtés on dit à T. qu'on nous attend avec impatience.

Sens, 1 octobre 1848.

Messieurs et chers frères,

Une nouvelle âme a été manifestée comme appartenant au Seigneur. C'est une femme de soixante ans, qui fréquentait depuis longtemps la chapelle, mais chez laquelle nous n'avions encore rien re-

marqué qui indiquât la conversion du cœur. Un jour étant seul avec elle, je lui lisais le Ps. CXVI, m'arrêtant sur ces mots : « Mon âme retourne en ton repos ; car l'Eternel t'a fait du bien ; » afin de lui faire comprendre ce qu'on éprouve quand on se sent reçu en grâce. Et voilà que, tout à coup, elle m'interrompt en me disant : « Oh! ce bon Sauveur ! quelle grâce il m'a faite ! » Etonné de ces paroles, je lui dis pour la mettre à l'épreuve : « Vous avez peut-être toujours connu cette grâce ? » Elle me raconta alors que ce n'était que depuis peu de temps, qu'elle se sentait ainsi en paix. « Je ne crois pas, me dit-elle, qu'il y ait personne au monde qui ait eu peur de la mort comme moi ; je n'osais pas y penser ; chaque fois, cela me faisait frissonner. Et à présent, je suis si heureuse !... Oh ! ajouta-t-elle, si Dieu voulait aussi faire cette grâce à mon mari ! » Et elle pleurait en me racontant tout cela. Je versais aussi de ces larmes si douces, qu'on verse lorsqu'on est témoin de ce qui réjouit les anges de Dieu.

Voici un autre fait qui me donne quelque espérance. M. L., libraire dans cette ville, après avoir assisté à quelques prédications, est venu me demander un entretien. « J'ai entrevu, me dit-il, quelques étincelles de la vérité, et je veux la trouver. »

Je lui dis qu'à côté de la controverse de détail, il y avait une grande controverse entre Dieu et le pécheur sur la question du salut éternel, et que c'était de cette controverse-là, que je voulais lui parler. Il me répondit aussitôt : « Monsieur, c'est cette question du salut de mon âme, qui m'a amené à vous. » — Dans une seconde visite, nous avons causé pendant des heures, et il m'a ouvert tout son cœur. Il m'a raconté qu'étant enfant, il allait se cacher à la cave, et que là, il se jetait à genoux pour prier. J'ai profité de cette occasion pour lui offrir de prier avec lui. Il a accepté avec joie. Pourtant il était un peu honteux, et regardait si personne ne se trouvait dans la chambre voisine. J'espère pouvoir vous dire plus tard, que cette âme a aussi goûté la paix qui est en Jésus. C'est un ancien séminariste qui avait voulu devenir prêtre pour faire son salut.

Nos réunions d'Eglise sont quelquefois bénies d'une façon particulière. Elles sont pour moi un rafraîchissement. J'acquiers tous les jours davantage la preuve, qu'il y a là un troupeau qui pourrait se suffire à lui-même au point de vue spirituel.

Sens, le 4 décembre 1848.

Messieurs et chers frères,

J'ai recommencé depuis un mois mes courses d'évangélisation dans le département, et je viens vous raconter ce que Dieu m'a donné de faire. J'ai annoncé l'Evangile dans trois nouveaux endroits : à *Bérulle* (département de l'Aube), à 9 lieues de Sens, commune de 1,500 âmes, où l'on demandait des prédications depuis assez longtemps. Le maire nous avait fait offrir la halle aux blés. Au moment de mon arrivée, je vis un groupe à l'entrée du village : c'étaient des gens qui voulaient voir « si un protestant était un homme comme un autre. » Mais nous voilà bien embarrassés : cette halle aux blés n'était qu'un misérable hangar, ouvert de tous les côtés et soutenu par des colonnes. Il faisait très froid. Le vent du nord soufflait avec violence et nous balayait le visage. J'étais là, entouré de toute cette population, sur la place publique. Impossible de parler et surtout d'obtenir que ces gens restassent là pendant une heure. Que faire? Je dis au colporteur d'aller dans l'auberge voisine demander une salle. Aussitôt on enlève les meubles, les

tables, et toute cette foule se précipite, heureuse de trouver un abri. — Je me suis acquitté de mon message en leur disant qui nous étions, quelles étaient les erreurs que nous repoussions et les vérités qui formaient notre croyance. Et maintenant, ai-je ajouté, voyez si vous voulez de cet Evangile que je viens vous apporter. — Il était une heure de l'après-midi. Nous avions encore le temps d'arriver aux Siéges, village de T., qui est notre quartier général. Nous voilà partis à travers les bois et les chemins de traverse. Nous arrivons vers le soir. Je n'avais nullement l'intention d'y prêcher; mais à l'entrée du village, on nous arrête pour nous demander à quelle heure aurait lieu la prédication. Je donne quelques sous à un petit garçon, en le chargeant d'aller dans toutes les maisons avertir le monde, et nous avons eu une réunion assez nombreuse. — C'était jeudi soir. La veille, j'avais prêché dans ce cher village de Foissy, où Dieu m'avait donné, ce printemps, de voir des âmes bien disposées.

Le deuxième endroit est *Saint-Florentin*, dont je vous ai souvent parlé et où je n'avais pas encore pu prêcher, faute d'un local. Grâces à Dieu, notre entrée a été bénie. Jamais réunion plus nombreuse et plus recueillie n'avait encore réjoui notre cœur.

Figurez-vous une salle de danse immense, entourée d'une vaste galerie en forme de tribune. Tout était comble. J'avais toute la peine du monde à empêcher ces gens de témoigner leur approbation par des battements de mains. C'était le jeudi soir. Le lendemain, vendredi, nous devions prêcher dans un nouveau village, à *Vaudeurs*. Comme Champlost se trouvait sur ma route, j'eus la pensée, pour gagner du temps, d'y avoir une prédication au milieu de la journée. T. prend les devants et nous voyons arriver de 50 à 60 hommes, qui avaient quitté leurs travaux pour venir nous entendre. L'assemblée n'était pas de beaucoup aussi nombreuse qu'elle l'eût été le soir; mais quand on est transporté à 11 lieues, on sent qu'il faut mettre à profit tous les moments. C'est à Champlost, que demeure notre horloger-mécanicien dont je vous ai parlé. Nous avons été bien réjouis de le voir; c'est une âme qui sera bientôt entièrement au Seigneur. Il nous dit, en nous offrant de son pain avec beaucoup de cordialité: « Prenez seulement; il y en a d'autre en terre. L'excommunication du prêtre ne l'empêchera pas de croître. » — A deux heures, nous nous remettons en route, et malgré la pluie, nous arrivons à Vaudeurs à l'entrée de la nuit. Là nous attendait encore une nombreuse assemblée. Le maire vint

lui-même m'offrir de faire la police de la salle. Nulle part nous n'avons eu des témoignages de sympathie comme dans cet endroit, dont les habitants m'ont un peu rappelé ceux de Saint-Maurice. Le village central est situé au fond d'une vallée. Il est entouré de 17 hameaux, dont les plus éloignés sont à une lieue. C'était un spectacle très curieux de voir, après la réunion, au milieu de cette nuit sombre, des lumières qui sillonnaient le pays dans toutes les directions. C'étaient nos amis, s'en retournant, munis de lanternes, par groupes de 10, de 20. Comme nous devions aller coucher ce soir aux Siéges, nous avons atteint un de ces groupes, avec lequel nous avons fait un bout de route. Il a fallu, en les quittant, leur serrer la main à tous et leur promettre de revenir bientôt. Le lendemain, comme nous entrions à Sens, nous avons été devancés par une voiture dans laquelle étaient trois hommes. On nous appelle : c'étaient des gens de Vaudeurs qui venaient au marché et qui ne pouvaient assez nous dire le plaisir qu'ils avaient eu. « La soirée de hier a été une des plus marquantes de ma vie, » me cria l'un d'eux. C'était l'instituteur de l'endroit.

Le troisième endroit nouveau est *Turny,* commune de 1,300 âmes. Ici, une scène d'un nouveau genre m'attendait. Le maire avait mis à ma dispo-

sition la grande salle de la maison commune, beau bâtiment tout neuf. Je commence à prêcher, et au moment où je raconte à ces gens quelles sont les choses contre lesquelles nous protestons, j'entends ces mots partir du milieu de l'assemblée : « Je demande la parole. » C'était le curé de la paroisse. Nous voilà montés chacun sur une chaise, et nous avons discuté pendant environ deux heures. A ses yeux, « nous sommes des vagabonds, qui parcourons le pays dans toutes les directions, qu'on voit partout pour amener le trouble dans les familles. Nous ne sommes pas de vrais protestants : ceux-ci restent tranquilles, témoin le seigneur d'Esnon : celui-ci est un bon protestant ; car il engage lui-même ses domestiques à aller à la messe. » Entre les choses incroyables que ce prêtre effronté a osé dire, j'ai remarqué celles-ci : « N'est-il pas juste, puisque les riches ont ici-bas certaines facilités, certains avantages, qu'ils les aient aussi après leur mort ? » Il n'était pas difficile de le couvrir de confusion ; aussi la victoire fut-elle complète. Dès qu'il voulait continuer à parler, on couvrait sa voix par des rires ironiques et des trépignements de pieds, et chaque fois que je reprenais la parole, le silence le plus complet se rétablissait. T. me dit en sortant : « Vous lui avez joliment entamé son tricorne. » — Il me

semble qu'à la place de cet homme, je me serais caché le visage dans les deux mains. Mais non; il était là impassible, avec un front d'airain, parlant au milieu du bruit, et il serait volontiers resté toute la nuit. — Je dus congédier l'assemblée, en disant que j'étais prêt à continuer une autre fois.

Nous avons passé une partie de la nuit à nous entretenir avec une trentaine d'hommes, qui nous avaient accompagnés à notre auberge. Le maire était là avec l'adjoint. Il m'a dit, en nous quittant, que la salle de la mairie serait toujours à notre disposition. J'espère que l'Evangile fera du bien au milieu de cette population assez bigote.

Le lendemain, 1er décembre, prédication à Venizy. Là, j'ai été témoin de deux scènes bien différentes: l'une de l'enfer, l'autre du ciel. Voici d'abord la scène triste; je vais vous la raconter dans tous ses détails, afin que vous ne vous fassiez pas d'illusion sur ces populations. En finissant ma prédication, j'avais répondu à cette objection qui nous est souvent faite : Mais, si ce que vous dites est vrai, pourquoi n'en avons-nous pas entendu parler jusqu'à présent? Je leur ai dit que nous étions dans des temps extraordinaires. Dieu semble passer au milieu des peuples dans sa miséricorde. Il fait annoncer l'Evangile comme témoignage à toutes les

nations. Les temps se hâtent, etc. Au moment où je finissais en les suppliant de prendre garde à ce jour de leur visitation, voilà que deux jeunes gens qui, pendant la prédication, s'étaient placés sur l'estrade, se mettent à jouer une valse en raclant du violon. Cette musique mondaine, qui se faisait entendre après les appels les plus sérieux, a produit sur moi une impression d'une tristesse indéfinissable. Il eût été difficile de voir d'une manière plus sensible l'influence du démon. Je m'approche aussitôt; je saisis le bras d'un des joueurs, en les sommant de cesser cette musique. Les personnes plus âgées, qui avaient été très sérieuses, étaient indignées; mais il se trouvait là beaucoup de jeunes gens qui, se sentant chez eux, puisque c'était dans leur salle de danse, faisaient mine de vouloir danser. Alors je monte sur une chaise et je proteste contre ce qui vient de se passer: J'ai loué cette salle; elle est à moi ce soir, et je ne permettrai pas qu'on y fasse rien de contraire à la prédication. « C'est notre salle de danse, » me dit-on. Oui, mais aujourd'hui c'est une salle de prédication. — Malheureusement, l'un des joueurs était le fils du propriétaire, et je sentais que celui-ci ne voulait pas indisposer ces jeunes gens, qui le font gagner plus que moi. Cependant je parviens à faire éteindre les

lampes, pensant qu'on serait bien forcé de s'en aller. Moi-même, je descends dans ma chambre, qui se trouvait au-dessous de la salle de danse. C'est alors qu'eut lieu, au-dessus de ma tête, un tumulte effroyable. Mon cœur était déchiré et je ne pus faire autre chose que de me mettre à genoux pour prier. Les jeunes gens finirent pourtant par avouer qu'ils avaient eu tort, et je vis qu'il y avait, dans ce fait, plus de légèreté que de mauvais vouloir.

J'étais bien triste après cette scène, comme vous pouvez le penser, et je reconnus là les inconvénients de ces malheureuses salles de danse. Il faut dire cependant que jamais rien de semblable ne m'était arrivé. Mais le Seigneur, dans sa bonté, ménageait à son pauvre et faible serviteur une scène bien différente et qui devait faire la joie des anges. La première fois que j'avais prêché à Venizy, j'avais logé chez un tisserand, dont l'intelligence avait été éclairée par un de ses ouvriers. J'avais eu de longs entretiens avec lui; son cœur n'avait pas encore reçu l'Evangile, et je ne l'avais pas revu. T. me proposa d'aller lui faire une visite. Il était 9 heures du soir. Cet homme demeurait à l'extrémité du village, et il est difficile ou plutôt impossible de se représenter ce que sont les chemins dans cette contrée : c'est, à la lettre, un ruisseau de boue dans la-

quelle on enfonce jusqu'à la cheville. J'hésitai un moment. Enfin nous partons. Après avoir parlé de ce qui s'était passé, je lui demandai s'il continuait à s'occuper de l'Evangile et où il en était quant à son âme. Quel ne fut pas mon étonnement, en voyant que cet homme avait trouvé la paix! « Vous vous rappelez, me dit-il, la visite que vous m'avez faite ce printemps. Eh bien, c'est la nuit même après votre départ, que le Seigneur a parlé à mon cœur. Je ne sais pas si j'ai eu une vision; mais je me rappelle très bien, qu'un moment après m'être mis au lit, j'ai vu clairement le Seigneur s'approcher de moi, poser sa main sur mon cœur et me dire : *Tu es à moi*. Et aussitôt j'ai senti que je pouvais *tutoyer* Dieu! » Quelle naïveté, pour exprimer les effets de l'esprit d'adoption! Cet homme passe maintenant, dans son village, pour un fou, pour un cerveau malade. « Mais cela ne me fait rien ; plus on se moque de moi, plus je suis heureux, » nous disait-il. Je ne puis pas dire, après l'horrible scène qui s'était passée, combien je fus ému en voyant cette œuvre ; je n'avais rien vu d'aussi frappant depuis longtemps. — Il était dix heures. Nous nous jetâmes à genoux pour rendre grâces à Dieu, et je retournai chez moi, admirant le tendre ménagement du Seigneur, qui montrait à son serviteur découragé un fruit de son

ministère, pour le relever au moment de l'angoisse.

Je veux vous raconter une conversation, que cet ami a eue dans un village papiste, où T. n'avait pu placer un seul Nouveau Testament. « Te souviens-tu, disait-il à une parente dévote, qu'il y a eu un temps où je ne croyais à rien? Eh bien! maintenant je crois à l'Evangile. » Puis il ajouta : « Et toi, est-ce que tu y crois? » — « Sans doute, » répondit sa cousine. — « Eh bien! si le Seigneur apparaissait maintenant sur une nuée, comment ferais-tu pour aller au devant de lui? Et si tu devais mourir aujourd'hui, sais-tu où irait ton âme? » — « Là où il plairait à Dieu. » — « Eh bien! moi, je sais que si je devais mourir aujourd'hui, je verrais la face de Dieu; et pourtant, je suis peut-être plus pécheur que toi. Comment cela se fait-il que je sois tranquille, tandis que toi, tu ne l'es pas? » Il fit alors comprendre à sa cousine avec simplicité que, puisque Christ avait versé son sang sur la croix, notre dette était payée. — Il disait aussi un jour, à un ami qui se moquait de la résurrection : « Te souviens-tu, que tu parlais un jour du phénix qui renaît de ses cendres? Ainsi, tu crois à une fable païenne, et tu ne crois pas à l'Evangile. » T. l'a aussi entendu, le même soir, dire en sortant de la réunion où le désordre avait eu lieu :

« Tout ce qui vient de se passer montre que l'Evangile s'accomplit tous les jours. Il est dit, *que dans les derniers temps, il viendra des moqueurs.* »

Nous avons maintenant 26 localités où la porte est ouverte à l'Evangile. Je ne vous parle pas aujourd'hui de Véron, où Dieu nous donne des espérances; je me réserve de le faire une autre fois. — Vous le voyez, nous avons quelques sujets d'encouragement. Quand je dis *nous*, j'y comprends le brave T., dont on ne peut assez reconnaître le dévouement.... Lorsque je suis bien fatigué au retour de mes courses, et mouillé parfois jusqu'aux os, surtout quand il m'arrive, comme l'autre jour au retour de Venizy, de me trouver surpris par un ouragan tel, que je ne pouvais plus avancer, je pense à mon cher compagnon, qui a bien plus de peine que moi. C'est lui qui va préparer le chemin, avertir les gens; c'est pour lui que sont les moqueries, les insultes. — Il se compare, avec son humilité ordinaire, « au chien courant qui doit faire lever le gibier. » Quelquefois, quand il fait le tour des maisons, il entend une personne l'insulter du haut de l'escalier. T. se retourne alors et lui adresse quelques paroles. C'est, selon son expression, « un oiseau qu'il faut tirer au vol. » Et quand l'opposant

est forcé à la retraite, il appelle cela « s'en aller avec une aile cassée. »

Quant à Sens, l'auditoire a un peu augmenté, comme cela a lieu chaque hiver. Afin d'attirer de nouveau l'attention, j'ai fait distribuer des cartes dans la ville, pour annoncer que je consacrerais les réunions du mercredi soir à une histoire des Jésuites, depuis leur origine jusqu'à nos jours. Traits caractéristiques du jésuitisme; — si les jésuites sont chassés, le jésuitisme l'est-il aussi? — Je n'avais pas la pensée de ramener la foule de M. Pilatte, mais seulement l'auditoire que j'avais l'année dernière pour l'histoire de la Réformation. J'ai de 150 à 200 auditeurs.

Sens, le 20 décembre 1848.

Messieurs et chers frères,

J'ai continué à me rendre dans les différents endroits où la porte est ouverte à l'Evangile, en m'attachant essentiellement, comme vous me le dites vous-mêmes, à ceux qui présentent le plus de chances de succès: Saint-Florentin, Brinon, Turny, Champlost, où nous avons déjà vu des âmes réveil-

lées. Entre les localités plus rapprochées de Sens, je citerai Véron; là l'Evangile semble pénétrer, ou du moins exercer une influence heureuse sur la population. Voici le quatrième hiver que je me rends dans ce village; et, loin de diminuer, l'auditoire est allé en augmentant. J'ai chaque fois de 300 à 400 auditeurs, et maintenant je puis laisser complétement de côté la controverse. Après la prédication, des hommes viennent me serrer la main et me remercier avec émotion.

Quant aux villages qui sont dans le rayon de Saint-Florentin, je crois toujours plus, que c'est un terrain où l'Evangile portera des fruits. La semaine dernière, je suis retourné à Turny et dans les nombreux hameaux qui en dépendent. J'aurais voulu que l'un de vous eût pu nous suivre de maison en maison, pour être témoin de l'accueil amical que nous recevions. Après avoir visité la plupart des familles de l'*Hôpital* et de *Linan*, nous sommes arrivés, vers les deux heures, dans un troisième hameau, appelé le *Saut-Durand*. Ces braves gens, qui n'avaient pu venir la veille à la réunion de Turny à cause du froid excessif, n'ont pas plutôt appris notre arrivée, qu'aussitôt les voilà réunis au nombre de 40 environ, dans la chambre de l'un d'eux : hom-

mes, femmes, petits enfants, vieillards, tout à fait comme une seule famille. Ils semblaient nous dire, comme Corneille à Pierre : « Nous voici réunis pour entendre ce que tu auras à nous dire de la part du Seigneur. » — Il était trop tard pour me rendre dans un dernier village de cette commune, appelé *Féhi*, où nous étions aussi attendus, parce qu'une réunion avait été annoncée à Champlost, et que le soir approchait. — Le soleil se couchait, quand nous prîmes congé de ces amis, qui nous disaient tous en nous quittant : « Vous reviendrez bientôt ! »

La veille, le curé de Turny avait été obligé de quitter la réunion, voyant que personne ne voulait plus l'écouter. Dès qu'il voulait prendre la parole, sa voix était couverte par le bruit des pieds et par des murmures significatifs. Je ne pense pas qu'il ose se présenter de nouveau. Je souffrais de cette humiliation, qu'il subissait en présence de plus de 300 personnes.

Sens, le 26 février 1849.

Messieurs,

J'avais, à la fin du printemps de 1848, 26 localités (villes et villages) ouvertes à l'Evangile. M'étant

trouvé seul à l'entrée de l'hiver, j'ai dû en abandonner quelques-unes, pour m'attacher à celles qui paraissaient présenter le plus de chances de succès. Voici un *tableau général* qui vous donnera une idée de l'évangélisation autour de Sens.

Véron, à 2 lieues, grand village où l'Evangile est annoncé depuis quatre ans, et où nous avons toujours un grand nombre d'auditeurs. Je n'ai point vu de conversion; mais il y a beaucoup de zèle pour entendre la prédication.

Maillot, à une lieue de Sens, village de 1000 habitants. Salle toujours remplie; grande bienveillance. Quelques parents envoient leurs enfants à notre école.

Foissy, à 5 lieues, sur la route de Villeneuve-l'Archevêque; c'est un des villages qui me donnent le plus d'espérance. Il y a un homme converti et d'autres amis bien disposés. — Nulle part, je n'ai vu autant de recueillement dans les réunions. La salle nous est fournie gratuitement; elle est toujours remplie.

Voisines, à 3 lieues. Un homme a été converti par la seule lecture de la Bible. Je vous donnerai plus bas des détails sur ce fait.

Les Sièges; Vaudeurs; Souci: 3 villages où je me rends moins régulièrement.

Brinon, petite ville de 2000 à 3000 habitants.

Saint-Florentin, même population et même affluence qu'à Brinon.

Turny et ses hameaux, contrée fort intéressante où j'ai eu une lutte avec le curé, et où la population semble moins incrédule qu'ailleurs.

Bérulle, (Aube) où je n'ai pu me rendre qu'une fois, au commencement de l'hiver; *Cheroy*, petite ville sur la route de Nemours; *Venisy* et *Champlost*, dans la contrée de Saint-Florentin.

Parmi les endroits que j'ai dû abandonner à cause de l'éloignement et du manque de temps, je citerai: *Montereau*, *Thomery*, près Fontainebleau, *Courtenay* (Loiret), *Thorigny*, que j'ai remis à M. L., *Arce*. Enfin, j'ai dû laisser: *Chigy, Theil, Paron, Cron, Collemier, Vareilles,* soit parce que le zèle s'y est vite refroidi, soit parce que c'est un terrain dont il y a peu à espérer.

Voici maintenant quelques faits nouveaux qui compléteront ce que j'ai à vous dire.

Je vous ai parlé d'un homme converti, à Voisines, par la seule lecture de la Bible. J'ai rarement été témoin d'une œuvre aussi belle. La première fois que je me suis rendu dans ce village, T., qui m'avait précédé pour avertir la population, me dit au moment où j'arrivai: « Réjouissez-vous, nous avons

ici un enfant de Dieu. » Je ne sais pourquoi je fus un peu incrédule, quand mon ami me fit part de sa joie. Mais Dieu voulait confondre mon incrédulité. Quelle ne fut pas mon émotion, quand, au bout de quelques minutes d'entretien, je vis un vieillard de 70 ans, qui me serrait la main, en fondant en larmes et me disant: « J'ai vécu comme un *paganiste;* et au moment où j'allais enfoncer dans le bourbier, Jésus m'a tendu la main, comme à Pierre quand il était près d'enfoncer dans la mer. » — « Je suis sourd, ajoutait-il, j'ai de la peine à vous entendre. Mais je n'ai plus la surdité du cœur. » Puis un moment après: « Je suis comme l'aveugle-né, après que Jésus lui eut ouvert les yeux; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » Voici l'histoire de cet homme. Il s'appelle H. Il est né à Rennes en Bretagne. Après avoir voyagé dans plusieurs départements comme ouvrier menuisier, il s'était établi à Voisines. C'était le plus zélé dévot du village; il avait fait tout ce qu'il est possible de faire dans l'Eglise romaine, jusqu'à des pèlerinages. Un de ses voisins nous racontait, l'autre jour, que, pendant une maladie, on l'avait vu plusieurs jours de suite, tenant un crucifix qu'il baisait continuellement, en l'arrosant de ses larmes. Mais tout avait été inutile; il n'avait pas trouvé la paix.

Dans son angoisse, une vieille Bible (où, me disait-il, les *v* remplaçaient les *u*) lui était tombée entre les mains. Il y trouvait quelques consolations; mais sa femme, qui craignait qu'il ne devînt fou en lisant dans le vieux livre, et qui d'ailleurs trouvait qu'il y perdait beaucoup de temps, le lui avait déchiré pour en faire des cornets à dragées (elle avait un petit commerce d'épicerie.) Notre pauvre homme fut très affligé. La Bible coûtait dans ce temps-là 20 fr., et il était trop pauvre pour en acheter une à ce prix. Cependant il n'avait jamais perdu l'espoir de se la procurer un jour. Il allait de temps en temps chez un libraire de Sens, pour voir si le prix avait baissé, ou s'il en trouverait une d'occasion. Mais ses recherches étaient inutiles, et il dut s'en passer pendant longtemps. Enfin il entend parler, dans son village, d'un colporteur de Bibles qui parcourait la contrée. Il acheta d'abord un Nouveau Testament, en attendant mieux. Il mettait de temps en temps, quelques sous de côté. Sa femme avait décidé qu'il s'achèterait un pantalon avec cet argent. « Oui, mais à condition que j'irai l'acheter moi-même. » — Il se rend à Sens; c'était la veille du nouvel-an, et il s'en retourne tout joyeux à Voisines, avec une Bible sous le bras. Sa femme lui demande s'il a acheté son pantalon. — « Je n'ai pas seule-

ment un pantalon, j'ai encore une veste, un gilet; je suis vêtu de la tête aux pieds. » — Et il posa sa Bible sur la table. — « Tu veux donc aller tout nu? » — « Mes habits dureront bien encore quelque temps. Vois-tu, ma femme, je n'ai pas seulement besoin de vêtements pour mon corps, il m'en faut aussi pour mon âme, afin que je ne sois pas nu devant Dieu. »

Cet homme a lu sa Bible et, sans avoir entendu une seule prédication, son âme a été complètement éclairée, et son cœur a goûté la joie du pardon. Vous pouvez vous figurer mon émotion à l'ouïe de ce fait, qui me montrait d'une manière si admirable la puissance de la Parole de Dieu. Qui sait, parmi ces Bibles qui sortent de votre dépôt, combien auront apporté la paix à une âme travaillée? Les évangélistes aussi oublient bien des fatigues, quand ils sont témoins de ces choses.

Maintenant, ce vieillard fait 3 lieues pour venir à Sens, le dimanche, entendre la prédication. C'était un moment bien émouvant, que celui où ce nouveau chrétien se trouva, l'autre jour, en sortant de la chapelle, entouré de plusieurs de nos amis qui saluaient ce frère que je venais de leur présenter. La plupart lui étaient étrangers de visage; il en avait connu quelques-uns pendant qu'il était en-

core dans les ténèbres. Quand il vit autour de lui ces membres d'une nouvelle famille qui lui serraient la main, il ne put plus contenir son émotion et il se mit à fondre en larmes. Oh! si vous aviez pu voir ce vieillard et les larmes de joie qui coulaient le long de ses joues. Nous l'avons invité à dîner avec nous, et comme il mangeait très peu : « J'ai eu aujourd'hui une si bonne nourriture spirituelle, nous dit-il, que ma joie me tient lieu de pain. »

Nous sommes témoins de temps en temps de faits semblables. Je vous ai parlé, dans le temps, du tisserand de Venizy et de Mme R., à Brinon. La prédication de l'Evangile manifestera quelques âmes, qui seront comme des témoins au milieu de la population dont elles sont entourées. L'incrédulité est grande. Quelquefois, à cette vue, le découragement est près de s'emparer de ceux qui travaillent à l'œuvre du Seigneur. Cependant Dieu agit, pour manifester ceux qui sont destinés à la vie éternelle. Nous avons maintenant à Sens et dans les villages qui nous entourent, en y comprenant Saint-Maurice, environ 40 personnes qui ont persévéré et que nous pouvons regarder comme affermies dans la grâce. Voilà le seul résultat connu de tant de prédications. Je voudrais quelquefois pleurer, en pensant à ceux qui ont bien marché

pendant un temps et qui sont retournés en arrière. Plusieurs semblent avoir pris à tâche de montrer que leur seconde condition est pire que la première.

Je vous citerai encore un fait qui montre que l'Evangile se répand de proche en proche. La dernière fois que j'ai prêché à Turny, il était venu une députation d'un village voisin, *Neuvy-Sautour*. C'étaient les principaux habitants de la commune, quelques-uns membres du conseil. Après la prédication, ils s'approchent de moi et me disent qu'ils sont chargés de m'inviter à venir prêcher dans leur commune. « C'est très bien, leur dis-je ; mais avez-vous un local ? » — « Monsieur, vous prêcherez dans la chapelle, qui nous appartient. Elle est toute préparée. » Vous comprenez combien cette proposition me fit plaisir. C'était la première fois qu'une offre semblable m'était faite. — Je leur remis des affiches, en les chargeant de les faire placarder dans tous les hameaux, et je leur fixai le 6 mars.

Cette contrée de Turny et les environs de Saint-Florentin me plaisent beaucoup ; l'incrédulité y est moins grande qu'ailleurs. Malheureusement, comme c'est à 12 lieues de Sens, je ne puis m'y rendre tous les mois ; mais j'y reste une semaine entière, ayant des réunions chaque soir et aussi au

milieu du jour. Nous courons de village en village, de hameau en hameau, de maison en maison, causant, discutant, répondant à toutes les questions, à toutes les objections. On est un peu brisé, quand on a passé ainsi 7 jours, parlant du matin au soir.

Quant à Sens, je vous répéterai ce que je vous ai dit bien souvent, c'est que je ne puis pas y ramener la foule. Mon auditoire ne dépasse plus guère 100 personnes, à moins qu'il n'y ait quelque circonstance particulière qui éveille la curiosité. Il arrive quelquefois, que cette population est vivement impressionnée ; on espère qu'il en restera quelque chose, mais elle retombe bientôt dans son apathie et sa légèreté. Ainsi, un jour j'ai été appelé à faire l'ensevelissement d'un capitaine de la garde nationale. Nous avons traversé toutes les rues avec ce cortége funèbre, au son des tambours couverts de crêpes, avec tout le corps des officiers. Il fallait, à la lettre, fendre la foule. Jamais je n'avais eu un auditoire si nombreux sur le cimetière. Dieu m'a donné des paroles qui ont remué cette foule ; je voyais plusieurs officiers dont les yeux étaient remplis de larmes. Chacun était ému. Pendant quelques jours, ce fut le sujet de toutes les conversations. J'espérais qu'il en resterait quelques impressions salutaires... Rosée du matin qui s'en va !

Je profite de toutes les occasions pour évangéliser cette population. Ainsi, j'ai eu pendant tout l'hiver une réunion dans un des faubourgs, chez une famille pauvre de nos amis; je m'y rends tous les 15 jours; je trouve, en arrivant, une table couverte d'un linge blanc, sur laquelle on a posé une Bible. On apporte des bancs, des chaises, et j'ai chaque fois de 30 à 40 auditeurs. Je leur explique la Bible, je réponds à leurs questions; je tâche que ces réunions soient aussi familières que possible. Eh bien, ces gens qui mettent tant de zèle à s'y rendre, ne viennent pas à la chapelle, quoique j'aie soin de les y inviter. — Voici un fait qui vous donnera une idée de leur ignorance. Un soir, je leur avais parlé de l'accomplissement des prophéties. Voilà une femme qui prend la parole et me dit: « C'est bien vrai, l'Evangile s'accomplit tous les jours. Il n'y a qu'à voir comment on améliore les routes. A présent on arrache les haies, on comble les fossés, les voitures passent partout. J'ai bien vu cela en lisant le Nouveau Testament. » Elle voyait, dans l'amélioration des chemins vicinaux, l'accomplissement des paroles de Jean-Baptiste: « Les chemins raboteux seront applanis. » Cela donne une idée de la portée spirituelle de nos auditeurs.

Ce qui me réjouit à Sens, c'est la marche du pe-

tit troupeau que le Seigneur y a rassemblé. L'autre jour, en arrivant dans la chambre d'une de nos sœurs qui était mourante, je vois nos amis réunis autour du cher D., qui leur expliquait la Parole de Dieu. Je me disais en l'entendant : quand même la Société évangélique abandonnerait Sens, voilà un troupeau qui ne manquerait pas d'un pasteur. Cette malade n'a été soignée que par ses sœurs en la foi, qui l'ont veillée toutes les nuits. Il y a dans ce dévouement, dans cette touchante affection, quelque chose qui force les mondains à s'écrier : « Voyez comme ils s'aiment ! » Un jour, pendant que nos amies étaient autour de ce lit de mort, on frappe à la porte. C'est le curé de la cathédrale, qui demande à voir la mourante et qui vient pour lui administrer les sacrements. Il veut s'approcher du lit ; une de nos sœurs, Mme P., l'arrête et lui dit qu'on ne l'a pas fait demander et qu'il peut se retirer. Alors commence une lutte terrible. « Vous aurez beau faire, je suis le curé de cette malade. » — « Non, vous ne l'êtes pas. » — « Oui, je le suis et je suis même le vôtre. » — « Ah ! par exemple, c'est un peu fort; vous pouvez l'être pour d'autres, mais vous ne l'êtes pas pour moi. » — « Vous reniez donc votre baptême ? » — « Je ne crois pas à votre eau pour effacer mes péchés. Je connais un autre baptême. »

— « Lequel? » — « Monsieur, la question que vous me faites, me prouve que vous ne le connaissez pas; c'est le baptême du Saint-Esprit. » — Le curé, au bout d'une heure de lutte, fut forcé à la retraite. Il tremblait de colère et d'émotion. « Vous êtes une imbécile, une bête, une fanatique! » — « Je vous remercie de ces injures, monsieur le curé; elles me font plaisir. » — « Oui, je vous le dis de la part de Dieu, vous êtes une bête. » — « Il vous inspire bien, votre Dieu! » lui dit notre sœur.

Les écoles vont bien; celle de garçons a toujours de 50 à 60 écoliers.

Maintenant, messieurs, l'automne dernier, quand il était question que j'allasse à Saint-Florentin, je vous ai offert de passer encore un hiver à Sens, ajoutant qu'au printemps, on pourrait mieux se décider à la vue des résultats obtenus. L'épreuve a eu lieu et, n'ayant pu ramener la foule à Sens comme vous le désirez, je crois devoir vous envoyer ma démission pour le 1er juillet. A cette époque, les travaux d'évangélisation dans la campagne sont suspendus; outre cela, j'ai besoin de prendre quelques mois de repos. Maintenant si, en automne, il vous convient de placer quelqu'un dans la contrée de Saint-Florentin, nous pourrons prendre ensemble de nouveaux arrangements.

Je suis ému en vous écrivant ces mots. Je n'oublierai pas les rapports que j'ai eus avec vous, rapports toujours doux pour mon cœur. Je vous remercie encore une fois de toute votre affection et de la confiance que vous m'avez toujours témoignée. J'espère pouvoir me rendre à Paris à l'époque des assemblées générales, et je pourrai vous donner peut-être quelques conseils quant à mon successeur. Je crois important que vous choisissiez un homme marié et qui ait déjà, comme pasteur, quelque expérience.

Sens 29 mars 1849.

Messieurs et chers frères,

Je vous avais parlé, dans ma précédente lettre, d'un appel des habitants de Courcelles, près de Neuvy-Sautour, qui me demandaient de venir leur annoncer l'Evangile, en m'offrant pour local la chapelle de leur village. Je m'y suis rendu au commencement de ce mois. La première chose que j'apprends en arrivant, c'est qu'on devait se battre, et qu'il y aurait du sang versé, si l'on prêchait dans la dite chapelle. Je voyais une préoccupation sur tous les visages ;

les femmes surtout paraissaient effrayées. On me raconta que les habitants d'un des trois villages auxquels appartient la chapelle, voulaient s'opposer à ce qu'on y entrât. Il paraît que, le dimanche précédent, le curé avait mis toute son éloquence à leur peindre la profanation de leur église; il avait fini par fondre en larmes, et ces larmes avaient attendri ces braves gens, surtout les femmes, que je voyais en effet arriver par petits détachements, pour prêter main-forte aux opposants. Il fallait voir l'expression de fanatisme qui était empreinte sur le visage de ces dévotes. La nuit arriva; je me rendis chez les principaux de l'endroit, particulièrement chez les membres du conseil. On se réunit sur la place publique, la foule arrivait de tous les villages voisins, et je me vois bientôt entouré de près de 600 personnes. La chapelle était à quelques pas de nous. Il s'agissait de savoir si l'on y entrerait. Nos amis, qui se sentaient en force, voulaient absolument faire reconnaître leurs droits. La chapelle n'avait pour défenseurs que quelques femmes et trois hommes, parmi lesquels était un boiteux. Mais j'ai réfléchi que, avec des gens aussi fanatisés, il pourrait y avoir des coups, qu'on en profiterait pour nous accuser de semer la discorde, et je me suis décidé à ne pas

y entrer. Vous comprenez facilement combien j'ai eu de peine à résister à leurs sollicitations; on voulait me porter dans la chapelle. Je leur ai dit que je ne voulais pas être une cause de trouble dans leur commune, que j'étais un homme de paix; que lorsqu'il serait constaté légalement, par le moyen de signatures, que la majorité des trois villages voulait me donner la chapelle, alors je ne me ferais plus aucun scrupule de m'en servir pour mes prédications. « D'ailleurs, ai-je ajouté, croyez-vous que nous puissions avoir un plus beau temple que celui que nous avons, ce soir, sous cette voûte des cieux? » Il faisait en effet une nuit magnifique; le temps était aussi doux que dans une soirée de mai; la lune brillait dans tout son éclat. Nous nous sommes donc réunis devant la chapelle, sur la place publique. Monté sur une table, j'ai pu annoncer l'Evangile à une multitude attentive, et si recueillie qu'on m'entendait depuis le milieu du village. Il y avait au moins 700 personnes. Cette parole du salut qui retentissait au loin au milieu du silence de la nuit, cette foule pressée autour de moi, la lune qui éclairait ces visages, tout cela avait quelque chose d'extraordinaire et de particulièrement solennel.

Le lendemain a été bien rempli : prédication à Boulay, à 11 heures du matin, dans la cour d'un de

nos amis, qui nous avoit invités à passer la nuit chez lui. J'avais une centaine d'auditeurs, venus soit de Boulay, soit des environs. A 2 heures, discussion publique avec le curé de Turny, dans le hameau du Saut-Durand. Il était cinq heures quand nous avons terminé. Nous n'avons eu que le temps d'arriver en courant à Saint-Florentin, où je devais prêcher à 7 heures.

Je dois vous parler encore d'une localité nouvelle où je me suis rendu : c'est *Courlon*, grande commune de 1500 habitants, sur la rive droite de l'Yonne. Au moment où j'arrivais, il étoit déjà nuit. J'entends une discussion au milieu du village : c'était T. qui m'avait précédé, et qui était entouré d'une trentaine de paysans. Le maire voulait s'opposer à la prédication : « Montrez-moi vos papiers ; nous ne savons pas qui vous êtes. » Je lui donnai mon passeport. Il l'examina : « Monsieur, cela n'est pas suffisant ; vous n'avez point de permission. Vous ne prêcherez pas. » — « Monsieur, je prêcherai, parce que je suis dans mon droit. » — « Nous ferons un procès-verbal. » — « Je vous attends. Seulement je prends à témoin tous ceux qui nous entourent, que je vous ai prévenu de l'heure et du local. » — J'avais une réunion de 400 personnes. Je leur explique ce qui s'est passé, et pour qu'on ne pût pas dire,

comme le prétendait le maire, que personne ne nous appelait, je commence par inviter toutes les personnes qui désirent entendre la prédication, à lever la main. Le maire a vu, à ce qu'il paraît, les 400 mains se lever, et il n'a pas reparu.

La semaine prochaine, je retournerai dans la contrée de Turny et Courcelles, et je prêcherai à Chailley et à Neuvy-Sautour, deux stations récentes.

Sens 2 mai 1849.

J'ai pu, pendant le mois d'avril, continuer mes courses d'évangélisation. L'Evangile a été prêché dans quatre localités nouvelles : ***Chailley, Le Faihy, Neuvy-Sautour*** et ***Saint-Clément***, qui n'est qu'à deux kilomètres de Sens. Au Faihy, la prédication a eu lieu entre midi et une heure, sur la place publique. J'ai fait apporter des bancs pour les vieillards. J'étais entouré de toute la population du village ; les mères tenaient leurs petits enfants au bras. Et j'ai eu la joie de pouvoir leur faire entendre, au milieu du plus profond silence, la parole du salut. C'était tout à fait une scène telle que nous en lisons dans les journaux des missionnaires. A Chailley, la prédication a eu lieu le soir dans la halle au blé. L'a-

près-midi, nous avions déjà eu une espèce de réunion dans la rue. Pendant que nous annoncions la prédication, il s'est formé autour de nous un groupe d'une cinquantaine de personnes; il fallait répondre à toutes les questions, et expliquer ce que nous venions faire. A mesure qu'un groupe se formait, ces braves gens accouraient de toutes les maisons pour nous entendre. — Chaque mois, je consacre une semaine à ces courses lointaines (à 12 lieues de Sens). Je pars le lundi pour ne revenir que le samedi.

A Sens, j'ai la joie de voir un travail de conversion bien sérieux et qui dure depuis deux mois, chez un jeune homme de quinze ans qui a suivi mes instructions religieuses. C'est le seul de tous ces enfants des écoles, qui m'ait donné des espérances solides. Une femme, qui a suivi mes réunions du faubourg d'Yonne, vient aussi de trouver la paix de son âme. C'est celle qui voyait l'accomplissement de la prophétie d'Esaïe XL, 4, dans ces chemins qu'on améliore partout. Cela nous montre qu'il ne faut pas « mépriser les petits commencements. » J'ai souvent pensé que nous n'étions peut-être pas assez patients et que nous ne savions pas assez prendre ces gens au point où ils en sont. Nous avons beaucoup ri, quand cette femme nous a fait part, dans le temps, de cette réflexion ; il n'est pourtant pas

étonnant, qu'une personne qui lit la Bible pour la première fois, n'en découvre pas aussitôt le sens spirituel. Il est plus difficile qu'on ne le pense, de savoir se placer au point de vue de ses auditeurs. Il faut recommander à tous ceux qui travaillent à l'évangélisation en France, de bien se rendre compte de l'état des populations.

Sens, lundi 11 juin 1849.

Au moment où je suis près de quitter Sens, je sens le besoin de vous dire les bénédictions que Dieu a répandues sur nous pendant ces derniers temps. Hier nous avons pris la cène. Nous étions trente. Oh! combien j'aurais voulu qu'un de nos chers frères du comité eût pu voir cette famille spirituelle d'enfants de Dieu, réunie autour de la table du Seigneur! Plusieurs étaient si émus, qu'ils étaient tout en larmes. Le soir, nous l'avons prise de nouveau après la prédication, chez notre frère D., pour quelques personnes qui n'avaient pu y assister le matin. Il semblait que l'Esprit de Dieu ouvrait les cœurs de chacun. Deux de nos sœurs âgées prièrent aussi après les frères. L'une disait dans sa prière : « Nous sommes si près de toi, et nous avons mérité d'être si

loin! » Voici la prière de la seconde : « O Dieu! je te bénis de ce que tu t'es fait connaître à moi. Je suis si heureuse aujourd'hui, mon Dieu, et c'est toi qui m'as fait ce bonheur. Mon Dieu, fais-toi connaître aussi à mon cher mari! » Si vous aviez pu passer cette journée avec nous, vous auriez senti que les sacrifices que vous avez faits pour Sens, n'ont pas été perdus. Et vous auriez été heureux d'avoir pu être, dans la main de Dieu, des instruments pour y faire prêcher la Parole.

Je ne puis pas vous dire l'angoisse dont j'ai été saisi, en voyant ces bénédictions que Dieu se plaisait à répandre sur nous pendant ces derniers temps, au moment où je vais quitter ce poste. Pendant ces dernières semaines, trois personnes ont été amenées à goûter la joie, et ont été véritablement converties : deux hommes et une femme. L'un de ces hommes, âgé de 24 ans, me disait hier, comme nous nous rendions chez D. pour la cène : « Il me semble, à présent, que le monde commence à me regarder, comme si j'avais un nom écrit derrière le dos. » — Ces conversions, que Dieu me montre au moment de mon départ, m'ont troublé. J'ai craint de m'être découragé trop vite. Parce que, depuis quelque temps, je ne voyais plus de conversions, j'en ai conclu, peut-être trop tôt, que mon œu-

vre était finie. Cela me rend mon départ douloureux, et quand j'en vois arriver le moment, quand j'entends nos amis, je suis ébranlé. J'ai voulu vous dire cela, parce que tout est commun entre nous. J'ai dû promettre à nos amis que, si vous ne trouviez personne qui fut propre à ce poste, je ne le laisserais pas, et je viens vous le dire aussi. Je désire que vous cherchiez avec tout le soin possible. Mais souvenez-vous pourtant que, si vous ne trouvez personne, je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Je désire depuis longtemps aller ailleurs; mais je suis pourtant prêt à modifier mes plans et à les conformer à ceux du Seigneur.

Lausanne, 1er août 1849.

Messieurs et chers frères,

Je voudrais pouvoir vous offrir de retourner à Sens; mais il se trouve que, dans ce moment, je dois passer trois mois à Lyon. Je n'ai pas cru devoir refuser ce service à mes amis, qui m'en ont prié lors de mon passage dans cette ville. Ils se trouvaient dans le plus grand embarras, à cause de l'absence prolongée de M. F. Je dois même vous dire, que je ne puis vous promettre de retourner,

cette année, dans le département de l'Yonne, pour des raisons de famille indépendantes de ma volonté, et qui me font un devoir de ne pas trop m'éloigner de la Suisse. Comme je vous l'ai dit, je serai très heureux de pouvoir travailler de nouveau avec vous; mais si je puis m'employer cet hiver, je voudrais trouver une population plus sérieuse que celle de l'Yonne. Je ne puis décrire la fatigue morale que j'éprouve de cette lutte continuelle contre le papisme et l'incrédulité. Vous savez qu'on a besoin quelquefois de s'adresser à d'autres auditeurs. Je suis désolé de ne pas mieux répondre à votre désir. Vous savez combien j'aimerais pouvoir vous être utile dans ce moment.



LYON

Lyon, 1er août 1849.

Je suis arrivé à Lyon samedi entre 5 et 6 heures du matin. Je ne puis assez dire combien Dieu a été bon de me faire trouver à Genève ces chers amis L., dont l'affection m'a fait tant de bien. Le matin de mon départ M. L. n'a pas voulu me quitter avant de m'avoir vu dans la voiture et de m'avoir serré la main au moment où les chevaux trottaient déjà. Le chemin est très pittoresque par Nantua, et les montées sont bien plus fortes que par la Savoie. J'ai été reçu avec beaucoup d'amitié par nos chers amis C., et de là je me suis rendu dans l'appartement qui m'était destiné.

Voici maintenant quelques détails sur mes fonctions:

J'aurai les deux prédications du dimanche à la chapelle, celle du lundi soir à la Croix-Rousse et celle du jeudi à la chapelle. Jusqu'à 10 heures j'étudie ; depuis, je fais des visites jusque vers les 3 heures. La soirée, je la passe chez moi ou chez des amis. Cette église est admirable comme œuvre d'évangélisation ; mais, comme partout, il y a des misères... On m'a dit que je pourrais faire du bien sous le rapport du cœur..

Lyon, 13 août 1849.

Tu auras sans doute appris la douloureuse épreuve de notre ami F. qui recevait le dernier soupir de sa femme à Marseille, huit jours après que notre cher L. passait par la même épreuve à Paris. Les voies de Dieu à l'égard de plusieurs de ses serviteurs sont frappantes. « Le jugement de Dieu commence par sa maison, » et plus nous sommes près du Seigneur, plus nous lui sommes précieux, plus aussi il tient à nous purifier afin d'ôter toutes les scories. J'ai présenté là-dessus quelques réflexions hier, dans la prédication du matin ; F. avait désiré que je le fisse. J'ai parlé sur le buisson en feu, qui ne se consume pas. J'ai vu dans ce buis-

son en feu une image de l'Eglise et des rachetés; il semble qu'après tant de combats, de luttes, au milieu de la fournaise, le corps doive être brisé, le cœur consumé par la douleur, et cependant le buisson ne se consume pas. Pourquoi ? Parce que Dieu est dans le buisson. Reconnaissance, admiration, confiance: voilà les sentiments qui doivent remplir nos cœurs, en pensant que ce Dieu qui, hors de Christ, est un feu consumant, une fois que nous sommes dans le Bien-aimé, ne consume plus en nous que le péché. Cette prédication paraît avoir été bénie. Le soir j'ai prêché à la Croix-Rousse sur la foi de Noé. Hélas! on me fait déjà trop voir que l'on aime à m'entendre.

J'arrive de l'établissement M. où je vais tous les lundis; je réunis là 8 jeunes demoiselles. C'est une réunion intime qui est en même temps une instruction religieuse. Nous lisons ensemble la Genèse. Nous sommes bien tranquilles, seuls dans la chambre de Mme de S.

Je continue à être passablement. Je fais beaucoup de visites. On me fait entendre de tous côtés que je dois rester à Lyon... Je souffre un peu du mal du pays; il a fait un temps si beau que j'ai trop pensé à ce que devait être la montagne avec ses teintes et sa pureté d'atmosphère. Je regarde de

temps en temps le Mont-Blanc; mais cette vue m'attriste. Il vaut mieux regarder à Jésus, nous voir en lui, penser à son retour. Laissons tous ces rêves de la terre; tout cela n'est pas bon...

Lyon, 20 août 1849.

Je crois vraiment que je suis appelé à l'œuvre de Lyon. Tous les jours, j'ai des signes nouveaux qui me montrent que j'y puis faire du bien. Je crains seulement que l'affection qu'on me témoigne, ne me fasse du mal à l'âme. Hélas ! les chrétiens sont bien partout les mêmes, prompts à s'engouer de certains hommes qui leur vont...

J'ai eu de bons moments où j'ai senti le Seigneur près de moi : hier, en particulier, pendant la cène. J'avais parlé sur le retour de Jésus : « L'Esprit et l'Epouse disent ! viens. » Je crois que ces idées, un peu nouvelles pour cet auditoire, ont fait du bien. La chapelle était remplie. J'avais parmi mes auditeurs le célèbre professeur Tholuck, auteur de *Guido* et *Julius,* et le directeur de l'Institut des missions de Leipzig, qui part avec sa jeune femme pour l'Inde où il va inspecter les stations missionnaires.

Lyon, 24 août 1849.

Cette œuvre de Lyon m'intéresse toujours plus... J'ai prêché hier au soir à la chapelle des Brotteaux, au-delà du Rhône. Le colporteur avait été sonner la trompette, et moi, qui ne m'attendais qu'à un auditoire de quelques chrétiens, me voilà en face d'une foule qui remplissait le local. Il m'a fallu penser à un autre sujet : j'avais devant moi des incrédules, qui entendaient l'Evangile pour la première fois. J'ai parlé sur l'avénement du Fils de l'homme et je crois qu'une solennelle impression a été produite... Le matin, j'avais eu un enterrement. Le cimetière est à une lieue au moins ; il est comme un immense verger tout planté d'arbres : avec cela, on n'a pas à craindre le soleil comme à celui de Sens.

Je suis toujours plus frappé de la différence entre ces populations : celle de Lyon est beaucoup plus prenable par le cœur, beaucoup moins légère. On m'a écouté, soit sur le cimetière, soit aux Brotteaux avec un recueillement bien propre à soutenir celui qui parle.

Voici en gros l'emploi de mes journées. Je reçois le matin ; tout le reste du jour, visites, ascensions de maisons à six et huit étages. Il m'est bon,

surtout dans ma solitude momentanée, d'avoir une vie bien remplie. Je n'ai guère le temps de me promener ailleurs que dans les rues et d'étage en étage. Combien je voudrais vous montrer ce beau Rhône, passer avec vous quelques heures sur un de ses ponts, pour voir les longues lignes de réverbères qui se réfléchissent dans ces belles eaux. J'ai tant de joie à penser qu'elles viennent du Léman....

Je m'arrange toujours mieux avec le cher frère C. Il me témoigne tant de sollicitude dans mon isolement! Et nos amis P.! Te dire aussi toute leur affection, c'est impossible. Ils voudraient que je prisse tous mes repas chez eux. Tu vois que tu n'as pas lieu d'être en peine de moi.

Lyon, le 12 septembre 1849.

Mes journées se consument, à la lettre, et je ne puis suffire à toutes les visites qu'on me demande. Aussi le soir arrive, qu'à peine il me semble avoir commencé ma journée. Il paraît, grâces à Dieu, qu'il y a comme le commencement d'un réveil dans ce troupeau. Dimanche, la cène a été si bénie que chacun disait : « Dieu a opéré une nouvelle Pentecôte. » Une amie qui lit en ce moment l'his-

toire des frères de la Moravie, me disait en sortant : « Il me semble que nous commençons à éprouver quelque chose de semblable. » — Je vois venir auprès de moi des frères retombés dans l'indifférence, et qui sont remués d'une manière extraordinaire. Je les vois pleurer sur leur état.

Je veux vous raconter un mot d'une de nos sœurs, qui mérite d'être conservé. Elle était vivement sollicitée à quitter le troupeau, pour se joindre aux frères Darbystes. On lui montrait les misères du troupeau dont elle faisait partie. — « S'il y a tant de misères dans notre Eglise, dit-elle, nous devrions donc tous la quitter ? » — « Sans aucun doute, » lui répondit-on. — « Eh bien ! je suis prête à vous suivre et tous mes frères avec moi. Seulement, vous me garantissez qu'en changeant de local, nous laisserons toutes nos misères dans l'ancien. Donnez-moi cette assurance, et dès aujourd'hui nous allons enfermer toutes nos misères dans la chapelle, et mettre la clef sous la porte. »

Tout paraît s'acheminer pour que je reste à Lyon. Cependant je demanderai, dans tous les cas, quelques mois pour aller dans la Drôme.

Lyon, 21 septembre 1849.

Je viens d'être appelé à me fixer définitivement à Lyon, pour travailler de concert avec F. dans l'œuvre pastorale et dans celle de l'évangélisation. Comme je ne puis prendre seul une détermination aussi sérieuse, je me décide à faire un séjour de quelques semaines dans le canton de Vaud.

Aigle, le 17 octobre 1849.

Je ne sais si nous passerons encore la semaine à Aigle. J'aurai plus de peine que jamais, à m'en aller. Tous ces endroits réveillent en moi des souvenirs, dont je ne suis pas le maître. Il me semble que je ne pourrai pas partir et je cherche à éloigner ce moment.

Nous avons eu des réunions nombreuses et bénies ; nous sommes tout à fait tranquilles. Personne n'a dit un mot et pourtant nous avons eu des réunions de nuit.

Crest (Drôme), le 6 novembre 1849.

Me voici au milieu de la charmante vallée de la Drôme, au pied d'une montagne appelée Roche-Courbe, qui rappelle quelques-unes de nos sommités des Alpes. — J'ai passé les deux premiers jours, c'est-à-dire samedi et dimanche, au château de Fontgrand, chez notre cher ami de R. Tu comprends la joie que j'ai eue à retrouver toutes ces figures amies; il me semblait que j'étais à Aigle. Nous avons causé sans fin. — La première réunion à laquelle j'ai assisté, est une réunion plymouthienne qui avait lieu à 11 heures dans le village de Livron, à demi lieue de là. J'ai pu adresser à ces frères simples quelques paroles d'édification qui ont été bénies. Ils m'ont reçu comme un ange du ciel, et pour me témoigner leur sympathie, ils sont tous venus à la réunion qui devait avoir lieu l'après-midi près de Fontgrand, réunion à laquelle ils n'avaient jamais assisté.

Le château qu'habite notre ami, domine la vallée du Rhône. En face, on a les montagnes du Vivarais. On voit la chaîne au pied de laquelle est Aubenas. La Voulte est en face de Fontgrand, au bord du Rhône.

A St. Genys, à un quart de lieue du château, habite un frère B., instituteur, originaire des vallées du Piémont. Ce cher ami est pauvre ; il a beaucoup de peine à retirer les mois d'école ; il doit aller lui-même réclamer sa paie auprès des parents. « Ils me payent quelquefois avec du temps ; ils pensent que le temps effacera leur dette. » — Il a quelque chose de très original dans sa conversation. Il disait un jour à ses auditeurs : « Il y a quelques différences dans la manière dont vous servez Dieu : les uns vont entendre la messe en latin, les autres un sermon en français. Mais il y a peu de différence dans la manière dont vous servez le Diable. Ainsi en sortant de la messe ou du temple, vous vous donnez la main pour aller au cabaret ou à la danse. »

Je conserve un doux souvenir de ces deux jours. Cette route silencieuse de Fiancey à Fontgrand, le vendredi soir, au clair de lune ; cette arrivée dans ce vieux château à 9 ou 10 heures du soir ; cette surprise de nos amis et ces doux entretiens : tout cela est gravé dans mon souvenir. Pourtant, le samedi, la pluie qui frappait contre mes vitres m'attristait un peu au commencement de ma course.

Le lundi 5 novembre, je suis parti avec le frère

B. qui a voulu m'accompagner et porter mon sac jusqu'à *La Dent*. — A une lieue de Fontgrand, nous avons traversé Allès, village sur la hauteur, en grande partie catholique : rues étroites, maisons en pierres, ressemblant à celles du Valais. La Dent est un hameau de quelques maisons, dans la plaine. Réception amicale dans la famille C. J'ai déjà compris là le caractère des chrétiens de la Drôme, leur affection, leur tendresse de cœur. Ils sont enfants dans la foi de V.

A Eurre, réunion de 50 personnes. Après la réunion, plusieurs sont restés pour causer auprès du feu. Ils se plaignent, en général, de leur langueur. Deux ou trois chrétiens ont aussi besoin d'être nourris qu'un grand nombre.

Le lendemain, mardi 6 novembre, je suis parti pour *Crest*, accompagné par un jeune homme, qui m'a quitté au moment où je découvrais la vallée étendue devant moi. Je me suis assis au pied d'un arbre, ne pouvant me lasser de contempler les vergers si frais, tout plantés de mûriers dont les feuilles commencent à jaunir.

Crest est une petite ville, composée d'une grande rue étroite qui rappelle Aigle. Elle est dominée par une tour carrée, appelée la *Tour de Crest*, bâtie au

13me siècle, dit-on, par le comte Raymond de Toulouse. D'ici la vue est magnifique. La vallée de la Drôme est encadrée par une chaîne, composée de trois sommités qui s'en détachent plus ou moins : *Trois-Becs* ou *Treserre, Roche-Courbe* et *Roche-Colombe.* Derrière cette chaîne sont Bourdeaux et Dieule-fit. J'ai oublié de mentionner une autre chaîne appelée *la Raie,* qu'on voit en venant de Saint-Genys à Allès. Au pied de cette chaîne assez peu élevée, sont les villages de *Montmeyran, Barcelone,* la *Baume-Cornillane,* les *Ferrands* et *Rorivas.* C'est la contrée du réveil de la Drôme et c'est là que travaillent les frères Vernier, Sibleyras et Combe.

A Crest, j'ai vu la brave dame J., femme d'un pâtissier suisse. Pendant que j'étais dans sa boutique, est arrivée une sœur pauvre et malade, appelée G. Elle avait reçu des appels réitérés. Enfin, dans la maladie, elle fut touchée à salut. « Seigneur, disait-elle, donne-moi une place, une petite place derrière la porte de ta maison qui est si grande. » — Viens, tes péchés te sont pardonnés. — Ame tendre et vraiment intéressante.

Réunion chez Antoine P. qui est facteur rural. Mlle B. et sa sœur sont à la tête de la maison des orphelins.

Mercredi, 7 novembre. — La *Clastre*, village papiste de l'autre côté de la Drôme. Je m'y suis rendu pour une réunion. J'étais seul, et ne savais trop à qui m'adresser ni où loger. Un homme que je devance, me demande si je vais à la Clastre. Je lui dis qui je suis, et il m'offre une chambre chez lui : c'était l'aubergiste de l'endroit. Je lui demande où demeure le maire, que je désirais voir avant la réunion. Nous n'avions pas fait un quart de lieue, qu'il me dit : «Le voilà dans ce champ, au bord du chemin.» J'étais confus de la bonté de Dieu. Dieu avait tout préparé. J'avais besoin d'une chambre, il me fait rencontrer l'aubergiste. J'avais besoin de parler au maire, il se trouve sur mon chemin ! — Réunion de 50 à 60 personnes, convoquée par le garde-champêtre, qui paraît avoir beaucoup de zèle. Le maire y assistait.

Tout ce mouvement n'a eu pour but,dans l'origine, que de forcer l'évêque à renvoyer le curé.

Le lendemain matin, jeudi, au moment où j'arrivais sur le pont d'Aouste et où j'étais inquiet de savoir comment je me rendrais à Beaufort, je vois le frère P., qui arrivait de Crest. Il me dit qu'il se rendait précisément à Beaufort. Quelle bonté de Dieu dans les plus petits détails !

Le chemin de Beaufort suit le Gervane, torrent

qui parfois est menaçant. Au-dessus de Beaufort est une source, qu'on dit aussi abondante que la fontaine de Vaucluse; l'eau en est limpide; je n'ai pas vu de source plus abondante dans nos Alpes. — Je fus reçu de la manière la plus fraternelle par un frère nommé Eugène d'A.

J'ai passé ma soirée sur les murs en ruine d'une vieille tour qui servait de rempart et d'où l'on domine le torrent. C'est là que se trouve la chambre haute, destinée aux évangélistes. La mère de notre sœur m'a beaucoup rappelé ma mère. Elle aurait à peu près cet âge. C'est une âme qui est au Seigneur. J'aimais tant à m'entretenir avec elle auprès du feu de la cuisine; cela me rappelait mes doux entretiens avec ma bonne mère, entre jour et nuit, aussi auprès du feu.

Le soir, réunion de 50 personnes ; silence et sérieux. Je ne puis dire combien on est aidé par ce recueillement. — Je n'oublierai pas cette soirée, au moment surtout où, seul sur les murs du jardin, je contemplais les teintes du soir sur les rochers perpendiculaires du Plan de Baix, qui ferment la vallée. Ces teintes me rappelaient celles de la Tour d'Aï.

Vendredi, 9 novembre. — Quelle journée! que de jouissances le Seigneur m'a accordées! C'est une

journée alpestre. Parti de Beaufort à 9 h., je suis arrivé, après une montée assez forte, au Plan de Baix, village adossé à la montagne, avec de beaux vergers au-dessous. A gauche, plateau stérile et sauvage; temple solitaire et château appartenant à la famille de Montrond. Le chemin suit le pied des rochers qui se prolongent jusqu'à l'entrée des Gorges d'Omblèze. Je me suis couché dans un verger, près d'un moulin qui se trouve à l'entrée. C'est en effet une véritable gorge, rappelant un peu celle du Trient. Des rochers à pic se dressent des deux côtés et ne laissent d'espace que pour le sentier et le torrent, qu'il faut passer plusieurs fois sur des poutres qu'on a soin de fixer avec une chaîne. Dans certains endroits, ces rochers se rapprochent par le haut et rendent la gorge si obscure, qu'il fait presque nuit dans le fond. A l'entrée des Gorges, se trouvent de belles cascades. L'une est un ruisseau frais, qui se glisse le long d'un lit de mousse, incliné en arcade doucement arrondie.

Saillans, 13 novembre 1849.

J'ai fait, pendant ces derniers jours, de véritables courses alpestres ; rien n'y a manqué, torrents, gor-

ges, cascades, fleurs, teintes des bois, soleil resplendissant et brouillard dans la plaine, jusqu'au *gris* qu'on voyait depuis Gryon, quand on regardait du côté de Bex. Le bourg de Saillans me rappelle assez Bex ou Saint-Maurice; la position en est des plus pittoresques. Au pied de la montagne sont des rochers, qui rappellent la Dent du Midi, et la Drôme baigne les maisons. — Mais je ne me propose pas de faire des descriptions; ce sera pour plus tard, si Dieu nous accorde de nous retrouver.

J'ai à peu près terminé ma course de la Drôme; je vais profiter de ce beau temps pour les Hautes Alpes, qu'on désire aussi que je visite. Je compte toujours aller jusqu'aux Vallées du Piémont. Cette course des Alpes et des Vallées me prendra une semaine. Il m'en restera une pour Mens, Grenoble, etc. — J'ai, jusqu'à présent, continué d'aller de village en village, conduit par les frères comme du temps de Paul. J'ai prêché tous les jours, et le dimanche deux ou trois fois.

On voit souvent ici des montagnes nues, calcinées, couvertes de quelques pins rabougris, puis au pied les plus frais vallons. Il existe les mêmes contrastes au point de vue religieux. Haine et fanatisme chez quelques catholiques; incrédulité et pharisaïsme chez un grand nombre de protes-

tants; puis, à côté, besoins religieux, quelque chose de sérieux qui répond bien à ce que j'attendais, et, chez les chrétiens, je ne sais quoi d'ardent et de vraiment méridional, puis une tendresse, une sensibilité, une délicatesse d'attention, qui me rappellent nos amis de G. — On ne me laisse jamais partir seul; un frère me porte mon sac; nous nous embrassons avant de nous séparer; nous nous asseyons au bord du chemin pour prier, et les amis le font, pour me recommander à la grâce de Dieu. On peut ici, comme P. dans les Pyrénées, adresser à chacun la question : Etes-vous converti ? — Il y a quelque chose de très doux dans cette vie errante, qui m'irait tout à fait. — Tu peux croire combien je pense à vous, combien j'ai besoin de vous. Je te dis adieu, c'est-à-dire à Dieu. Je voudrais te parler jusqu'à demain; mais mieux vaut parler au Seigneur de ceux que nous aimons.

AU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE.

Saillans, le 18 novembre 1849.

Messieurs et chers frères,

Je crois que le récit de l'emploi d'un de mes dimanches, vous donnera une idée de cette œuvre.

Après avoir traversé les montagnes qui séparent la vallée de Beaufort de celle de Quint, j'étais arrivé dans le haut de cette vallée, à Saint-Julien, où j'ai tenu une réunion, le vendredi soir, chez nos amis Vincent. Le samedi, après quelques visites, je suis descendu à Saint-Etienne, au centre de la vallée. Quoique ce village soit petit, nous avons eu une réunion de 50 personnes. — Ces réunions de la Drôme ont un caractère très particulier, surtout celles du soir. Quand on a congédié l'assemblée, voilà ces braves gens qui se rasseient, comme pour dire au prédicateur : Nous n'en avons pas encore assez. Alors commence une seconde réunion, où il faut leur parler encore, pour satisfaire leur avidité. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. On pourrait bien les entretenir ainsi une partie de la nuit. Il n'y a qu'un moyen de les renvoyer, c'est de leur dire qu'on est fatigué et qu'on a besoin de repos. Il en est de même pour le chant. A Saint-Etienne, j'avais indiqué le premier et les deux derniers versets du cantique : « Grand Dieu, nous te bénissons. » Après qu'on eut chanté le premier verset, on se mit à chanter le deuxième; je n'y fis pas attention; mais quand on se mit à chanter le troisième, j'arrêtai le chantre pour lui dire que c'était le dixième verset qu'il fallait chanter : « Laissez

seulement, me dit-il, nous y arriverons bien. » Et voilà, en effet, ces braves gens qui se mettent à chanter sans s'arrêter, les onze versets du cantique. Les airs sont tellement modifiés, qu'on a peine à les reconnaître. — On se sépara fort tard; je leur annonçai que je devais me rendre, le lendemain dimanche, à Beaufort où une réunion avait été annoncée pour trois heures, et que nous aurions une réunion de neuf à dix heures, le matin, avant mon départ. Une sœur m'emmena chez elle pour souper. — Je n'oublierai jamais cette soirée. Le fils avait, à ce qu'il paraît, reçu des impressions sérieuses. Sa mère lui parla avec une force et en même temps une tendresse, que je ne puis décrire. Puis elle se jeta à genoux pour remercier Dieu.

Pallons, 16 novembre 1849.

Me voici donc dans la vallée de Freissinières! J'ai le privilége de la voir sous son aspect le plus sévère; c'est ainsi, je crois, qu'elle doit être vue. — Je suis complétement dans la neige, qui est tombée hier jusqu'au bas de la vallée. La diligence de Gap m'a conduit jusqu'à un village nommé *La Roche,*

qui est dans la vallée de la Durance, au pied de la gorge par laquelle se précipite la Biaisse, torrent qui arrose la vallée de Fressinières. — On monte à Pallons, qui en est le premier village, par un chemin qui traverse le flanc escarpé d'une paroi toute couverte de pierres: ce qu'on appelle chez nous un pierrier. Après une montée de trois quarts d'heure, on arrive dans un vallon abrité par les rochers qui l'entourent. C'est un petit bassin de verdure, tout planté de pommiers et de noyers , et au-dessous, d'affreux précipices. Il y a quelques vignes, et j'ai même vu un figuier dans le jardin. Je suis arrivé chez les frères, qui ont une chambre pour les évangélistes. — Le soir, réunion dans une grand cuisine; il ne fait pas encore assez froid pour aller à l'étable. Cependant j'y ai déjà trouvé quelques familles, dans les visites que j'ai faites. J'ai mangé de ce fameux pain qu'on cuit pour une année, et celui que j'ai mangé datait de Noël. Il avait donc presque atteint la limite; aussi était-il comme de la pierre; mais, ramolli dans de la soupe, il est assez tendre. C'est du pain de seigle dans lequel on laisse le son. On calcule qu'il en faut 400 livres par personne; c'est ce que le four peut contenir. On fait une fournée pour chaque membre de la famille , et l'on conserve

toute cette provision soit au grenier, soit à la cave, soit à la cuisine, suivant les saisons. La principale nourriture se compose de soupe, de pain et de fromage. — Les hommes sont habillés de grossier drap brun ou vert; les femmes le sont aussi en drap, la taille courte, comme aux Ormonts. Elles portent une espèce de coiffe blanche ou d'étoffe de couleur, puis une espèce de colerette blanche. Cela leur donne un aspect particulier. Leur teint est assez méridional. La population ressemble à celle du Valais; le langage est un patois cadencé. — Quant à l'état religieux, hélas! je crains qu'il y ait plus de langage que de réalité. Si l'on s'en tenait aux apparences et aux généralités, on les croirait tous convertis. Cependant ils ne se fâchent pas de ce qu'on leur dit. Il faudrait ici un homme qui, à une grande fermeté, joignît beaucoup de discernement.

Vendredi 16.— Après quelques visites à Pallons, je suis monté aux Ribes. Je suis chez monsieur B., le percepteur, et j'ai près de moi la chère Susanne: quelle vie et quel cœur! On sent dès l'abord, qu'elle a beaucoup de moyens. Tout de suite elle s'est empressée d'avertir les gens, qu'il y aurait une réunion le soir. C'est en attendant, que je t'écris ces quelques lignes.

Les Ribes, centre de la vallée, sont à une heure plus loin que Pallons. Je dis plus loin et non plus haut, car pour y arriver on ne monte guères ; on ne fait que traverser une plaine qui se trouve au milieu d'un amphithéâtre de rochers. C'est quelque chose qui ressemblerait en petit à la vallée de Nant, avec cette différence qu'il y a encore ici des noyers.

Demain, s'il plaît à Dieu, je monterai dans ce cher Dormilhouse, pour y passer mon dimanche comme en Suisse. Puissé-je y être béni, et retrouver quelque chose de ce souffle du Saint-Esprit qui a jadis passé là !

Mais, je ne dois pas oublier de te parler d'un de ces faits dans lesquels j'ai vu d'une manière sensible la main de Dieu. — En quittant la Drôme, je me proposais de visiter monsieur E., jadis pasteur d'Orcière, actuellement pasteur à Villard-la-Baume, à environ 30 lieues de son ancienne paroisse. Mais, je ne savais trop comment faire ; ce village où il est n'étant pas sur la route, je devais me détourner et laisser la diligence.

Comme je m'informais auprès du conducteur de la position de ce village, nous apercevons un homme sur la grande route, à une certaine distance. — « Voilà monsieur E. ! » me dit mon con-

ducteur. Je ne pouvais en croire mes yeux. Nous approchons : c'était bien lui. Il attendait la voiture. Il allait passer 15 jours dans son ancienne paroisse. Quelle bonté de Dieu, de m'avoir fait trouver non-seulement les renseignements que je désirais, mais un tel compagnon de route. Il passera un dimanche à Freissinières, et moi à Dormilhouse, où je compte rester jusqu'au mardi, pour me rendre ensuite au Queyras, et de là aux Vallées, si le col est praticable.

Dormilhouse, lundi 18 novembre 1849.

Dieu m'a donc accordé de voir ce cher Dormilhouse, qu'il avait disposé, quand il soulevait les montagnes, pour en faire un asile et une retraite pour ses enfants persécutés. En approchant de ces maisons si pauvres, je me rappelais cette parole : « Déchausse les souliers de tes pieds, car le lieu où tu es, est une terre sainte. » S'il peut y avoir en effet une terre sainte, après celle où le sang du Saint et du Juste a coulé, c'est celle qui a été arrosée par celui de tant de martyrs. Puis, quand on pense que cette vallée sauvage a été le temple du Saint-Esprit pendant cette belle semaine dont parle Neff, on

sent aussi que c'est une terre sainte. Le regard de Dieu s'y est reposé avec amour. — Voilà donc devant moi ce « lieu aride qui a fleuri comme la rose; » voilà ces blocs de granit près desquels les habitants, réunis par groupes, s'entretenaient des choses invisibles qui sont éternelles, et où la chère Susanne B. parlait à ses jeunes amies de l'amour de Jésus; voilà les maisons dans lesquelles Neff entendait, en passant, les soupirs et les sanglots des pécheurs! C'est avec une profonde émotion, que j'ai salué ces rochers. Je les ai salués pour tous mes amis, pour tous ceux dont le cœur a battu en lisant le récit de ce beau réveil.

Je suis parti des Ribes à midi, après avoir causé toute la matinée avec Susanne. Je n'ai pas souvent rencontré un tel mélange de sensibilité et de sérieux. C'est si touchant, de voir son affection pour son cher M. Neff. Elle avait 13 ans, quand elle le vit pour la première fois, et fut les prémices de son ministère dans les Hautes-Alpes. Neff lui ayant adressé quelques paroles sérieuses, elle lui dit : « Je suis encore bien jeune. » — « Es-tu trop jeune pour mourir? » — Cette parole porta coup. J'aurais voulu causer tout le jour avec cette chère sœur, mais j'ai dû partir. Il était midi; il faisait une de ces tourmentes comme nous en avons vu dans les Alpes.

Je me suis mis en route, bien enveloppé, au milieu du tourbillon de neige. J'ai traversé le fond de la vallée de Freissinières, appelé la Combe, où se trouvent les deux villages des Violins et des Meusals, qui ne voient pas le soleil depuis novembre jusqu'en mars. Après le dernier village, je ne voyais plus traces de chemin; mais j'ai compris la direction en voyant de loin la fameuse cascade. On monte par le sentier qui serpente sur les flancs de la montagne.

Je voyais sur ces hauts sommets la neige, que le vent soulevait comme des colonnes de fumée. Près de la cascade, j'ai eu les pieds quelque peu mouillés. Depuis cet endroit, on ne monte plus guère et l'on ne tarde pas à apercevoir les maisons de Dormilhouse, échelonnées sur une pente rapide. Le premier bruit que j'ai entendu, c'est le sifflement de quelques lambeaux tricolores, attachés au sommet d'un arbre de liberté. Il faisait si froid, que tout le monde se tenait caché dans les maisons. J'ai cependant pu trouver l'hôte de l'endroit, ce Pierre B., qui écrivait à Neff des lettres si touchantes au nom de toute la population. Après une réunion tenue à l'écurie, le soir, on m'a conduit dans une petite chambre qui était celle de Neff.

Le dimanche matin, le soleil a éclairé ces cimes

et m'a rappelé quelques-uns de nos beaux dimanches d'hiver à Gryon. Tout était resplendissant de blancheur et de lumière. A 11 heures, je suis descendu au temple, situé à égale distance entre les deux hameaux qui forment le village. La gravure qui se trouve dans les lettres de Neff est parfaite. On a sonné la petite cloche. Les gens se sont réunis peu à peu; puis tous ces petits groupes sont entrés l'un après l'autre dans le temple, presque rempli, malgré le froid. L'après-midi, à 3 heures, seconde réunion, moins nombreuse. Le soir, à 7 heures, troisième réunion dans l'écurie de notre ami B. Il y avait environ 60 auditeurs. A l'exception de 12 à 15 personnes plus ou moins vivantes, tout le reste me paraît froid et dur comme leurs rochers. Jamais, je crois, Dieu ne m'a donné de parler avec autant de force, sur ces paroles : « J'ai quelque chose contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. »

Maintenant, je veux te charger d'une œuvre utile; c'est une petite collecte. Figure-toi que notre ami B. reçoit, pour son école, 24 fr. de la commune et environ 30 fr. des enfants. Il n'a rien reçu des enfants l'année dernière, et il ne recevra pas davantage cette année, parce que la récolte du seigle a manqué. Je lui ai promis 30 fr. pour l'engager à recommencer. Veux-tu en parler à quelques amis?

Je descends aujourd'hui aux Violins pour une réunion dans le temple. Mardi, je vais à Guillestre pour monter au Queyras et delà aux Vallées, avec les Vaudois qui s'en retournent, le jeudi, du marché d'Abriès, toutefois si le temps est beau. Je ne ferai point d'imprudence.

La Tour (Vallées Vaudoises), 23 novembre 1849.

Parti de Guillestre le 21, j'ai traversé la Combe du Guil, gorge affreuse où l'on remonte le torrent pendant 4 heures, au milieu de montagnes suspendues au-dessus de la tête du voyageur, et où, à chaque instant, des pierres risquent de s'ébouler, tellement qu'on n'ose y passer par la pluie. Au bout de 4 heures de marche, je suis arrivé à l'embranchement de la vallée d'Arvieux, que j'ai laissée à ma gauche, comptant y revenir passer mon dimanche. J'ai donc continué à remonter cette longue vallée du Guil, passant par le château Queyras, bâti sur un rocher et qui commande le passage. J'ai traversé Villevieille, où s'ouvre à droite le vallon latéral de Molines, Fontgillarde et Saint-Véran. J'ai trouvé ensuite Aiguille, Abriès et enfin La Monta, dernier village au pied du col de la Croix, qu'on

voit comme une échancrure, à gauche des sommets qui sont en avant du Mont-Viso. La montée est très rapide, et la descente du côté du Piémont l'est encore plus. Je ne puis dire l'impression que j'ai eue en me trouvant là-haut, au coucher du soleil. Il faisait un vent glacé. Tout était couvert de neige, et bientôt j'aperçus les premiers sommets vaudois éclairés par les derniers rayons du soleil. J'ai encore trouvé quelques plantes à moitié sèches ; puis je me suis hâté de descendre pour ne pas geler. La descente est abrupte et non sans danger par la neige et la glace. Au bout d'une heure, j'arrivai à une maison isolée au milieu d'un pâturage appelé le Praz, plaine ressemblant en petit à celle qui est au pied du Saint-Bernard. J'ai encore fait une lieue, en passant près des ruines du fort Mirabeau, et je suis venu coucher à un hameau appelé Villeneuve. Le chemin du Praz à Villeneuve, rappelle celui d'Anzeindaz, seulement il est plus rapide ; puis ces montagnes granitiques ont un aspect plus sombre encore que les Diablerets.

Le lendemain, jeudi, je suis arrivé bientôt à ces délicieuses pentes, toutes couvertes de châtaigniers. On traverse le Pélice sur des ponts pittoresques. Partout des escarpements, des vallons latéraux, des groupes de maisons, ombragées par l'arbre

national, le châtaignier, puis bientôt par la vigne italienne. On passe sous des berceaux de vigne et l'on arrive à la riche plaine de Bobi, puis au Villar, puis à la Tour, véritable vallée, moins large pourtant que celle du Rhône à Aigle. Au fond, les blancs sommets près du Viso, et, du côté opposé, la riche plaine du Piémont. Partout des rochers arrosés du sang des anciens martyrs.

Arrivé à la Tour, je frappe à la porte des M. Tu peux croire la surprise de notre chère cousine. C'est elle qui est venue me répondre et qui m'a reçu au haut de l'escalier. Je n'ai pas besoin de te dire sa joie et la mienne. M. est bientôt arrivé. Ces chers amis, combien ils sont heureux ! M. est si reconnaissant de la part que Dieu lui a faite, et il n'a qu'un désir, celui d'employer ses forces à la gloire de son Maître et au bien de ses chères Vallées.

On m'a engagé à rester ici pour dimanche, puisque également je ne puis me rendre à Arvieux. Hier, j'ai visité la vallée d'Angrogne et le fameux Pré du Tour, le refuge et le sanctuaire des Vaudois. Je partirai lundi à pied et passerai le mont Genèvre, en remontant la vallée du Cluson ou de Pragela. J'espère être à Grenoble mercredi.

Lyon, 1er décembre 1849.

Me voici enfin de retour de mon long voyage, après avoir fait 80 lieues à pied, passé six cols de montagne, dont quatre aussi hauts que celui d'Anzeindaz, et la plupart du temps par la neige. J'en ai eu quatre pieds au Col du Lantaret. Il est difficile que la reconnaissance ne remplisse pas mon cœur, quand je pense que Dieu m'a gardé au milieu de ces neiges et de ces précipices.

Pendant que je jouissais du plus beau temps dans les chères Vallées d'où je t'écrivais, il y a huit jours, je ne me doutais pas que des masses de neige tombaient en France. Aussi, quand je pris la résolution de revenir par les cols de Sestrières et de Genèvre-Briançon, je pensais avoir des chemins très praticables. Je croyais qu'il n'y aurait pas même de neige, puisqu'au Col de la Croix, où j'avais passé le mercredi, il n'y en avait guère. Je suis donc parti le lundi matin, accompagné du frère Antoine Blanc. Nous avons traversé les hauteurs de Saint-Jean, et je suis arrivé à Saint-Germain, dans la vallée de Pérouse, chez un beau-frère de cet ami, dont j'avais l'adresse. Après avoir passé demi-heure auprès de ces amis, et avoir prié avec eux, j'ai continué ma route soli-

taire. A la Pérouse, on commence à monter; ce sont les premiers gradins de la vallée de Pragela ou du Cluson. Là, le vent, qui était chaud dans les vallées, a commencé à devenir un vent froid du Nord, et tellement violent, que j'avais peine à avancer. Cependant, après avoir marché de sept heures du matin à six heures du soir, sans m'arrêter, sauf la demi-heure de Saint-Germain, je suis allé coucher dans un village au-dessus de Fénestrelle, appelé Porrière, que tu peux voir sur la carte de Monastier.

Le lendemain, mardi, au bout d'une heure de marche, je suis arrivé à un premier village, où le chemin n'était plus que de la glace, ce qui a continué pendant près de deux heures. Je ne pouvais presque plus avancer. Enfin, vers l'extrémité de la vallée, qui m'a assez rappelé, pour la forme, les montagnes d'Ormont-dessus, j'ai trouvé la neige, qui ne m'a plus quitté jusqu'à Vizille, près de Grenoble. — Remercie encore notre chère tante, de son précieux souvenir. Sans ce cache-nez en laine, qui m'enveloppait le visage, je ne sais ce que je serais devenu. Il faisait si froid, qu'à tout moment je devais casser les glaçons provenant de la respiration. Jamais je n'ai vu de solitudes blanches aussi saisissantes, et un ciel aussi bleu; c'était plus beau que sur le grand glacier des Diablerets, à cause de l'hi-

ver. Arrivé au Col de Sestrières, je suis descendu rapidement dans le haut de la vallée de Suze, à Césanne, où j'ai de nouveau commencé l'ascension du mont Genèvre, en suivant la Doire-Ripaire, qui prend sa source au sommet. Là, je suis arrivé sur la terre de France. Une pyramide de granit a été élevée dans cet endroit en l'honneur de Napoléon, qui faisait continuer cette route pendant qu'il triomphait sur l'Oder et sur la Vistule. Je me souciais peu, dans ce moment, des triomphes de la grande armée. J'aimais mieux entrer dans une écurie, pour me réchauffer un instant, et avaler du lait bouillant. Je n'aurais pas osé boire du vin, ni aucune liqueur, parce que je suis convaincu que, par le froid, on serait bientôt endormi dans la neige. C'est quelque chose d'extraordinaire, que ce sommeil qui vous prend quelquefois, quand on enfonce jusqu'à la ceinture et qu'on est bien fatigué. On serait tenté de rester là : on se trouve si bien ! Au sommet du col le vent du Nord était si fort, que j'étais à la lettre enveloppé d'un tourbillon de neige. Je suis descendu rapidement à Briançon, ville dominée par sept ou huit forts qui ferment la vallée.

Là, j'aurais pu prendre la diligence, qui m'eût ramené par Gap. Mais outre qu'il me fallait attendre un jour entier, cela aurait doublé ma route. Aussi

après m'être rendu chez le courrier qui fait la course par le Lantaret, et m'être assuré qu'il était possible d'y passer, j'ai continué mon chemin, et suis venu coucher dans un village situé à une lieue avant Monestier, à droite de Briançon. On remonte une rivière appelée la Guizanne, qui se jette dans la Durance, près de cette ville.

Le mercredi à midi, je suis arrivé au pied du col, dans une plaine qui m'a rappelé Solalex. Au dernier village, appelé le Clozet, je suis entré dans une écurie pour me faire cuire du lait et prendre des forces pour mon ascension. Il n'y avait plus de chemin : quelques pas dans la neige et de rares pieux marquaient seuls la direction. Rien n'est fatigant et laborieux, comme une montée qui dure deux heures par un chemin semblable; on croit mettre le pied sur de la neige solide, puis on enfonce; il faut se relever, pour retomber de nouveau. — Il y a eu un moment, où j'ai cru qu'il me faudrait renoncer à aller plus loin; alors j'ai crié à Dieu dans ma détresse. Enfin je suis arrivé au sommet du col, où se trouve une espèce d'hospice, maison solitaire où l'on reçoit les voyageurs. Depuis là, je n'avais plus qu'à descendre, et j'étais hors de danger. Impossible de décrire les teintes intenses de ce ciel, et la neige éblouissante se perdant de tous côtés dans cet azur.

Cela m'a rappelé ce qui est dit dans l'Exode, de ces anciens qui contemplèrent l'Eternel sur la montagne : « Ils virent sous ses pieds comme un ouvrage de carreaux de saphir, qui ressemblait au ciel lorsqu'il est serein. » On ne voit pas le ciel bleu, ou noir, ou vert; mais toutes ces teintes sont réunies. Je suis descendu rapidement, et j'ai pu arriver, le soir, trois lieues plus loin que le village de la Grave.

Le torrent qui vient du Lantaret, s'appelle la Romanche; il se réunit au Drac près de Grenoble. Je n'ai jamais vu des horreurs aussi sublimes; il n'y a pas, même dans le Valais, quelque chose qui ressemble à ce torrent mugissant entre des parois de rochers à pic. On traverse quatre galeries dans le roc. L'une d'elles ressemble à celle qui est au-dessus du Pont-du-Diable. Elle a 220 mètres de longueur, et, pour donner du jour, des fenêtres ouvertes sur l'abîme. L'eau qui suinte à travers le rocher, formait de belles *stalactites* de glace. Enfin, après 5 ou 6 heures de marche, on sort de ces gorges et l'on arrive dans une vallée qui s'élargit un peu. Là est le bourg d'Oysans, où j'ai trouvé enfin des voitures pour Grenoble, et à Grenoble, le même soir, pour Lyon. Je suis arrivé vendredi matin à six heures.

Malgré la fatigue, il me reste un beau souvenir

de ma course. Que de choses j'ai vues! Je n'oublierai pas ce beau dimanche de Dormilhouse, et ce dimanche non moins beau dans les Vallées. — Je me suis laissé solliciter à prêcher au temple à Saint-Jean, malgré la robe et la liturgie. J'ai cédé à cause des circonstances exceptionnelles des Vallées.

J'étais le premier prédicateur étranger qu'on eût entendu depuis Neff. Quelle belle œuvre il y aurait à faire là, au milieu des nombreux chrétiens qui ne se sentent pas libres de prendre la cène au temple!

Je te remercie de ta collecte pour Dormilhouse; je serais bien heureux, si elle rapportait au delà des trente francs. J'ai promis à Susanne B. de tâcher de lui procurer un local autre qu'une écurie (c'est très humide au printemps), et une table qui coûterait quinze francs. Avec le loyer d'une chambre, cela ferait trente-cinq francs.

Je ne sais si vous avez appris que le choléra est à Lyon : j'aime mieux que tu l'apprennes par moi que par les journaux. Je suis entre les mains de Dieu.

Lyon, 5 décembre 1849.

Le choléra est bien à Lyon. Il y a plusieurs morts dans les hôpitaux; mais il n'y a pas eu encore de cas en ville. Tous nos amis sont d'accord pour se faire traiter par l'homéopathie. Mais il faut regarder plus haut, et, grâces à Dieu, j'ai été heureux dans mon âme, pendant ces quelques jours d'attente. — Ce qui ne va pas très bien, c'est ma santé. Je ne sais vraiment si je pourrai m'accoutumer à l'air de Lyon. Je me suis demandé sérieusement, si je pourrais vivre dans cette ville. — Enfin Dieu me le montrera.

Je me couche à 11 heures pour me lever à 6 heures. J'aime beaucoup ces heures matinales, que j'emploie à prier, à lire et méditer la Parole de Dieu.

Dimanche, j'ai prêché le matin à la Croix-Rousse et le soir à Lyon, sur Amos IV, 12. J'ai montré combien ces paroles s'appliquent à la France. Dieu a tout essayé à son égard. Il semble qu'il veuille employer encore un nouveau moyen, le choléra, qui, après avoir épargné deux fois cette ville, paraît enfin vouloir y sévir. L'homme, après avoir fui son Dieu, doit un jour le rencontrer face à face. Cette

rencontre s'appelle le jugement. Il faut s'y préparer. — Ces paroles, paraît-il, ont fait sensation. F. a déjà vu hier une personne qui semble avoir été touchée à salut en les entendant. Ce cher ami F. m'a établi dans son appartement.

Tu ne peux te faire une idée de la fièvre dans laquelle je commence à vivre. On ne peut suffire à tout ce travail. Aussi je cours dans les rues. Hier, Dieu m'a accordé une grande joie. On m'avait parlé d'une famille de Neuchâtel qui désirait beaucoup me voir. J'y suis allé ce soir. Ces amis m'ont raconté qu'ils venaient à la chapelle depuis assez longtemps, mais sans que leur cœur fût touché. Ils avaient même cessé de la fréquenter. On leur dit, cet été, qu'un Suisse y prêchait, et ils ont été réveillés l'un et l'autre par la première prédication qu'ils ont entendue. Je les ai trouvés dans la joie du salut et me demandant de les inscrire comme candidats à la cène. Dieu est bien bon de m'encourager ainsi. Oh! qu'il me garde dans l'humilité!

Lyon, 8 janvier 1850.

J'ai reçu vos chères lettres à mon retour de Saint-Etienne. J'ai rarement fait une course, qui m'ait

laissé de plus doux souvenirs. En arrivant, le samedi soir à 11 heures, je me trouvais tout seul au milieu de tourbillons de neige, dans une nuit obscure, ne sachant où diriger mes pas, cherchant un être humain à qui je pusse demander l'adresse de nos amis, lorsque tout à coup je sens une main amie se poser sur mon épaule, et j'entends une voix qui me dit : « Vous êtes M. B.? » C'était un de nos frères qui m'avait attendu pour me conduire dans une charmante petite chambre, que les chrétiens de St.-Etienne ont préparée pour recevoir les évangélistes en passage. J'y ai trouvé un bon lit et un bon poêle chaud. Il faut avoir été appelé à voyager pour apprécier ces choses! Quand je comparais cette arrivée avec le moment où j'entrais dans un de ces villages du département de l'Yonne, n'ayant autour de moi que des indifférents ou des incrédules, ne trouvant pour me reposer qu'une salle d'auberge, j'étais frappé du contraste. Le dimanche, j'ai prêché et donné la cène à 10 heures du matin; à 3 heures, prédication d'appel. La chapelle était remplie; le soir, réunion d'édification dans la salle d'école. J'avais annoncé une nouvelle prédication d'appel pour le lundi soir; il y avait plus de monde encore que le dimanche. J'ai fait des visites tout le jour.

Le pays est affreux. Point d'arbres; ils ont tous

péri depuis l'établissement des usines; il paraît que cette fumée de houille, qui noircit les maisons et les personnes, a fait périr les arbres en obstruant les pores des feuilles.

On ne voit qu'une forêt de hautes cheminées d'où s'échappe une épaisse fumée. C'est la seule végétation. Mais l'œuvre y est belle, soit quant à l'église à y former, soit quant à l'évangélisation.

Lyon, 15 janvier 1850.

C'est toujours quand je suis découragé, que Dieu me bénit. J'ai parlé dimanche sur la bénédiction de Balaam : « L'Eternel n'a point vu d'iniquité en Jacob. » Il paraît que cette méditation a été particulièrement bénie. Il y a eu pendant la cène des prières continuelles.

Lyon, 24 janvier 1850.

Je ne pars que demain pour Villefranche. Je suis resté pour profiter de la présence de M. C., dont nous avons vraiment joui. Nous avons passé au coin de mon feu des soirées, qui se prolongeaient

jusqu'à 1 heure du matin, dans une intimité chrétienne tellement douce, que je ne pouvais me séparer de cet ami. Nous nous sommes bien compris, quand il me disait, les yeux remplis de larmes : « Oui, je finis par croire, que le seul progrès que fassent les chrétiens, c'est de sentir toujours plus la corruption de leur cœur. » Nous parlions aussi de cette recherche de nous-mêmes, qui se mêle à tout ce que nous faisons, et ce cher ami me disait à ce sujet : « Oui, nous voudrions pouvoir secouer cet or-« gueil, comme nous secouerions un reptile qui se « serait attaché à nos pieds. » Ses récits ont un caractère de vraie simplicité. L'autre jour à la cène, nous étions tous émus, quand il nous parla de ce moment où, après 7 ans de travaux, il vit les premières larmes de la repentance sur le visage d'un Bassouto. Son collègue A. lui avait dit quelques jours auparavant : « Nous aurons probablement à attendre 20 ans, nous mourrons peut-être, avant de voir une conversion. Mais quand nous n'aurions fait que faire retentir le nom de Jésus au pied de cette montagne, qui ne l'avait jamais répété, nous ne devrions pas regretter d'être venus ici. »

Saint-Etienne, 30 avril 1850.

Dimanche, le lendemain de mon arrivée, j'ai eu trois prédications. Le soir, j'étais bien fatigué. Avant la dernière réunion, je me suis promené dans de beaux gazons, tout fleuris de cardamines et de primevères officinales; j'ai trouvé aussi un genêt épineux comme celui de Fontainebleau. Rien n'est beau, comme la verdure du printemps à Saint-Etienne. Elle forme un contraste frappant avec cette boue noire qui couvre les chemins. Ce qui explique cette fraîcheur des gazons, c'est qu'il pleut ordinairement pendant le mois d'avril. Hier il passait au ciel des nuages errants et je voyais leur ombre se promener sur les pelouses, comme à la montagne; cela me faisait battre le cœur.

J'ai des sujets de joie; hier une femme est venue me voir tout en larmes. Je n'avais pas vu depuis longtemps une âme aussi profondément angoissée. Ah! l'on ne peut pas voir ces larmes de la repentance sans tressaillir.

Saint-Etienne, 4 juin 1850.

J'ai été reçu comme à l'ordinaire par mes bons amis N., et je suis venu occuper ma petite cham-

bre où je me sens bien seul. Ce matin, le Seigneur m'a accordé une de ces joies qui sont si bien faites pour nous relever. Le cher colporteur A. m'a amené un homme, dont il a fait connaissance dans son auberge. Il a eu l'occasion de lui parler de l'Evangile, et il a trouvé là une âme qui avait faim et soif du pardon. Dimanche soir, pendant la prédication, il s'est passé dans le cœur de cet ami quelque chose d'extraordinaire et, en sortant, il est allé avec A. continuer à prier. En se relevant, ils se sont embrassés dans le sentiment qu'ils étaient frères. Ce matin, ils m'ont raconté tout cela et nous nous sommes aussi agenouillés pour rendre grâce à Dieu. Son histoire a assez de rapport avec celle de T. que je lui ai racontée. Il a été sous-officier au régiment, puis officier de la garde mobile de Paris.

Aigle, 9 septembre 1851.

Ce matin à 6 heures, par une fraîche matinée d'automne, je suis retourné jusqu'à Fontaney avec mon Nouveau Testament. En revenant, j'ai prié pour toi, pour nos enfants, pour nos parents, pour l'église de Lyon. Cette promenade m'a fait du bien au corps et à l'âme.

Aigle, 15 septembre 1851.

Je crois que M. B. est arrivé à connaître le siége de mon mal, après beaucoup de réflexions; car c'est un cas très difficile. Il pense que toute ma fièvre provient d'une excitation dans le cerveau. Il a souvent pensé, en m'entendant prêcher, que je devais m'user beaucoup et que je me dépensais trop. Tout cela correspond bien à mes impressions. Ce n'est pas tant l'intelligence que l'âme, qui, chez moi, a été fatiguée.

Aigle, 21 septembre 1851.

Il fait un temps si magnifique, qu'on voudrait passer son temps dehors. Les vergers, les montagnes, le ciel, tout resplendit de lumière.

Hier soir, je suis resté au jardin un peu tard. J'ai passé ce temps agenouillé près du mur du jardin. J'ai beaucoup prié pour vous.

Montmeyran (Drôme), 18 novembre 1852.

Je t'écris dans la chambre de notre ami B., sur sa table de travail, en attendant le déjeuner, après

une promenade dans un charmant jardin, par une matinée qui nous promet un jour magnifique... Ce début te montrera que je suis très bien et que tu ne dois avoir aucune inquiétude sur mon compte. Arrivé à Valence, lundi à 5 heures, je pensais me rendre immédiatement ici; mais Dieu voulait m'envoyer dans une autre partie de cette contrée, où je ne serais pas arrivé sans une circonstance particulière. J'avais perdu le chemin de Montmeyran, et en errant à travers champs, j'arrive... devine chez qui? Chez le cher ami Vernier, vers qui je désirais surtout me rendre. Tu ne peux te figurer ma joie, quand, en frappant à la porte de cette maison, ou plutôt en voyant encore de la lumière dans une maison de ce hameau, je m'informe où je suis. — « Vous êtes à Barcelone. — N'est-ce pas ici que demeure M. Vernier? — Précisément. » — Et l'on m'introduit au milieu de cette chère famille qui me reçoit à bras ouverts.

Le mardi, nous avons fait des visites aux amis qui habitent les nombreux hameaux de ces montagnes. C'est là qu'a eu lieu ce beau réveil dont notre ami a été l'instrument béni. En voyant tout cela de près, je crois pouvoir dire sans exagération que ce réveil a été, dans le temps, sinon plus saisissant, du moins plus étendu que celui des Hautes-Alpes.

Mais malheureusement la vie ne s'est pas développée chez tous, quoiqu'elle soit réelle chez un grand nombre. Il a manqué là un frère pour nourrir les chrétiens et pour les réunir en église.

Hier, mercredi, nous sommes descendus à Montmeyran pour les réunions. Le temple était comble; des auditeurs stationnaient jusque sur la place. Il y avait bien mille personnes. La première réunion a été destinée à des entretiens fraternels. L'on a expliqué à ces amis le but de l'Alliance Evangélique. MM. Cook, Roman, Brun de Dieu-le-Fit, Armand de Bourdeaux et moi, avons parlé. La réunion a été très intéressante. En sortant, nos amis se disputaient les frères pour les emmener chez eux. On ne peut se faire une idée de cette hospitalité si tendre. C'est la population la plus affectueuse que j'aie vue. L'après-midi, nouvelle réunion de 3 à 5 heures, moins intéressante. On était fatigué. J'occupe la même chambre que M. Cook, et nous avons passé ensemble de bons moments. J'ai vu R. qui revenait de la Haute-Loire et qui m'a tracé mon itinéraire. Je partirai probablement vendredi soir, pour arriver le matin dans un village appelé les Nonnières. De là, je ferai le chemin à pied pour arriver à Saint-Agrève, où je verrai J. B. De Saint-Agrève au Riou, il n'y a plus que 3 lieues. Vous pourrez donc me suivre par la pensée.

Saint-Agrève, dimanche matin, 21 novembre 1852.

Je suis arrivé hier matin chez notre cher ami B., où je suis maintenant, étant parti de Valence, vendredi soir à 9 heures, par une voiture qui m'a conduit à travers les montagnes de l'Ardèche jusqu'à 3 lieues de Saint-Agrève. Mon émotion a été grande à la vue de ce plateau de la Haute-Loire, qui me rappelait celui du Jorat, mais qui est beaucoup plus froid. Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce sont des pâturages, entrecoupés de forêts de pins avec des maisons isolées ou quelquefois groupées en petit nombre. Puis, partout, près des maisons et le long de la route, des thymiers dont les grappes rouges présentaient de loin un singulier aspect. C'est à peu près, sauf quelques cerises, le seul fruit qui croisse sur ces hauteurs. Dans le lointain, on voit une chaîne assez élevée où se dressent le Gerbier-de-Joncs, qui a la forme d'une belle pyramide ou d'une meule de blé (c'est de là que lui vient son nom;) puis le mont Mézène, le sommet le plus élevé de cette chaîne. J'ai devant mes fenêtres des maisons de paysans avec des tas de bois comme dans nos montagnes. Un homme est occupé à en couper quelques bûches pour faire cuire son déjeuner,

comme on voyait à Gryon le voisin P. le faire chaque matin.

J'ai passé, à Valence, une journée délicieuse chez le cher M. R... Quant aux réunions, je crois pouvoir dire que la dernière, celle où l'on a pris la cène, a été marquée par une effusion de l'Esprit, comme je n'en ai jamais vu. Nous étions brisés. Je te raconterai cela en détail. Mme R. me disait qu'elle avait assisté à toutes les grandes réunions de Londres, et que jamais elle n'avait été témoin de quelque chose de semblable.

Notre ami B. te fait beaucoup d'amitiés, tu peux croire si nous avons parlé du pays et des amis. Il y a 13 ans que nous ne nous étions vus.

Saint-Agrève, lundi 22 novembre 1852.

Je profite d'un jour de pluie pour continuer à te raconter mes impressions. Dimanche matin, je suis parti en voiture avec M. et Mme B., qui se rendaient à Mars, village à moitié chemin du Riou, localité vers laquelle je me dirigeais moi-même. A mesure qu'on avance, et surtout quand on arrive dans la Haute-Loire proprement dite, le plateau apparaît toujours mieux. Il est coupé çà

et là par des ravins et des vallées où coulent des eaux qui vont se jeter, les unes dans la Loire, les autres dans le Rhône. C'est donc ici qu'est la ligne de faîte. Partout ce sont des pâturages, où de petits ruisseaux coulent en filets argentés au milieu de la verdure, ou bien viennent murmurer doucement des deux côtés de la route. Les champs ne produisent que du seigle. Les bois sont le plus souvent de pins, quelques-uns de hêtres. L'arbre qui se trouve près des maisons, c'est encore le thymier, dont les baies rouges attirent les grives, qui s'arrêtent volontiers sur le plateau. Les habitants les tuent en grand nombre, et les apportent au marché de Saint-Agrève, d'où elles sont expédiées à Saint-Etienne. On parle d'un seul marché, où il y en avait plus de 4000. Le terrain n'est ni plat, ni monotone. Il y a une quantité de maisons isolées ou de petits hameaux, les uns au bord de la route et les autres se cachant à moitié derrière un petit bois. D'autres sont adossés à quelque monticule. Tout cela est nouveau et n'a de rapport qu'avec notre Jorat vaudois, dans les parties les plus reculées; seulement les bois sont peu étendus. Les maisons ont un aspect assez triste. La couleur du granit, qui est la seule pierre de construction, les rend sombres. Le toit, qui ne dépasse pas la

façade, est presque généralement couvert en chaume. Depuis quelque temps on commence pourtant à employer une espèce d'ardoises. Ce sont des pierres plates appelées *loses* dans le pays.

La population m'a paru moins vive qu'ailleurs. Elle a quelque chose de grave, presque de triste, mais de très honnête, au moins les protestants. Le costume des hommes est presque toujours de drap vert avec des chapeaux noirs à longues ailes et à fond bas. Les femmes ont des bonnets blancs, garnis d'un ruban de couleur très vive, même en deuil. Dans chaque maison se trouve au-dessus du feu, du bois retenu par des soutiens et qu'on fait sécher, puis, à côté du foyer, appuyé contre le mur, le berceau mobile où la mère berce son enfant. Le parquet des maisons est en terre ou en dalles.

Quant au caractère religieux, il y a comme partout, à côté de chrétiens sérieux, beaucoup d'indifférents, de mondains, qui remplissent les temples chaque dimanche, mais ne viennent là que par habitude ou pour leurs affaires, plusieurs pour se rencontrer ensuite au cabaret. Le plus grand nombre des chrétiens sont darbystes. Ils ont deux endroits où ils rompent le pain, Brouac et Charreiron. C'est du temps de D., que cette église du Riou a été disloquée. Ceux qui ont continué à se

réunir dans cet endroit, suivaient à peu près la forme de culte des darbystes. Quant à mon but principal, il a été manqué. J'avais adressé ma lettre au frère F., comme on me l'avait conseillé; mais ce frère, propriétaire du local, est darbyste prononcé, et il n'a communiqué ma lettre à personne, en sorte que je n'étais pas attendu. L'auditoire du Riou était peu nombreux. Voyant que j'aurais beaucoup de peine à réunir et à avertir ces hameaux, si éloignés les uns des autres, je me suis décidé à revenir à Saint-Agrève. J'ai pu rejoindre la voiture de mon ami et nous étions de retour à neuf heures du soir. Aujourd'hui, que le marché amène beaucoup de monde des campagnes, l'un des pasteurs avait une réunion à une heure, au moment où ces braves gens ont fini leurs affaires et vont retourner chez eux. Je m'y suis rendu; il y avait près de 80 personnes. La réunion était commencée; je fus appelé à y prendre la parole. Je leur dis des choses très sérieuses, et nullement tendres. Tu peux comprendre mon émotion, mon étonnement, quand je vis ces visages tout en larmes. Puis j'entendis des soupirs et bientôt des sanglots de tous côtés. Après la réunion, j'étais entouré de plusieurs personnes qui, à la lettre, sanglotaient; et j'étais là à leur rappeler toutes les promesses de l'Evangile. Il me

fallut leur promettre que j'irais les voir, et nous décidâmes d'annoncer une réunion pour demain mardi, à midi, dans un village voisin où ces braves gens ont construit un temple à leurs frais et où l'on se réunira peut-être demain pour la première fois. Puis, mercredi, j'aurai une autre réunion dans le village où B. a prêché dimanche. Nous avons profité du marché, pour le faire annoncer dans ces environs. J'ai écrit à notre ami B. pour lui donner rendez-vous jeudi soir à Saint-Bonnet, afin de me rendre avec lui à Annonay.

Je suis très bien : je ne ressens ni fatigue, ni altération. Je n'ai pas de peine à m'apercevoir que je suis dans la montagne : il fait déjà froid. Cependant nous n'avons pas encore de neige ; mais elle ne tardera pas à tomber. Il paraît qu'il y a, en hiver, des *gonfles* (comme on dit chez nous, ici ce sont des *congères*), tellement énormes que les chemins en sont obstrués. — Alors il y a un mur de neige à l'entrée de Saint-Agrève. Puis les tourmentes, qu'on appelle ici des *burles*, sont telles qu'on ne peut presque pas voyager. C'est très curieux de voir les femmes avec de grands manteaux de drap et un capuchon qui ne laisse voir qu'une partie de leur visage.

Les Faures de Barcelone (Jsère), 11 février 1853.

Avant de te parler de moi, je veux te dire que le Seigneur a fait de grandes choses dans cette contrée. — Voici ce qui concerne la famille V*. Ce frère avait avec lui cinq de ses enfants à la réunion de Montmeyran[1]. Elie qui a 17 ans, Elise 16, Sophie 14, Frédéric 12 et Paul 10. En sortant, Elie qui avait reçu la paix, marchait en silence, rendant gloire à Dieu. Elise dit à son père : « Pendant que tu embrassais mon frère, j'ai beaucoup pleuré, demandant à Dieu de m'accorder la même grâce. » Sophie : « Oh ! que je suis heureuse d'avoir assisté à cette bonne assemblée. » Frédéric marchait devant en sanglotant. Paul : « Nous avons toujours été debout à la tribune et nous pleurions. » — « Pourquoi pleurais-tu ? » — « Parce que mon frère Elie s'est converti. » — « Etais-tu affligé? » — « Non, je pleurais de joie. » — Elie arrive le premier à la maison et se jette dans les bras de sa mère. Toute la famille se met à genoux et donne gloire à Dieu. Elise devait partir pour Die. La veille de son départ, elle fut touchée vivement par une prière de son frère.

[1] Voyez la lettre datée de *Montmeyran, 18 novembre 1852*.

Le 24 décembre fut le plus beau jour de leur vie. Le grand matin, Elie dit à Paul: « C'est aujourd'hui le jour de ta naissance; je veux prier pour que le Saint-Esprit te fasse naître de nouveau. » Le Saint-Esprit descend dans ce cœur. Paul vient, le grand matin, trouver son père et lui dit en pleurant: « Papa, Dieu m'a pardonné, je suis heureux. » V. réunit sa famille pour rendre gloire à Dieu. Il n'est pas remonté, que Sophie entre aussi dans la chambre. « Ne veux-tu pas aussi te convertir? » lui dit son père. — « Je le désire bien; je crois que Dieu veut m'affranchir. » — « Eh bien! entre dans ta chambre pour le lui demander. » Un moment après, elle revient, le visage rayonnant de joie. Elle va embrasser sa mère en lui disant: « N'est-ce pas? tu veux aussi me pardonner, comme Dieu. » Elle va aussi embrasser ses frères. Quand Samuel, (qui a 7 ans) voit sa sœur heureuse, il descend en criant: « Moi aussi, je veux me convertir! Que faut-il que je fasse? » V* entend ces cris; il voit l'enfant dans les bras de sa mère. Il s'approche de lui. « Papa, je crois que Jésus-Christ est mort sur la croix pour moi! » Depuis ce moment il jouit de la paix et prie dans les réunions. Quelques jours après, quand V* rentre chez lui, Frédéric vient se jeter au cou de son père. « Je crois, lui dit-il, que Dieu m'a aussi

pardonné. » Nos amis étaient si heureux qu'ils ne pouvaient que pleurer de bonheur. Ils demandaient à Dieu de les laisser respirer; ils n'en pouvaient plus, brisés qu'ils étaient d'émotion et de joie.

Dans un autre quartier où je me suis rendu hier, on ne rencontre que des âmes qui soupirent après la grâce. On arrête ces gens dans les chemins, et quand on leur demande s'ils ont reçu le Seigneur, on voit des visages en larmes.

Une jeune fille de 20 ans fut touchée à Montmeyran. Elle passa des semaines à pleurer seule sur ses péchés, et maintenant ce sont des larmes de joie. On en voit qui, en sortant des réunions, s'écrient : « Je suis sauvé ! » et d'autres : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Une autre, en gardant ses moutons, est tout à coup convaincue de péché par le chant d'un cantique.

Chose remarquable, je n'ai pas vu une de ces personnes qui n'ait reçu ses premières impressions à Montmeyran. Dans cette ville, on voit des enfants de l'école se réunir, pendant le temps des récréations, pour prier. Un jour, il y en avait une douzaine derrière une haie, lorsque deux gendarmes vinrent à passer, et ceux-ci ne purent s'empêcher de pleurer en les entendant.

Tu peux croire la joie que j'éprouve. Nous logeons chez ces braves gens, où nous sommes reçus avec la plus touchante hospitalité. On ne peut pas se séparer le soir, et le matin, on se réunit encore. Partout on me reconnaît. « C'est vous qui étiez à Montmeyran! » Aux Ferrands, dans une réunion, un jeune homme fut touché. Une chose remarquable, c'est que depuis la réunion de Montmeyran, les danses ont cessé partout. Enfin, c'est un vrai réveil. Dans une réunion chez V., il y eut 22 prières de suite; on priait au milieu des sanglots.

Maintenant que j'ai donné essor à ce qui remplissait mon cœur, je te dirai que je suis très bien arrivé. J'ai eu sur le bateau à vapeur l'occasion de m'entretenir avec une famille qui partait pour l'Afrique. J'y ai trouvé un homme qui semblait préparé à recevoir le salut.

..... Je suis tout ému de la scène que je viens d'avoir sous les yeux. Nous venons de faire notre culte de famille, et j'ai vu les merveilles de la grâce de Dieu. J'ai entendu la prière d'un enfant de 7 ans, qui disait à Dieu, au milieu des sanglots qui ne lui permettaient presque pas de parler: « Seigneur, je ne sais pas te prier; je suis faible; aide-moi; ôte les mauvaises choses de mon cœur! Seigneur, bénis

mon papa, ma maman, mes frères, mes sœurs; bénis les malades; bénis les mourants! » Un autre enfant de dix ans, a prié pour moi avec tant de cœur que j'en étais ému. L'aîné a demandé que « nous soyons des hommes faits quant à la sagesse, et des enfants en malice. »

Les Faures de Barcelone, 12 février 1853.

Plus je vois ce qui se passe, plus je suis saisi. On voudrait délier les souliers de ses pieds, car on est sur une terre sainte. Je me sens indigne d'être ouvrier avec Dieu, dans une œuvre si belle. — On est porté par ce concert de prières. La voix de celui qui parle, est quelquefois étouffée par des sanglots et, quand on a terminé, on reste debout ou à genoux pour prier encore. Hier, bien des prières sont montées, de suite, devant Dieu; c'était comme la lutte de Jacob avec l'ange, pour demander la délivrance des âmes travaillées. « Achève de remplir ta maison. Il y a encore des places vides! » disait le frère F*. — Dieu se sert des enfants pour convertir les parents. J'étais hier dans une famille où se trouvent plusieurs enfants. Ces chers petits avaient passé

l'après-midi dans leur chambre pour prier, et une fille de 12 ans était toute rayonnante de joie. Dieu venait de se faire connaître à elle. Un homme me racontait, qu'il avait passé toute la nuit à lutter comme Jacob, se croyant perdu. — Un vieillard de 73 ans pleurait de joie. Il avait été touché dans les réunions de novembre, et s'était dit, en entendant la Parole de Dieu : « Tu es pourtant arrivé à 73 ans sans connaître le Seigneur ! » On ne rencontre que des âmes qui s'informent du salut et, chose remarquable, toutes ont senti le moment où Dieu s'est approché d'elles ; et, comme je te le disais, c'est presque toujours dans les réunions de Montmeyran. Je ne m'étais pas trompé, en sentant que l'Esprit de Dieu avait soufflé sur nous. Un ancien frère, qui était retombé dans le sommeil, me disait que mes paroles sur l'oubli du premier amour l'avaient fait frissonner.

Maintenant il faut se souvenir qu'il y a plus de fleurs au printemps que de fruits en automne ; mais il n'en faut pas moins bénir Dieu pour ce qu'il a daigné accomplir. — V* croit que, dans son champ de travail, il y a déjà près de 80 âmes qui ont passé de la mort à la vie ou qui ont été affranchies. Nos amis appellent ce qui se passe « le *second réveil* de la Drôme. » Le premier eut lieu il y a 16 ans. Les

chrétiens s'étaient rendormis. Cela me rappelle ce qui est dit 1 Sam. VII, 2 : « Il s'écoula un long temps; puis tout Israël soupira après l'Eternel. »

Tu comprends aisément, que je me vois pour ainsi dire forcé de prolonger mon séjour ici. Le frère F. est descendu hier de la vallée de Beaufort, pour me prier d'aller les visiter. Là aussi, les âmes semblent se réveiller et le pasteur, M. Cassignard, me fait demander de passer 2 ou 3 jours avec eux. Outre cela, M. Borel, pasteur à Château-double, m'a fait offrir sa chaire pour le troisième dimanche de février. Comme j'aurai l'occasion de parler là à plus de 1200 personnes, je n'ai pu refuser. Ce M. Borel était l'ami de notre père. Quand il a su que j'étais le gendre de son ami Bridel, il m'a témoigné la plus touchante affection. Il pleurait de joie et m'a dit en me quittant : « Vous direz à votre beau-père que la vue de son gendre m'a fait verser des larmes. »

Je ne me sens pas libre de refuser les visites qu'on me demande, et je pense que, si l'on peut se passer de moi deux dimanches, l'Eglise de Lyon n'y perdra rien. Il n'y a pas une réunion où de ferventes prières ne soient adressées à Dieu pour elle. Puis, j'espère que le récit des choses que Dieu fait dans la Drôme, sera un moyen de réveil au milieu de nous.

Château-double, le 15 février 1853.

Je t'écris de chez des amis, dans une petite maison isolée, au milieu de vergers déjà tout fleuris de primevères.

J'ai passé mon dimanche d'une manière bien douce, quoique un peu fatigante. J'étais monté, le samedi soir, à La Baume-Cornillane, où j'ai été reçu chez une famille B., dont la maison est depuis 20 ans le lieu de réunion des chrétiens. Le père, un des premiers chrétiens de la contrée, est un vieillard de 60 ans, qui, malgré ses cheveux blancs, est toujours en course, pour annoncer l'Evangile. Il fait des tournées régulières qui durent quelquefois un mois, allant de village en village, de maison en maison. Il a été l'instrument de plusieurs conversions. L'autre jour, il était cité devant le juge d'instruction qui lui demanda s'il était pasteur. — « Non, répondit-il, je ne le suis pas à la manière des hommes. » — « Quels sont vos titres ? » — Notre frère ouvrit la Bible et lui montra Eph. IV, 11, 12 : « Il a donné les uns pour être apôtres, les autres évangélistes, » etc.

Le soir, nous avons eu une réunion nombreuse ; puis, en sortant, j'ai réuni les chrétiens dans la

maison de M. B., pour leur adresser quelques paroles. La Baume, où le réveil a commencé il y a 16 ans, n'a pas encore eu part au nouveau réveil, et dans toutes les prières qui ont été adressées, c'était comme un cri pour demander à Dieu de faire souffler son Esprit dans cette localité. Je leur ai fait comprendre que la première chose, c'est que les chrétiens soient réveillés.

Il y a déjà quelques jeunes gens qui sont touchés à salut. C'est sans doute la petite nuée comme la paume de la main, que vit Elie. Le lendemain matin, nouvelle prédication dans le temple à 11 heures; tout était rempli, l'escalier de la galerie et jusqu'aux abords du temple. J'ai prêché sur Esaïe VI. Comme nous étions réunis au coin du feu en attendant le dîner, je vis un homme d'environ 40 ans, qui pleurait, et se cachait pour qu'on ne vît pas ses larmes. Il était monté à La Baume depuis Montmeyran, et nous sommes descendus ensemble, l'après-midi, pour nous rendre aux Rorivas, où devait avoir lieu une réunion à 3 heures. Je donnais le bras à cet ami, et pendant toute la route, il ne cessait de se frapper la poitrine; il me disait: «Dieu m'a fait voir mes péchés dans toute leur laideur; j'ai été touché aux réunions de Montmeyran, et, depuis ce moment, je voudrais être toujours seul.» Puis il

s'écriait : « Seigneur, viens à moi! Seigneur, viens me délivrer! » Il pleurait et je pleurais aussi. Nous n'avions pas cessé de prier à haute voix jusqu'aux Rorivas. Il était 3 heures. Tout était tellement comble que je croyais ne jamais pouvoir me frayer un passage; 60 personnes, au moins, n'avaient pu trouver place et restaient à la porte. J'ai prêché sur Ezéch. XXXVII (la vision des os secs). Un grand nombre de frères se sont levés pour prier. En sortant, je ne pouvais suffire à toutes les mains qui m'étaient tendues. Puis cette foule s'est dispersée dans toutes les directions, et je me suis joint à la troupe qui retournait à Montmeyran.

En chemin M[me] B. m'a raconté sa conversion. C'était le lendemain des assemblées de Montmeyran. Elle fut ce jour-là tellement saisie par le sentiment de sa condamnation, qu'elle fut sur le point de crier au secours. Elle se voyait perdue. Pendant plusieurs jours, elle avait l'enfer devant elle. Elle n'osait s'ouvrir à son fils : ce qui augmentait son angoisse, c'était la pensée d'être pour toujours séparée de lui. Enfin, comme il allait partir pour un voyage dans le midi, elle ne put plus y tenir. Ils prièrent ensemble. Mais ce n'est que quelques jours après qu'elle fut délivrée. Une nuit qu'elle ne pouvait pas dormir, elle se leva, alluma sa

lampe, et pendant qu'elle lisait la Bible, la paix descendit dans son cœur, au moment même où le jour paraissait.

Nous avons continué notre chemin pour Beaumont, où devait avoir lieu une nombreuse assemblée au temple. J'ai prêché sur Jos. XX (les villes de refuge). Une trentaine d'amis de Montmeyran étaient venus à Beaumont. On chantait des cantiques en marchant; et, au bout d'une demi-heure, je fus témoin d'une scène que je n'oublierai jamais. — Un frère de Beaumont, qui nous avait accompagnés, vint m'embrasser avant de nous quitter, puis il se mit à adresser à Dieu la plus touchante prière. Cette voix qui s'élevait au milieu de la nuit sur cette grande route, ces visages couverts de larmes, tout était saisissant. Ce qui m'a bien touché, et ce qui fera plaisir à nos amis, c'est que ce frère a beaucoup prié pour l'Eglise de Lyon qui m'a envoyé. Il n'a pas oublié ma petite fille malade.

Je suis venu coucher aux Vaneys chez le cher frère F*, que j'aime tendrement. Il se trouve que cet homme que j'ai vu à la Baume, est son cousin et demeure à quelques pas. Nous sommes allés le voir, et, assis au coin de son feu, nous avons encore passé un moment béni. Le frère F. m'a accompagné à moitié chemin de Barcelone. Sur ma route, j'ai visité une famil-

le ou plutôt deux familles, dont tous les membres, jusqu'aux enfants, semblent convertis. Une femme qui ne sait que le patois, et qui était travaillée depuis quelque temps, n'osait en parler à personne dans la crainte que cela ne durât pas. Elle pria avec nous, et elle disait entre autres: « Seigneur, tu as fait lever sur moi l'aurore d'un nouveau jour. »

J'arrivai dans l'après-midi chez Vernier, où je trouvai nos amis tout émus des réunions de la veille. Il paraît que les prières de ces enfants sont un des moyens les plus puissants pour toucher les cœurs. « Le Seigneur tire sa louange de la bouche des petits enfants. » Ce qui se passe est merveilleux. Partout, dans toutes les maisons, on trouve des hommes, des femmes, des enfants qui soupirent après la grâce. Une femme me disait, l'autre jour, que son mari n'avait pas cessé de soupirer toute la nuit. Ce matin nous arrivons dans une maison. « Ma fille ne fait que pleurer, me dit la mère; il ne faudrait pas la *précipiter*; elle pourrait tomber malade. » — Nous entrons, et nous trouvons une jeune fille de 20 ans qui pleurait, mais de joie. « Samedi, nous dit-elle, Dieu a ôté comme un pesant *monceau* qui était sur mon cœur. »

Nous nous sommes remis en route lundi pour une nouvelle tournée. Hier nous avons couché à

Combovin, dans une véritable vallée qui m'a rappelé un vallon des Alpes. La neige couvrait les montagnes, et mon cœur battait en voyant ces blancheurs. Il fait un temps magnifique. Vraiment je suis confus de la bonté de Dieu, qui me permet de voir de près un réveil religieux. » Qu'il fait bon pleurer de joie ! » disait en sortant d'une réunion une jeune fille qui venait de trouver la paix. « Victoire ! victoire ! je suis sauvée; mon nom est écrit dans les cieux ! »

Les Faures de Barcelone, 17 février 1853.

Je continue mon journal, désirant te faire partager autant que possible mes impressions.

Lundi matin, nous nous sommes remis en route pour une tournée de quelques jours. Nous avons été à Combovin, puis à Château-double, d'où je t'ai adressé une longue lettre. De Château-double, nous nous sommes rendus par un beau soleil et en traversant des vergers tout fleuris de primevères et de violettes, à un village nommé Saint-Vincent, situé au pied de belles montagnes toutes blanches. Les haies étaient déjà remplies de pervenches, qui montraient leurs corolles bleues à travers les feuilles mortes.

Saint-Vincent est la limite de la population protestante dans la vallée de l'Isère. Là nous avons averti quelques familles qui sont un peu perdues dans la population catholique, et après avoir dîné dans une maison de paysan située au bord d'un charmant ruisseau, nous avons tenu une réunion où assistaient une quarantaine de personnes. Il me semble que le souffle de Dieu arrive aussi dans ce village. — Nous nous sommes ensuite remis en chemin avec mon cher compagnon de route, qui m'a raconté des détails sur sa longue carrière d'évangéliste.

V* est originaire d'un village du département du Doubs nommé Pierre-Fontaine. Il était déjà touché à salut, quand il est entré à Glay. Il y était depuis deux ans, lorsque M. Jaquet reçut une lettre de M. Bonifas, pasteur à Grenoble, qui lui demandait un ouvrier pour travailler parmi les protestants de Roybons, dont plusieurs avaient passé au papisme, faute des soins d'un pasteur. V. se sentit appelé à partir, sans même attendre d'avoir son brevet d'instituteur. Il était tellement rempli du désir de ramener ces âmes, qu'il y pensait jour et nuit. Il se mit en route, n'ayant que 17 francs dans sa poche, et un mouchoir qui enveloppait quelques hardes. Il fut cinq mois

en route, et fit plus de 150 lieues à pied, annonçant partout l'Evangile, s'arrêtant à Moutier-Grandval et dans plusieurs localités du canton de Berne et de Neuchâtel, entre autres à Bole chez M. P., voyant partout des âmes se convertir au Seigneur. Il parlait depuis le matin jusqu'à minuit. Il se mettait en route sans savoir où il coucherait. Il arriva ainsi à Roybons dans l'automne ayant toujours les mêmes habits : une casquette bleue et une redingote de même couleur. Il ouvrit une école à Roybons, et, pour pouvoir vivre, il faisait des chapeaux de paille. C'est là qu'eut lieu la conversion de ce pauvre mendiant [1], et que Dieu suscita un beau réveil. Le curé lui faisait dire que, s'il voulait devenir catholique, on le ferait mettre un jour au rang des saints.

Il faisait, pendant ce temps, des courses, entre autres à Mens où M. le pasteur D. lui disait en le voyant toujours avec les mêmes habits : « Je crois, mon cher V*, que vos vêtements ne s'envieillissent pas; ils sont comme ceux d'Israël dans le désert. » Et en effet V* me disait que cette redingote était d'un si

[1] Le fait intéressant auquel il est fait ici allusion, a été raconté dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, année 1831, N° 26.

bon drap, qu'il l'a portée pendant cinq ans. Il n'était au service d'aucune société, lorsque, dans un voyage qu'il fit à Genève pour aller chercher ses effets qui y étaient arrivés, M. Guers lui annonça que la société continentale de Londres l'avait appelé au nombre de ses ouvriers avec un traitement de 1000 francs. V* trouva que c'était trop et n'accepta que 700 francs.

Dans un séjour qu'il fit à Mens, il fut chargé de présider une réunion très nombreuse, et là il lui arriva quelque chose d'extraordinaire. Après avoir fait chanter un cantique et avoir prié, il voulut chercher un chapitre pour le méditer; mais il lui fut impossible de retrouver un seul verset dans toute la Bible. Il lui semblait qu'un brouillard était devant ses yeux. Il fit part à l'assemblée de ce qui lui arrivait et ajouta : « Mes amis, » mettez-vous à genoux pour demander à Dieu » de me donner des paroles. » On se mit à genoux; on pria longtemps; on se releva, et V. fut tellement rempli de l'Esprit, il parla avec une telle force, que plusieurs personnes furent converties.

C'est de Roybons qu'il se rendit pour la première fois dans la Drôme. Il y fit plusieurs visites avant de s'y établir. On me racontait, l'autre

jour à La Baume, que douze personnes y furent converties à la suite de la première réunion qu'il y présida. — C'est à Eurre, chez le père de notre ami Faure, qu'eut lieu la première réunion dans la contrée de Montmeyran. Ce cher V* ! il n'y a personne dont je voudrais autant écrire la vie. C'est un homme de Dieu qui n'a qu'une pensée, la conversion des âmes, et que je crois incapable d'un péché de jalousie envers ses frères. Il ne rencontre personne sur sa route sans profiter de l'occasion pour parler de son Maître. Tantôt c'est une femme qui est tellement touchée par ses paroles, qu'elle lui dit : « Monsieur, puisque vous ne pouvez pas m'attendre, je ferai mes efforts pour marcher aussi vite que vous, afin que vous puissiez me parler encore de ces choses. » Tantôt, c'est une personne qu'il engage à venir sous son parapluie, afin de pouvoir lui parler de Jésus. Quand il l'a quittée, il la suit longtemps du regard, et la voit s'essuyant les yeux avec son tablier. Une autre fois, il rencontre une femme qui venait au-devant de lui. « A quoi pensez-vous ? » lui dit-il. « Pensez-vous à Jésus ? » — Tu peux comprendre combien il nous est doux de faire route ensemble.

Mais pour en revenir à l'œuvre dont je suis

témoin, je vais de surprise en surprise. Hier soir a eu lieu à La Beaume-sur-Viorre une réunion tellement bénie, que V* lui-même me disait en sortant: « Je n'ai rien vu de semblable depuis que j'annonce l'Evangile. » On ne pouvait se quitter et, en chemin, on n'entendait que des personnes qui s'entretenaient de leur âme. Un homme me disait : « Je crois bien que Jésus est mort pour moi; mais le Saint-Esprit ne m'a pas encore rendu témoignage. » Pendant que les uns pleurent, les autres chantent le cantique de délivrance. Nous sommes arrivés chez V* à onze heures, brisés d'émotion.

Les Durons, 19 février 1853.

Je viens d'arriver dans un hameau de la commune de Combovin, appelé les Durons. Nous avons traversé un col de montagne par une bise tellement forte, que j'ai cru être renversé. En arrivant devant la première maison, nous trouvons une jeune fille presque aveugle, qui attendait la réunion, assise sur une pierre. V. lui demande des nouvelles de ses yeux. « Je ne vois presque plus, lui répond-elle; mais si les yeux de ma chair sont bientôt fermés, ceux de l'âme se sont ouverts. » — « Tu as donc reçu

la grâce? » — « Oui. » — « Et depuis quand? » — « Depuis la réunion de l'autre soir à La Baume-sur-Viorre. » — Nous découvrons tous les jours de nouveaux faits qui nous montrent que l'Esprit de Dieu a soufflé sur nous. Il y a eu vraiment une effusion particulière de l'Esprit pendant cette soirée.

Jamais je ne me suis mieux porté. Je tiens deux réunions presque chaque jour. Dieu multiplie mes forces, afin que je puisse suffire au travail. Je me propose, demain dimanche, de prêcher dans le temple de Château-double, comme je te l'ai dit; puis, à deux heures, réunion de cène chez V*, et, le soir, réunion à La Beaume-Cornillane. Je partirai avec le frère Fenouil, qui m'accompagne à Beaufort, mardi à Crest, mercredi à Eurre, jeudi à Montmeyran, d'où je compte repartir pour Lyon. Il se peut toutefois que, si l'on me presse beaucoup, j'aille encore à Charmes dans l'Ardêche, à trois lieues de Valence.

V* m'a raconté, en venant aux Durons, comment il a été conduit à Aucelon, où a eu lieu un si beau réveil. Il voyageait avec un frère M., évangéliste. Son soulier l'avait blessé. Un homme se trouvait sur la route monté sur un mulet. Il offre à V* de monter à sa place. Le frère M. s'entretient avec cet homme, et lui parle du sa-

lut de son âme. Au moment où ils doivent se quitter, cet homme dit à nos amis : « Venez nous parler de ces bonnes choses à Aucelon. » Et il leur donne son adresse. Mais V* ne pense plus à sa promesse lorsqu'un jour, se rendant à Die, il entend une voix qui lui dit : « Va à Aucelon. » — « Oui Seigneur! j'irai à Aucelon! » répond-il à haute voix. Et aussitôt ne pouvant se soustraire au mouvement de l'Esprit, il se met en route pour ce village, situé très loin de la montagne. Il fait huit lieues par une affreuse chaleur : c'était en juillet. Lorsqu'il arrive en vue d'Aucelon, il se met à genoux pour demander à Dieu de lui ouvrir les cœurs. Il arrive et trouve une femme devant la première maison du village. Il lui demande un verre d'eau fraîche. Elle lui offre du lait. Il entre dans la maison. Elle lui demande en patois, s'il n'est point un déserteur. — « Non, répond-il; je voyage dans le monde pour avertir les pécheurs de fuir la colère à venir. » — Ces mots de « colère à venir » la frappent. Elle lui offre tout ce qu'elle a dans la maison, reconnaissant dans cet humble serviteur, un messager de Dieu. On fait avertir la population qu'un prédicateur est arrivé, et bientôt elle est réunie tout entière, sous un noyer,

au-dessus du village. Il ne restait personne dans les maisons. V* leur parle avec une force particulière. Tout le monde fondait en larmes et il apprend, trois semaines après, que trente personnes ont été touchées à salut dans cette première réunion. Dès lors, il s'établit pour quelques mois dans le village, ayant chaque soir des réunions et, aujourd'hui, il y a un temple et un pasteur fidèle.

Je te donne tous ces détails afin de t'associer à nos entretiens. Je t'assure qu'il m'en coûte de quitter cette chère famille, et je m'aperçois qu'ils sont aussi affligés de mon départ. Il leur semble que je ne doive plus les quitter. Ce matin dans le culte de famille, V* exprimait avec tant d'humilité sa reconnaissance de ce que j'avais passé ces quelques jours sous leur humble toit!

Château-double, dimanche matin. Je viens de prêcher dans le temple, qui était plein malgré le froid excessif. La réunion aux Durons a été très nombreuse. Les deux chambres, l'escalier, l'entrée, tout était comble. Tous les darbystes de la contrée y étaient. Il paraît que j'ai un aimant qui les attire; car ils ne mettent pas les pieds dans les autres réunions.

Montmeyran, 23 février 1853.

La première personne que je vis hier en arrivant à Montmeyran, fut justement ce cher ami qui m'avait accompagné depuis la Beaume. Dès qu'il m'aperçoit, il vient se jeter dans mes bras. Il pleurait encore, mais c'était de joie, d'une joie si grande qu'elle était pour ainsi dire frémissante.

« Dieu m'a fait grâce, cette nuit, me disait-il. J'ai été ravi en extase; j'aurais voulu que mon cœur fût plus large pour pouvoir contenir ce bonheur. »

Je trouve cependant le réveil de Montmeyran plus calme que celui de la contrée où travaille V* Je crois qu'il ne faut pas trop presser les âmes pour les amener à se réjouir. Quand le fruit est mûr, il tombe tout seul. Tout cela se fait dans l'église nationale. J'aimerais bien que L. vînt ici quelques jours. Il ne dirait plus d'une manière si absolue que les églises nationales ne peuvent qu'endormir les âmes.

Je suis chez ce cher ami F.....; il a tout à fait mes principes quant à l'église et ne prend pas la cène au temple. Il est venu chez V*, dimanche, à cette réunion de cène qui devait avoir lieu à 2 heures. Il y avait beaucoup de monde. Une sœur âgée me

disait le soir à La Beaume : « J'aurais voulu que le miracle de Josué se renouvelât, tant j'étais heureuse. »

Je reviendrai vendredi ou samedi. Je ne pense pas pouvoir raconter mon voyage dimanche. J'ai besoin de me retirer à l'écart pour prendre quelque repos.

Les Faures de Barcelone, 24 mai 1853.

Je suis arrivé heureusement chez nos amis V*, après avoir fait depuis Chabeuil une charmante course à pied, entre des haies fleuries, admirant plusieurs fleurs nouvelles, au milieu de vergers et de collines dont l'aspect est si pittoresque, qu'on croit rajeunir entouré de tant de fraîcheur. V* était venu à ma rencontre à Chabeuil ; mais il m'a manqué parce ce que je suis arrivé par la première voiture.

Après le dîner, nous sommes partis pour Combovin, par une pluie continuelle. Nous avons eu, dans une grange, une nombreuse assemblée, et j'ai pu m'assurer que le Seigneur a agi puissamment dans ce village, depuis ma visite de cet hiver. Je ne pouvais pas suffire à toucher la main de ces nouveaux frères. Il paraît que, durant la semaine

de Pâques, ils se sont réunis tous les jours entre eux, et, dans ce seul petit village, une douzaine de personnes ont été touchées à salut pendant ces quelques jours. — Nous avons été voir des amis dans un charmant petit vallon. Le matin, j'ai fait une promenade dans les prés tout blancs de narcisses. Nous nous sommes rendus de là à la tour de Barcelone, où une réunion avait été convoquée pour midi. Je crois vraiment que ce réveil, au lieu de s'éteindre, va en croissant. Plusieurs personnes ont prié pendant une heure entière que nous sommes restés à genoux. Une femme, qui ne sait pas lire, disait dans sa prière : « Seigneur, fais-nous passer » ce Jourdain de la mort, comme Israël, à pieds » secs. » Un autre se réjouissait de se promener bientôt dans les rues de la Jérusalem d'en haut. « Bénis mon papa, disait un des enfants de V*. Que sa bouche annonce à beaucoup d'âmes le message de paix. »

Il y a un moment, je me suis retiré à l'écart au bord d'un petit torrent. Il était 3 ½ heures et j'ai pu joindre mes prières à celles de mes frères de Lyon. J'ai passé un bien doux moment au milieu des aubépines fleuries.

Nous avons, ce soir, une réunion de cène où nous attendons beaucoup de monde, malgré la dis-

tance, la pluie et le vent. Nous partons demain matin pour Mens où, j'espère, nous arriverons vendredi soir après avoir tenu plusieurs réunions en route.

Mens, 28 mai 1853.

Me voici à Mens depuis hier. Nous y sommes arrivés à 4 heures du soir, après être partis d'un village du Vercors à 4 heures du matin, en passant par des cols couverts de neige. Je me suis mis en route avec V* le mercredi, et nous nous sommes rendus dans la vallée de Quint après huit heures de marche dans les montagnes. Nous avons traversé les gorges d'Omblèze, véritable déchirure de rochers au fond de laquelle coule un torrent. Du haut de ces rochers, tombent des cascades dont l'une est presque aussi belle que celle du Trient. C'est là qu'à l'entrée de la gorge, j'ai trouvé aux parois du roc, des touffes magnifiques de gentianes sans tige. J'en ai aussi retrouvé au sortir de la gorge, sur une pelouse toute bleue, à dix pas de pommiers en fleurs. Nous avons ensuite passé le col de la montagne d'*Ambel*, après une montée de deux heures. La pluie n'a pas cessé pendant toute cette première journée, qui s'est passée sans accident. — Après

avoir passé le col d'Ambel, nous sommes descendus dans le premier hameau de la vallée de Quint appelé *le Touzon*. Nous étions si fatigués de la pluie et des mauvais chemins, que nous ne pouvions plus avancer. Nous arrivons chez des amis, mais la maison était fermée; tout le monde était aux champs. On arrive enfin, on allume du feu. Le soir, réunion dans la maison de ces amis; le garde y assistait avec son fusil. Le lendemain, jeudi, nous nous sommes rendus chez un ami D. A midi, nouvelle réunion. Comme cet ami connaissait le chemin de la montagne, nous l'avons engagé à nous accompagner et nous nous sommes mis en route pour aller coucher dans un village des montagnes du Vercores, nommé *Rousset*. Nous nous sommes arrêtés au bord du chemin, et là, assis sur le gazon des Alpes, nous avons fait vers les 4 ou 5 heures un délicieux repas avec des noix et du pain que notre frère avait pris dans son sac, ayant devant nous un plateau entouré de montagnes, où se trouve le village de Vascieux. C'est un pays froid, où ne croît plus un arbre fruitier, couvert de pâturages et de champs, ayant de loin en loin des maisons isolées, couvertes de chaume, et à côté, quelque bouquet de hêtres. Puis nous sommes descendus au village de Rousset, par un chemin semblable à celui de Gryon

à Frenières. On ne peut décrire la fraîcheur de cette végétation alpine. Il y avait en particulier des prés, qui étaient dans la première fraîcheur du printemps avec des îles de soucis de marais qui semblaient de l'or.

Nous sommes arrivés dans une petite auberge où l'on ne voit, en fait de voyageurs, que des marchands de bétail qui traversent les montagnes.

Le plafond de notre petite chambre était soutenu par deux poutres, parce qu'il s'était à moitié écroulé. V* était sérieusement inquiet qu'il n'achevât de tomber pendant la nuit. A 2 heures, deux maquignons, nos plus près voisins, se sont levés, et nous aussi. Nous avons déjeuné avec des œufs, du lait et du pain, et quand j'ai demandé notre compte : « C'est 30 sous, m'a-t-on dit. — Pour nous trois ? — Oui, Monsieur. » — On voit que les touristes ne sont pas encore venus par ici. »

Nous nous sommes mis en route, pleins de courage. Pendant deux heures, nous avons remonté le fond de la vallée, en suivant un chemin qui m'a continuellement rappelé celui de Bex à Frenières ou des Plans à Pont-de-Nant. Le torrent bouillonnait au fond, se précipitant en cascades ; les deux pentes étaient couvertes de bois de hêtres mêlés de sapins. A chaque instant, on voyait au bord du

chemin jaillir, du milieu de la mousse, des sources abondantes. Puis nous sommes arrivés aux premiers pâturages, tout fleuris de crocus bleus et blancs, puis à des jardins de renoncules des Pyrénées, puis à des champs de soldanelles, — oui de soldanelles! Malgré la pluie, je ne pouvais m'empêcher de remplir mes poches, mon portefeuille, et jusqu'à mes traités religieux de ces charmantes fleurs, que je ne cessais de contempler et de faire admirer à mes compagnons qui ne comprenaient rien à mon enthousiasme. D. qui était venu vendre à Lyon ses racines de gentiane, ne pouvait comprendre qu'on pût se donner la peine de cueillir des plantes qui n'eussent pas quelque vertu. Quand je m'étais arrêté un moment, il me fallait courir pour les rejoindre, tenant mon parapluie d'une main et mon chapeau, rempli de fleurs, de l'autre. Nous nous sommes perdus dans le brouillard, qui nous a atteints sur ces sommets élevés. Au moment où nous ne savions plus de quel côté nous diriger, nous nous sommes souvenus de nos marchands de bœufs qui nous avaient devancés. Nous avons crié, et ils ont pu entendre notre voix et nous répondre. Après une heure de montée depuis les gazons, nous sommes arrivés à un chalet isolé, appelé *Prapeyret,* situé derrière la montagne de Glandasse. Je

croyais que nous étions arrivés au col, mais il a fallu monter pendant une heure encore. Depuis ce moment, nous avons eu presque toujours des pentes de neige, au milieu desquelles sortaient de temps en temps des monticules de gazon qui formaient des îles de printemps toutes couvertes de fleurs, surtout de renoncules. Arrivés au sommet du col, le vent était si violent que nous ne pouvions presque plus nous tenir debout. La neige tombait et avait remplacé la pluie. Mais quel spectacle ! A travers les éclaircies des brouillards et leurs colonnes qui nous arrivaient par le col, nous découvrions le sommet du grand *Veymont* à notre gauche, et à notre droite le fameux mont *Aiguille,* l'une des sept merveilles du Dauphiné. Depuis ce moment, nous n'avons cessé de descendre, d'abord sur des pentes de neige, puis dans des chemins de montagne pierreux. Le premier hameau que nous ayons trouvé du côté de Mens, s'appelle *Piala*. Il est situé sur des vergers en pente. — En quittant le village des Portes, j'ai eu un spectacle ravissant: à mes pieds, un frais bassin de verdure couvert d'une vraie neige de narcisses, et entouré de pommiers en fleurs; au-dessus, le village et ses maisons blanches; plus haut encore, le mont Aiguille et le Veymont, entre lesquels nous venions de passer et qui dominaient

les avant-monts. Nous sommes arrivés à Mens avec des bouquets de narcisses, que nous ne pouvions nous lasser de cueillir. Je viens de nommer le mont Aiguille: s'il y a une chose qu'on ne puisse décrire parmi les choses d'ici-bas, c'est bien ce roi des montagnes. Figurez-vous un rocher qui forme un carré long, ayant les quatre faces perpendiculaires, chacune deux ou trois fois aussi haute que la paroi de la Tour d'Aï, et ce gigantesque rocher se dressant dans les nuages sur une montagne qui lui sert de piédestal. Nous nous sommes trouvés, en descendant le col, en face d'une de ces parois, à laquelle peut bien s'appliquer ce que Gaudin dit de la pyramide du Cervin : *stupendâ altitudine.* Je ne pouvais en détacher mes regards. C'était à peu près la longueur de la Tour d'Aï, vue de la plaine du Rhône. — Puis, arrivés dans le bassin de Mens, nous ne voyions plus qu'une colonne semblable à une aiguille: c'est que le massif de rochers ne nous présentait plus que sa face étroite, ce qui en change entièrement l'aspect. Nous avons rencontré un jeune homme qui l'a gravie l'année dernière; le sommet est une pelouse parfaitement unie.

Mens fait partie d'un vaste bassin, qui forme une espèce de plateau, coupé par de nombreux torrents,

affluents du Drac, et entouré de tous côtés d'un cercle de hautes montagnes. C'est là qu'il faut aller pour voir la *neige des narcisses*. C'est pendant des heures, qu'on peut se promener au milieu de ces prés tout blancs.

Mens, qui est surtout dominé du côté du midi, est une petite ville, ou plutôt un joli bourg, situé au milieu de magnifiques vergers d'une végétation alpine.

Je suis logé chez le cher M. Cadoret, qui me demande de rester quelques jours avec eux.

Dimanche, 4 heures. J'ai prêché ce matin à un nombreux auditoire. Il y avait, malgré une pluie continuelle et des chemins détrempés, de 12 à 15 cents personnes. Tout était rempli, les couloirs, l'escalier de la galerie et de la chaire, et beaucoup de gens ont dû s'en retourner faute de place. Ces gens sont venus de une, deux, trois, quatre lieues. Je ne voyais à la lettre que des têtes. Tu peux comprendre combien j'étais ému, en me trouvant dans cette chaire de Neff. Dieu a singulièrement béni ma Parole. Il y avait des moments où, au récit du premier réveil de Mens, tout l'auditoire sanglotait; j'ai dû m'arrêter un moment. Je crois que Dieu nous prépare, pour ce soir où nous prenons la cène, les bénédictions de Montmeyran......

Je reprends la plume tout ému. J'ai dû laisser ma

lettre un moment, M. C* étant venu me chercher, pour que je me rendisse auprès d'une vingtaine de jeunes filles, qui étaient venues tout en larmes demander qu'on priât pour elles. Oh! que Dieu est bon! Son Esprit est déjà descendu sur quelques âmes. Oh! que ce soit le commencement d'un réveil pareil à celui de la Drôme! Une de ces jeunes personnes disait, dans sa prière : « Seigneur, Seigneur! souffle des quatre vents! Tu connais le chemin de notre vallée. Bénis tes serviteurs qui sont venus la visiter. Donne-leur, comme à Elisée, de ton Esprit autant qu'à deux! Seigneur, je suis la plus petite en Israël; je suis seule dans mon village. Donne-moi de te glorifier. » — J'ai dû arrêter ces larmes, qui, quoique douces à voir couler, me font toujours un peu peur. J'ai laissé ces jeunes filles et je suis venu continuer ma lettre. — Depuis longtemps, je n'avais pu pleurer comme aujourd'hui. Je crois que rien n'est puissant comme l'humiliation, pour attirer la bénédiction de Dieu. J'étais moi-même humilié, en entendant ce cher ami Cadoret m'appeler un apôtre que Dieu leur avait envoyé. Hélas! s'il pouvait percer la paroi comme Dieu!...

Je crois devoir rester encore lundi et mardi. On réclame des prédications tous les jours.

Nous irons dans les villages pendant le jour et nous reviendrons à Mens pour le soir. Je m'arrêterai à la Mure, puis je me propose d'aller à Allevard, ensorte que je ne reviendrai que vendredi. Je comptais bien ne pas dépasser les dix jours; mais il m'est impossible de résister à ce qui me paraît un appel de Dieu. Je ne puis faire autrement que de répondre à tant de besoins. L'Eglise de Lyon s'en ressentira en bénédiction: « Celui qui arrose sera arrosé. »

Mon cher V* nous quittera demain. C'était si doux pour lui, de se voir entouré de tous ces amis auxquels il avait annoncé l'Evangile, il y a 23 ans! Ces braves gens, malgré les pluies, sont venus à toutes les réunions, à 10 heures, à 2 heures et à 8 heures. Ce soir nous prenons la cène, pour terminer ces belles journées. Puisse cette cène être bénie comme celle de Montmeyran!

Aigle, 10 juillet 1858.

Me voici arrivé à Aigle après un pénible voyage, surtout de Bellegarde à Genève, où je n'ai pas cessé d'avaler la poussière. De Genève à Ouchy, j'ai joui d'une de ces matinées dont le souvenir ne s'ef-

face pas. Combien j'aurais voulu vous avoir près de moi pour admirer ensemble nos belles montagnes qui se réflétaient dans cette eau si bleue! Il semble toujours, quand on la revoit, qu'on ne l'a jamais vue si bleue et si pure; puis le soir, assis sur la banquette de l'omnibus *la Dame du Lac,* j'ai admiré ces beaux vergers éclairés des rayons du couchant. Les montagnes étaient toutes rouges! Je monterai probablement aux Agites depuis Corbeyrier, pour y passer quelques jours et pour satisfaire le besoin d'air de montagne qui, même à Aigle, ne me laisse pas de repos.

Remercie encore beaucoup nos amis de Lyon, qui ont tout fait pour faciliter mon voyage. Je crois que je serais tombé malade, si j'étais resté plus longtemps.

Aigle, août 1853.

Je suis revenu samedi de ma course dans les montagnes de Bex. Mercredi, je suis arrivé aux Plans en passant par Ollon, Antaigne, Fenalet, Champ-Lyvert et Frenières. La soirée était de toute beauté. Les gazons avaient la fraîcheur du printemps et le soir les rochers du Muveran étaient éclairés encore, pendant que le vallon était dans la

nuit. J'ai passé de doux moments avec le brave J* et son oncle malade.

Le lendemain, jeudi, je suis parti à 5 ½ heures pour remonter le torrent jusqu'au pont de Nant; puis je suis monté à la Varraz, où je suis arrivé au moment où les vachers faisaient rentrer les vaches. Après une halte dans un chalet, je me suis mis en route pour Anzeindaz, en passant par la Boulaire. Les gazons sont déjà bien jaunes; plus de fleurs; mais en revanche les sources sont abondantes à cause des grandes pluies. Au moment où j'arrivais sur le col qui sépare Anzeindaz de la Varraz, j'ai entendu une effroyable détonation; c'étaient des blocs qui se détachaient des Diablerets. Le ciel était obscurci par la poussière. J'ai passé deux jours à Anzeindaz, occupé à me promener le long du ruisseau, à boire de ses eaux glacées et à causer avec quelques amis. Le vendredi, je me suis mis en route pour Gryon en traversant Solalex, Cergnemin, Aiguerossaz; j'ai pris par les sentiers, selon mon habitude. Je ne puis dire avec quelle émotion j'ai traversé tous ces petits chemins, dont chaque recoin éveille un souvenir. Personne dans les prés; tout le monde était dans les montagnes pour serrer les foins. Personne non plus au village. Je n'ai, pendant tout ce trajet, rencontré qu'une jeune

fille que je n'ai pas reconnue. Il m'a fallu quitter la maison de Jeanne-Marguerite sans l'avoir vue. Je suis descendu à Champ-Lyvert. Le soir, nous avons eu une bien douce réunion.

Lyon, 5 septembre 1853.

....J'ai fait la route très agréablement, à côté d'un jeune savant italien, amené à l'Evangile, et qui m'a reconnu pour m'avoir vu aux réunions de Montmeyran. Il est de Pise et a été converti par la lecture d'une vieille Bible de Diodati, qui s'est trouvée parmi des bouquins achetés dans une vente. Il demeure à Valence, où il donne des leçons. Sa conversation m'a fait oublier la longueur de la route. Arrivé à Lyon, je me suis fait descendre devant notre maison. Quel vide, en entrant dans ces grandes chambres!

Lyon, 8 septembre 1853.

J'ai des moments de mal du pays, comme ce printemps. Mais je sens que je suis coupable, et, quand je me jette à genoux pour crier à mon Dieu,

la soumission descend, et je suis alors si heureux ! Ah ! oui, il est doux de faire l'expérience du bois jeté dans les eaux de Mara et qui les rend douces ! Je crois même qu'il est bon pour la vie spirituelle, d'être sevré de certaines jouissances qui remplissent trop le cœur.

Pourrai-je rester à Lyon ? Ce climat me tue à la longue ; je suis si vite fatigué.

Lyon, 29 septembre 1853.

Nous avons beaucoup souffert, dans cette dernière année. Si le Seigneur trouve à propos de prolonger l'épreuve, oh ! que nous puissions courber la tête et profiter pour notre sanctification, de tous ces coups de sa main paternelle. Je suis effrayé, pour ma part, de voir la facilité avec laquelle la branche, qui a ployé un moment, se relève dès que le poids est ôté. Il y a des moments où je suis découragé, en voyant combien la sanctification avance peu, combien je connais peu cette mort à moi-même, à ma volonté. Ah ! que de fois je m'écrie : « Misérable que je suis ! » Je soupire après la sainteté, et l'énergie me manque pour combattre. J'ai été sérieux et béni pendant les premiers temps de

ma solitude ; mais je crois qu'à la longue, elle est funeste à l'âme.

Nîmes, 6 mars 1854.

Arrivé à Nîmes samedi soir avec nos amis S*, je me propose de me rendre à Farnac avec eux. Je suis moins bien depuis que j'ai quitté la mer. Combien cet air m'a soulagé ! Je suis reconnaissant envers le Seigneur pour ces deux jours passés à Marseille. Je suis encore tout ému de ce spectacle si grand et si nouveau pour moi. Samedi matin, il a fallu *m'arracher* à ce rivage, où j'ai passé de si doux moments. Je lisais le Ps. CIV et je ne pouvais me lasser de répéter ces mots : « Cette mer grande et spacieuse où se promènent les navires ! » Mais toutes les joies et les jouissances ont une fin.

Je suis à Nîmes chez Mme B*, qui demeure avec son frère, M. G*. Ces chers amis me comblent de soins et d'affection. Hier, j'ai visité avec M. G. les antiquités de Nîmes. Depuis une colline qui domine la ville et où se trouve une ancienne tour romaine qu'on appelle la *Tour-Magne*, on a Nîmes à ses pieds, puis tout autour un horizon immense : d'un côté, des collines toutes couvertes d'oliviers

aussi loin que le regard peut s'étendre; de l'autre, les vastes plaines du département du Gard, et à l'horizon le mont Ventoux, qui se dessine comme un nuage blanc.

Alais. Assis au bord du Gardon, sur une pierre, j'ai devant moi les Cévennes, au pied desquelles Alais est situé. C'est toujours la nature du midi, c'est-à-dire un autre monde que le nôtre: rochers et montagnes calcinées et toutes couvertes d'oliviers, avec de petites maisons blanches dans chaque propriété.

Plus au fond, sont les châtaigners, dont les forêts couvrent les pentes des montagnes. Le Gardon quitte les Cévennes à Alais, pour couler paisiblement dans une large vallée située entre des collines peu élevées. Dans la plaine, sont les mûriers et quelques-uns de nos arbres fruitiers, mais en petit nombre. Je le répète, c'est une autre nature que la nôtre. Il fait un temps ravissant, un soleil radieux, mais déjà trop chaud pour moi.

Le Vigan, 11 mars 1854.

Je suis depuis trois jours au Vigan, chez des amis qui me prodiguent tous les soins possibles.

Malgré cela, je souffre encore. Pourtant je respire l'air le plus délicieux, je me promène à la fraîcheur dans cette fraîche vallée. Figure-toi un vallon assez large, dont les pentes sont toutes couvertes de châtaigners et de mûriers; dans le fond, des vergers tout fleuris et dont l'herbe est déjà si haute, qu'on la faucherait. Cette fraîcheur de la végétation est due à une source, qui jaillit au pied de la montagne, à deux minutes du Vigan, tellement limpide et abondante que l'on croirait voir un torrent. On utilise cette eau pour arroser les beaux vergers, tout plantés de mûriers. Partout des canaux d'irrigation, des filets d'eau, qui sortent même à travers les fentes des murailles.

Mais ce qui est encore plus beau que les vergers du Vigan et que les collines s'étageant jusqu'aux montagnes, c'est le grand nombre d'enfants de Dieu. Figure-toi que, si toutes les dénominations étaient réunies, il y aurait plus de 400 chrétiens sur une population de 7000 âmes. Il n'y a presque pas de maisons dont R* ne me dise : « Voilà où demeure un frère, une sœur. » Ce cher ami aura la bonté de me conduire à Nîmes dans son cabriolet. J'éviterai ainsi les voitures publiques, que je redoute maintenant.

A M. V*, ÉVANGÉLISTE.

Lyon, 23 mars 1854.

Cher ami,

J'aurais voulu pleurer, l'autre jour, en pensant que je devais renoncer à vous voir. Quand j'ai su que je ne vous avais manqué à Valence que d'une heure, mes regrets n'ont fait qu'augmenter. — Qu'il m'en a coûté de me priver de la visite que je vous avais promise! Et encore à présent, je ne puis penser à vous, cher ami, à votre chère famille et à tous nos frères et sœurs de la Drôme qui veulent bien me garder un si doux souvenir, sans que mes yeux se remplissent de larmes. — Je ne puis vous exprimer l'affection que je sens dans mon cœur pour vous. Dieu sait combien j'aurais désiré de me retrouver dans vos chères réunions et d'adresser quelques paroles d'encouragement et d'exhortation à toutes ces âmes que Jésus a rachetées par son sang. J'ai dû me priver de cette joie.

J'étais allé dans le midi, pour y donner quelque repos à mon corps fatigué. Mais j'en suis revenu abîmé de fatigue et, je crois, assez malade pour de-

voir renoncer à mon projet de me rendre dans la Drôme. Je ne pouvais presque pas me décider à ne pas vous aller voir. Rarement j'ai eu un moment aussi pénible. Maintenant je me sens pressé de vous expliquer, par ces lignes, ma conduite à votre égard. J'ai un besoin urgent de repos, et nos amis de Lyon, quoique n'ayant personne pour me remplacer, exigent que je parte un de ces premiers jours pour prendre une vacance de deux ou trois semaines, avant de commencer mes fonctions à Genève.

Je souffre tellement depuis six semaines, que si vous m'aviez vu à Valence, vous m'auriez dit vous-même de ne pas aller chez vous. Et maintenant dites à ces frères et amis, que je les porte sur mon cœur, et que je les recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce, qui peut les édifier et leur donner l'héritage avec tous les saints. Adieu, adieu bons amis, mes chers frères, au milieu desquels j'ai passé en annonçant la Parole de Dieu. Je ne nomme personne, parce que mon papier ne suffirait pas. Embrassez vos chers enfants pour moi. Remerciez encore votre femme de la douce hospitalité que j'ai trouvée chez vous. Je pense bien souvent à cette chère petite chambre. Adieu.

Agites, 17 juillet 1854.

Tu auras reçu de moi une première lettre, puis un second message silencieux par le moyen de nos chères fleurs des Alpes. Elles ont été cueillies au bord des lacs de Nervaux et de Lioson. J'ai fait une course assez longue; je suis tout étonné de pouvoir marcher un peu longtemps sans fatigue.

Hier soir, à 9 heures, nous avons eu une vive émotion. Nous venions d'entendre un coup de tonnerre extraordinaire. C'était comme un coup de fusil, tiré à côté du chalet. Un instant après, le vacher se précipite à notre porte : « M. le ministre ! sortez vite ! » Et que voyons-nous ? Sur le sommet du roc de la Sarce, où nous sommes montés l'année dernière, un sapin tout en feu, allumé par la foudre. Le sapin a brûlé pendant quelques instants. Au milieu de la nuit la plus noire, on voyait des gerbes d'étincelles monter en tourbillonnant vers le ciel. Nous étions émus, et j'ai dit à la famille du vacher, qui était venue se réfugier en tremblant dans la chambre : Qu'est-ce que cette scène, à côté de celle qui aura lieu, lorsque Jésus viendra comme l'éclair, qui paraît en Orient et se fait voir aussitôt en Occident ? C'est alors que les hommes inconvertis se lamenteront et se frapperont la poitrine.

GENÈVE

Chalet des Agites, 27 juillet 1854.

Mon cher Georges,

Permets-moi de t'adresser ces quelques lignes, pour te prier de dire à notre père d'aller réclamer à la poste une boîte de fleurs des Alpes. Ce sont des souvenirs d'autrefois: « doux souvenirs! » comme dit Bost dans ses Mémoires. Il verra le *Rhododendron hirsutum,* trouvé dans la montagne de Tanney au pied des Tours d'Aï, du côté de l'Eau froide. L'arole ou *Pinus cembra* se trouve aussi sur cette montagne. J'ai encore trouvé dans le même endroit l'*arenaria polygonoïdes,* que nous avions

vue au glacier de Paneyrossaz, dans une course avec Adolphe Lèbre. Ce sont, je le répète, de doux souvenirs et pourtant on ne les cueille pas sans tristesse. « O jeunesse! ô matin! ô printemps! »

Genève, 5 août 1854.

Je n'ai pu t'écrire plus tôt, parce que j'ai eu beaucoup à faire en arrivant; puis dimanche, après l'Oratoire, M. S* m'a emmené à son chalet du Vengeron pour une agape, qui a eu lieu dans l'après-midi, et à laquelle il avait invité les frères et les sœurs de son quartier de St. Gervais. Assis sous ces beaux ombrages au bord du lac et en face du Mont-Blanc, nous étions heureux. Plusieurs frères ont parlé. Il y avait aussi les chers Madiaï.

Le lendemain j'ai fait des visites jusqu'au soir, que je suis allé dîner chez M. Fazy-Alléon, avec les amis Gaussen et D'Espines. Nous avons passé une partie de l soirée sur le balcon. M. Gaussen nous a lu le Psaume XXIV : « La terre appartient à l'Eternel. » C'était si beau de l'entendre nous parler de la gloire qui attend cette terre, lorsque Christ paraîtra.

Pendant le dîner nous avions eu une conversation assez vive, et qui est devenue très générale, sur *la robe*.

Aigle, 5 mars 1855.

J'ai trouvé mon père plus malade que je ne l'avais pensé. J'étais bien ému en ouvrant la porte, et j'ai été frappé de son visage altéré. Tu peux comprendre sa joie, son émotion en me voyant. Il me serrait dans ses bras en pleurant : « C'est la dernière fois que tu viens me voir! » — « Tu es ma joie, me disait-il, après notre Seigneur Jésus-Christ. » — Il m'a été bien doux de pouvoir lire et prier avec ce bien-aimé père, qui a toujours été si tendre, si affectueux pour moi. Du reste je lui ai trouvé cette touchante humilité qui m'a toujours frappé chez lui.

Chalet des Agites, juillet 1855.

J'ai été bien fatigué de la montée. Décidément les forces s'en vont, même à la montagne, et je ne sais si je pourrai y venir encore longtemps. Du reste j'ai une impression triste de ce chalet inhabité ; pas même des vaches ; point de lait et, pour surcroît, point d'eau à la fontaine ; il faut descendre jusqu'au ruisseau. La montagne est toute triste sans vous.

Lucerne, le 5 août 1855.

Me voici dans ce magnifique Lucerne, et je suis tout à fait bien. Une course que j'ai faite hier dans l'Unterwald avec M. B*, a achevé de me rétablir.

Mme S* m'a dit que ce qui l'attirait toujours à Lucerne, c'était, outre le panorama des Alpes, la beauté des teintes du soleil couchant sur les collines qui bordent le lac. Et en effet, je n'ai nulle part vu les teintes du soleil couchant sur les gazons, aussi douces. Cette lumière entre dans l'âme, comme l'amour du Seigneur dans le cœur, d'une manière tendre et irrésistible. Aujourd'hui il pleut. Je t'écris avant notre réunion, qui doit avoir lieu à 11 heures. Nous l'avons fait afficher dans les hôtels de Lucerne, et nous ne savons encore s'il viendra du monde.

Lucerne, le 7 août 1855.

J'arrive du Righi, où nous sommes montés lundi matin, et je pense que nous avons eu la plus belle soirée de tout l'été. C'est au-dessus de toute description : d'un côté, toute la chaîne des Alpes avec ses aiguilles et ses glaciers, depuis le Sentis dans

l'Appenzell, jusque près du Sanetsch; et de l'autre, toute la plaine suisse et ses collines, qui ondulent à l'horizon avec leurs lacs et leurs rivières, avec des bois, des champs, des maisons, des villages.

Mais ce qui m'a plus frappé que le panorama lui-même, c'est la position du Righi au-dessus du lac de Zug. En voyant ce lac si bleu sur lequel on plonge, on voudrait crier d'émotion. Je ne sais pas si ce charmant lac n'a pas des eaux encore plus bleues que celles du Léman à Montreux et à Chillon. Deux presqu'îles, sur la rive gauche, s'avancent assez pour former des golfes gracieux. Enfin c'est là que mon regard était attiré le plus souvent. — Nous avons eu un coucher de soleil splendide, la montagne était en feu. Je voyais au-dessous du sommet où j'étais assis, la foule des voyageurs qui regardaient à l'horizon; les visages, les vêtements, étaient éclairés de ces teintes du soir qui rappellent celles de la transfiguration. Les troupeaux de vaches qui paissent jusque sur le sommet, étaient aussi dorés des derniers rayons.

Quant aux fleurs, j'ai trouvé encore au sommet quelques dryades, que j'ai ceuillies en pensant à vous. Mais la fleur qui était dans sa gloire, c'est le rhododendron velu. Les pentes de la montagne,

du côté de Küssnacht, en sont couvertes. Je me suis penché pour les voir au moment où le soleil couchant les éclairait. On aurait dit du feu.

Aigle . . . . 1855.

Tu auras appris, par mon billet de hier, mon heureuse arrivée à Aigle, au milieu de mes chers parents. J'étais un peu fatigué hier au soir; mais aujourd'hui je suis bien. J'ai passé une partie de la journée dans le verger du bourg, qui est délicieux de fraîcheur. J'aime tant à me promener dans le jardin, par ce beau soleil d'automne! Ce matin j'ai fait mon pèlerinage accoutumé au delà du pont.

J'ai été tous ces jours heureux dans mon âme. Il y a des moments où la vie chrétienne vous apparaît sous un jour tout nouveau. Je demande à Dieu qu'il me fasse mieux réaliser cette mort aux choses d'ici-bas, ensorte que je puisse désirer d'être semblable à Jésus-Christ dans sa mort. Quelle distance entre les discours et la pratique! On voudrait se cacher le visage dans les mains!

Je suis déjà très heureux des moments de sérieux que Dieu m'a donnés, en attendant mieux.

Je te dirai que je lis Bost[1] avec un plaisir particulier. C'est étonnant, les rapports que nous avons ensemble, sauf sa foi que je n'ai pas : même mélancolie ; mêmes combats spirituels ; mêmes besoins missionnaires ; même vie un peu nomade avec force déménagements et emballages ; même aversion pour la théologie systématique. — Il y a peu de lectures plus attrayantes pour moi.

Chalet des Agites, 28 juin 1856.

Me voici encore une fois sur mes hauteurs. En arrivant, je suis allé à notre cachette sur le roc. Là j'ai lu le Psaume CIV et j'ai prié pour vous. Je désire vivement que ces jouissances soient sanctifiées par la présence du Seigneur. J'ai bien souffert de la chaleur hier, et je jouis d'autant plus de cet air si frais.

La première fleur que j'ai trouvée, c'est notre orchis rose, à la même place ; les orchis noirs ne sont pas même visibles. Il faut bien que ce soit une espèce distincte. — Hélas ! je n'ai plus la joie de faire part de mes découvertes et observations

[1] Ses *Mémoires*.

botaniques à notre cher père. Je ne puis croire à ce départ. Mais il a des fleurs meilleures à cueillir!

Nous regrettons tant que vous ne puissiez voir notre table chargée, à la lettre, de bassins de fleurs. Ici, un vase tout rempli de «l'or parfumé des auricules,» comme dit le cher Lèbre; là une assiette éclatante de rhododendrons mêlés avec des gentianes sans tige; plus loin, un grand pêle-mêle de soldanelles, renoncules des Alpes, silènes sans tige, saxifrages, anémones, etc. Nous avons trouvé deux soldanelles du blanc le plus pur.

Chalet des Agites, 17 juin 1858.
Sous les Sapins.

Je t'écris quelques mots au milieu d'une de ces scènes de la montagne, qui me font toujours battre le cœur. Le vent chasse avec furie ces colonnes de nuages qui rasent les gazons et nous enveloppent tout à coup. J'entends au-dessus de ma tête ce bruit mystérieux du feuillage des sapins, agités par le vent: ce sont comme les graves harmonies d'une harpe éolienne.

Mais je ne me reconnais plus, avec ma description des nuages. Je ne me croyais plus guère sus-

ceptible d'enthousiasme, et voilà que j'en sens une fibre se réveiller en moi! C'est peut-être l'indication d'un léger mieux. Je me sens, en effet, un peu plus de force pour la marche. Ce matin, j'ai pu parler de l'Evangile aux vachers du chalet D*.

Il y a ici un jeune homme malade de la poitrine. La montagne lui a déjà fait beaucoup de bien. J'ai pu aussi lui dire quelques mots du Sauveur. J'écris une grande partie de la journée sous mes sapins, et je lis mon *Tschudi*[1]. — J'ai soif de solitude et de repos.

Bordeaux, 13 novembre 1858.

....J'ai passé le lundi et le mardi à Saint-Etienne, où j'ai été rempli de joie en apprenant que six personnes avaient été converties par la Parole que j'ai annoncée ce printemps. Le mercredi, j'ai prêché à Clermont. Le jeudi, je suis parti pour Orléans. Arrivé dans cette ville, le soir, et devant partir pour Bordeaux au milieu de la nuit, je me suis couché sur les bancs, très bien rembourrés, d'une salle d'attente bien chaude, où j'ai dormi mieux que

[1] *Les Alpes.*

dans un hôtel, n'ayant pas l'angoisse de ne pas me réveiller pour l'heure du départ.

Je puis vous dire, *en vérité*, que je suis mieux..... Je crois que Dieu bénit mon séjour et ma prédication. Je vais dans un moment me rendre auprès d'un nègre qui, m'a-t-on dit, a trouvé dimanche soir la paix de son âme. Je ne regrette donc pas d'être venu; je crois que c'est Dieu qui m'a appelé à cette œuvre.

.... Tout est grand ici, la ville, le fleuve, les vaisseaux qui remplissent le port, au nombre de plusieurs centaines. Les rues sont larges; il y a de l'air, de la lumière. La population n'est pas entassée, parce que les maisons ne sont pas élevées.

Sainte-Foy, 22 novembre 1858.

C'est de chez M. Henriquet que je t'écris ces lignes. — La Dordogne coule lentement devant moi, dans son lit paisible, creusé entre deux chaînes de collines couvertes de vignes, d'arbres et de champs. Ce soir, après ma prédication à Sainte-Foy, je dois partir, au milieu de la nuit, avec le cher John Bost qui me conduira à la Force, où Dieu lui a donné d'ouvrir des maisons de miséricorde sur lesquelles

repose visiblement sa main de Père. — Mais ce qui m'a consterné en arrivant, c'est de trouver le cher J. B. Delhorbe à peu près sans espoir de guérison. Je suis entré un moment. Il m'a reconnu et m'a salué pour toute la famille Bridel.

Je continue, par la grâce de Dieu, à me porter si bien que j'en suis confondu. — Vous allez ne pas me reconnaître.

Hier au soir, au moment où je suis entré dans la chapelle de Saint-Aulaye, l'assemblée a entonné le cantique : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de tes serviteurs, » etc.

J'espère retourner à Bordeaux jeudi ; je dois y prêcher le soir. Je ne puis faire autrement que d'y passer le dimanche 28. L'auditoire va en croissant de réunion en réunion. Il y avait dimanche soir beaucoup de personnes debout. Je vois avec plaisir que cet auditoire se compose de toutes les classes de la population, gens du peuple et gens lettrés. Mon jeune nègre est dans la joie du salut : du reste il s'appelle Joyeux, ce qui est de bon augure. — Je suis confus de tous les témoignages d'affection qu'on me donne. J'ai eu rarement un saisissement comme celui que j'ai éprouvé, lorsque dimanche, m'étant rendu près du port, j'ai vu, au moment où la marée a commencé à redescendre, les 500 navi-

res qui remplissaient ce beau bassin, tourner sur eux-mêmes et exécuter tous le même mouvement, comme s'ils eussent entendu l'ordre de quelqu'un ou vu le signe donné par une main invisible.

Saint-Sauvent, 15 mars 1860.

Il m'a été impossible de t'écrire plus tôt. A Sens, où je comptais le faire, je n'ai pas eu un moment. Avant la réunion, j'ai voulu, pendant qu'il faisait encore jour, faire le tour de la ville, revoir les endroits que nous avons habités : La Vannerie, Saint-Antoine, Saint-Didier. La réunion, tenue dans une chambre, n'était, hélas ! composée que de 20 personnes. C'était profondément triste. Je ne puis dire mon émotion en revoyant tous ces endroits remplis pour moi de tant de souvenirs ! — Quand j'ai revu T*, nous sommes restés longtemps à pleurer dans les bras l'un de l'autre. Mais pense que le cher D*, après avoir perdu trois enfants cet automne et trois ce printemps, a perdu aussi sa chère femme, après la naissance d'un dernier enfant qui vit encore. C'est tout ce qui lui reste. Tu comprends si j'ai éprouvé le besoin d'aller le voir. Nous avons passé la soirée et la nuit ensemble.

Il est admirable de soumission et de sérénité. « Ma famille, me disait-il, me prenait une partie de mon temps, et le Seigneur veut que je l'emploie tout pour lui. »

Je n'ai pas souffert de la fièvre, et c'est étonnant ce que j'ai pu courir dans Paris. J'ai été émerveillé à la vue de tous les embellissements de cette grande cité. Le Louvre, en particulier, qui est maintenant achevé et complètement relié aux Tuileries, m'a fait une profonde impression ! C'est grand! Je ne pensais pas pouvoir encore admirer quelque chose en fait de monuments. — Je ne suis donc pas fatigué comme je l'aurais cru, et j'en bénis Dieu.

Si tu savais quelle émotion j'ai eue en voyant à Sens les fenêtres de l'appartement Saint-Didier, ce balcon vert! Je suis resté un grand moment immobile, à me représenter cet intérieur.

Royan, 19 mars 1860.

Me voici au bord de ce grand Océan, dont je vois les vagues arriver sur la grève avec ce bruit ou plutôt ce mugissement auquel on ne peut rien comparer et qui, par l'orage, s'entend, assure-t-on,

à deux lieues dans l'intérieur des terres. Aujourd'hui, les vagues ne sont produites que par la marée, et pourtant elles viennent se briser contre les rochers de la côte, qu'elles couvrent de leur écume blanche. Nous venons de faire une promenade le long de cette rive, découpée par une multitude de petites anses, par où la vague arrive sur la grève. Partout ailleurs, elle se brise contre des rochers à pic, qu'elle est parvenue à ronger à force de les battre.

Nous sommes montés sur une haute tour en bois, appelée du nom de Malakoff. Il s'y trouve un signal pour indiquer aux navires en mer, pendant la nuit, les bancs de sable où ils pourraient échouer. Au moyen d'un mécanisme très ingénieux, on produit, tantôt une lumière blanche, tantôt une lumière rouge. On voit de là-haut « le monde et sa gloire. » Ce que j'ai vu de plus beau, en fait de scènes maritimes, ce sont les navires de guerre à l'ancre dans le port de Rochefort, au bord de la Charente. Puis nous avons aussi vu la Rochelle, si célèbre par le siége de Richelieu contre les réformés. En fait de pittoresque, rien n'est gracieux comme le cours de la Charente, de Rochefort à Saintes. Dans ses nombreux méandres, la rivière, assez semblable à l'Yonne pour la largeur, parcourt de

grandes prairies, qu'elle découpe en presqu'îles et qu'elle entoure de ses eaux, où se réfléchissent les arbres, les maisons, les châteaux, les bois et les collines dont elle baigne le pied.

Mais voilà assez de descriptions. Grâce à Dieu, ma santé continue à être bonne. Les wagons me procurent toujours quelques maux de gorge ; mais cette fois j'ai été vite soulagé.

Bordeaux, 22 mars 1860.

Parti de Royan, mercredi à 9 heures, je suis arrivé à Bordeaux, après avoir pendant 6 ou 7 heures remonté la Gironde. A Royan elle est si large qu'on est comme en pleine mer, et quoique la surface parût unie comme un miroir, il y a cependant toujours un certain balancement. Une fois que nous sommes entrés dans la Gironde proprement dite, le tangage a cessé. Rien n'est curieux ou plutôt saisissant, comme ces rochers qui bordent le rivage, sans cesse battus par les flots et creusés en grottes. Quelquefois on voit des obélisques isolés, qui ont résisté à la tempête, mais qui finiront par s'abîmer aussi. — Comme l'église de Bordeaux est sans pasteur en ce moment, j'espère y passer encore le dimanche.

Bordeaux, 30 mars 1860.

Hier, vendredi, nous sommes allés passer la journée au bord d'un grand bassin, appelé le bassin d'Arcachon, qui communique avec l'Océan. Mme M* a un frère qui est propriétaire dans la contrée. Il possède au bord de ce bassin, qui est une petite mer intérieure, un domaine de 2000 hectares, c'est-à-dire, je crois, 4500 arpents de notre pays. Il est composé de beaux bois de pins, et surtout de prairies magnifiques, conquises sur l'Océan, comme les *polders* de la Hollande. Mais, tandis que ces derniers sont plus bas que l'Océan et exposés à ses fréquentes irruptions, ensorte qu'il faut les vider au moyen de moulins à vent, les prairies dont je te parle sont au niveau de la mer. Maintenant ces prairies, où paissent des troupeaux de vaches, de chevaux et de moutons, sont partagées en une multitude d'îles, de presqu'îles, de langues de terre, séparées par d'étroits bras de mer, dans lesquels on fait entrer, de l'Océan, des milliers de petits poissons qui grossissent là, et donnent lieu à la pêche la plus abondante que l'on puisse imaginer. Nous sommes arrivés dans une de ces cabanes, où plusieurs des pêcheurs de M. B* faisaient leur repas

de midi. Rien de plus pittoresque que cette scène. Figurez-vous une quinzaine de ces hommes au visage bronzé, avec leur béret bleu sur la tête, faisant rôtir sur un grand brasier des tronçons de superbes anguilles, enfilés les uns au-dessus des autres par une broche de bois. Il m'a fallu participer à ce repas de poissons tout bouillants. — Puis, nous avons traversé en bateau l'un de ces canaux, à l'extrémité duquel nous avons vu lever un filet. On peut presque dire que le filet se rompait. Les anguilles, au contraire, sont harponnées dans la vase avec un instrument à 5 dents qu'on nomme *fouasse* et qu'on lance au fond de l'eau au hasard jusqu'à ce qu'il ramène un poisson. J'en ai vu des milliers se débattre au fond du bateau en attendant de remplir d'énormes paniers, dans lesquels on les expédie à Bordeaux par le chemin de fer.

Rien ne peut donner une idée de cette nature. C'est, comme l'Océan, un horizon sans limite, entouré, d'un côté par les forêts depuis les Landes, et les villages bâtis sur la lisière de ces bois, et de l'autre par les collines qui ferment le bassin d'Arcachon. Sur les bords de ce bassin, on voit des lignes de maisons et des dunes ou collines de sable amoncelé par les vagues de l'Océan, qui, de loin, là où elles n'ont pas été ensemencées de pins, sont

blanches comme des mamelons de neige. Les maisons le sont plus encore; on les blanchit chaque année, et cela avant la fête patronale de chaque village. — Pour en revenir à ces magnifiques prairies, qui s'étendent à perte de vue entre les canaux et ce qu'on appelle les marais salants (bassins où l'eau, en s'évaporant, dépose le sel cristalisé,) elles se trouvent en été peuplées de familles des Landes, qui les afferment et viennent chaque année, y faire la récolte. La famille bivouaque sous des tentes et ne s'en va qu'avec le foin qu'on emporte. Ce foin, qui a cru dans un sol salé, est imprégné de sel et très propre à nourrir le bétail. Après la récolte du foin, l'herbe qui repousse est broutée par les troupeaux jusqu'au printemps. M. B* a un immense troupeau de moutons presque tous blancs. Le soir, lorsque le troupeau revient du pâturage, on permet aux agneaux qui ont été séparés de leurs mères pendant le jour, de les rejoindre dans un parc d'herbe tendre qui se trouve à côté du château. Il faut voir les gambades et les sauts de ces centaines d'agneaux! Au bout d'une heure, on fait rentrer agneaux et brebis pour la nuit.

Je compte partir lundi pour Sainte-Foy et les églises voisines, retourner le samedi à Bordeaux pour y passer le dimanche de Pâques, puis reve-

nir par Orthez et Pau. N'ayez point d'inquiétude: je serai là pour le dimanche 15. Cela fera un mois d'absence. C'est bien assez. Je continue à être passablement; cependant il faut que j'aie les traits bien altérés, puisqu'une dame me disait, l'autre jour : « N'est-ce pas, vous n'avez pas encore tout à fait 60 ans[1] ? »

Chalet de la Sarce, 30 juin 1860.

Je crois décidément être mieux que l'année dernière, et il me tarde que vous le sachiez. J'ai voulu te dire cela avant tout, puisque vous me reprochez de vous parler de fleurs plutôt que de ma santé. Les fleurs! elles sont pourtant bien belles!! Quand vous arriverez, ce sera le beau moment des rhododendrons. Le jour de mon arrivée, je suis allé au lac des Autans; j'ai passé toute l'après-midi, couché sur une pelouse de mousse tout émaillée de soldanelles, dont quelques-unes trempaient leurs pieds délicats dans ce joli petit bassin. Hier, nous avons eu de la neige; le haut des Agites était tout blanc.

C'est donc aujourd'hui que vous entendez Spurgeon. Combien j'aimerais être à Genève!

[1] Il en avait 47.

Sainte-Foy, 7 août 1860.

De Toulouse, je ferai une petite excursion dans l'Arriége, pour voir une église qui se trouve dans une vallée des Pyrénées, assez rapprochée de Toulouse. Cela me prendra deux jours.

Je devais passer à Bordeaux mon dernier dimanche; mais ce que j'ai vu ici m'a engagé à y rester. J'ai rarement annoncé la Parole à un auditoire plus nombreux et plus attentif que celui de Sainte-Foy. — L'un des pasteurs d'ici ira me remplacer à Bordeaux et je prêcherai le lundi soir dans cette dernière ville, à la place du dimanche.

J'ai passé deux jours à La Force avec le cher Bost et sa grande famille. Le jeudi, il avait réuni les trois établissements, pour que j'adressasse quelques paroles à ses orphelins, à ses estropiés et à ses idiots. On est ému, en présence de ces êtres voués à la souffrance. Ces enfants et ces jeunes filles chantent fort bien, ce qui du reste n'est pas étonnant avec un maître comme Bost.

Nous avons déjeuné, le mercredi, à *Béthesda.* Il y avait les directrices des trois établissements, les sous-maîtresses et quelques membres du troupeau. Ceux-ci arrivaient avec leurs voitures chargées de pierres, pour agrandir Béthesda.

Le jeudi, c'est à la Famille, qu'a eu lieu le repas qui a suivi le culte dont je t'ai parlé.

Berne, 14 janvier 1861.

Mon enrouement ne m'a pas encore quitté; mais il est moins fort, et il ne m'a pas empêché de prêcher hier. Comme je suis annoncé sur le journal pour tous les soirs de la semaine, il faut espérer que j'aurai de la voix. J'occupe une délicieuse chambre qui domine l'Aar et dont la vue s'étend jusqu'aux Alpes. J'ai été si heureux de retrouver cette chère famille, avec qui nous nous entretenons souvent de l'amie qui nous a quittés.

Annonay, 4 avril 1861.

Mes plans sont de partir samedi 6 courant pour les Faures de Barcelone, chez V*, où je voudrais passer le dimanche. — Je suis décidément plus faible que dans mes précédentes courses. Je le sens à la fatigue que j'éprouve dans les voitures. Hier en arrivant à Annonay, j'étais anéanti. En arrivant, c'est à peine si j'ai eu le temps de prendre une tasse de bouillon avant la réunion. Le cher E. B* a été as-

sez malade, et il l'est encore. Je loge donc chez son frère; mais les deux maisons sont contiguës et communiquent par un escalier. J'espère que je pourrai le voir souvent et qu'il me fera du bien.

Nous disions, ce matin, combien la faiblesse du corps ôtait de force et d'énergie, soit pour la lutte, soit pour la prière. — On a pitié des malades, quand on l'est soi-même.

Marseille, 9 novembre 1861.

Je reviens de Hyères. J'ai donc vu « la terre où les orangers fleurissent, » comme l'a dit Mme de Staël. Malheureusement beaucoup ont péri, non à cause du froid, mais à cause d'une maladie analogue à celle de la vigne. Ce qui attire encore plus les regards de l'étranger qui arrive dans cette délicieuse contrée, ce sont les palmiers plus nouveaux pour nous que l'oranger et le citronier. Il y en a quelques-uns sur une place, appelée la place des palmiers; ils ont au moins 25 pieds de hauteur et les fruits sont presque mûrs.

J'ai passé deux jours à Toulon, où j'ai eu deux réunions. — Il faut renoncer à toute description, quand il est question d'un port militaire et d'une flotte. Nous avons visité, un jour, patronnés par un

capitaine d'artillerie, l'arsenal et le bagne. Le second jour, avec un joli canot et une voile légère, gonflée par une brise fraîche, nous avons fait le tour de la rade, côtoyé ces gigantesques vaisseaux, visité du haut en bas le plus grand de tous. — Une des villes qui m'ont le plus frappé par leur position, c'est *La Ciotat*, entre Toulon et Marseille. Représentez-vous, au fond d'un golfe bleu, avec l'écume des vagues, qui forme comme une ceinture blanche sur le rivage, une petite ville située au pied d'une paroi de rochers, s'élevant comme un éventail pour la protéger, et en bas, de blanches maisons ressemblant à des cygnes qui dorment sur la grève.

Maintenant ce qu'on ne peut dire, c'est le bien-être qu'on éprouve en aspirant cet air suave, qui vous caresse le visage et vous fait sentir qu'on est transporté sous un autre ciel. On n'a pas besoin, pour le comprendre, de voir la végétation si différente de la nôtre, on n'a qu'à respirer cet air. C'est à peine, à propos de végétation, si l'on aperçoit de temps en temps un cerisier, un pommier, un poirier, au milieu de cette forêt d'oliviers et de figuiers qui couvrent la campagne. Il y a pourtant de véritables vergers, là où se trouvent des eaux pour les arroser. Ainsi à Aubagne, près de Marseille, j'ai vu des vergers qui ne le cèdent à aucun des nôtres.

On y faisait encore les foins (peut-être pour la quatrième fois) et ces foins étaient tout mêlés de fleurs.

Je suis passablement, mais toujours enroué, ce qui ne laisse pas que de m'inquiéter, ayant des réunions tous les jours et devant prêcher demain au temple. Nos réunions sont très nombreuses; il se peut que cela me conduise à prolonger un peu mon séjour à Marseille, et à retourner à La Ciotat qui est une station de la Société Evangélique. Quand on a fait un si long voyage, il faut en profiter pour faire tout le bien qu'on peut.

16 novembre. Je reviens d'une seconde course à La Ciotat, Toulon et Hyères. Je crois devoir utiliser mon séjour à Marseille, pour visiter des localités qui sont à quelques lieues. D'ailleurs je ne pourrais employer tout mon temps ici. Et il faut que j'y reste jusqu'à l'arrivée d'un frère, maintenant absent, dont la présence est indispensable pour que ma mission soit utile. Si tu vois un de ces messieurs, tu le leur expliqueras. Ils m'accorderont un *bill de confiance*. Dans tous les cas, je visiterai la Drôme et l'Isère pour m'informer de l'état de quelques stations; mais j'y resterai moins longtemps. Comme ces stations sont assez près de Genève, on pourra toujours les revoir au printemps. Vous voudrez bien m'adresser dès ce moment vos lettres à Chabeuil

(Drôme). Cela vous dira que je songe au retour. Vous comprenez que j'en aurai bientôt assez de cette vie errante.

Valence, 22 janvier 1862.

Je suis un peu triste. La pluie fouette mes vitres, et quoique je sois passablement, j'ai rarement eu le cœur serré comme hier en quittant Lyon. Mais cette tristesse est bonne!

Vergèze, 7 février 1862.

Je me suis arrêté à Vergèze, pour partager le long espace entre Marseille et Royan. Je vous remercie de vos chères lettres, que j'attendais et qui ont été pour moi « comme de l'eau fraîche pour un voyageur altéré et lassé. » (Prov. XXV, 25.)

Continuez à m'entretenir des nouvelles de Genève. Partout on attend Radcliffe, et ses cantiques le précèdent. Vous pouvez croire si je suis heureux de les faire chanter, et si on les aime dans le Midi. Le Seigneur a daigné bénir ma parole dans quelques endroits.

Royan, 15 février 1862.

Avant d'arriver ici, j'ai vraiment eu des aventures. A Carcassone, ayant été induit en erreur par le chef de gare, j'ai allongé inutilement la route jusqu'à Mazamet. A Castelnaudary, j'ai perdu ma bourse et, sans le brave conducteur, qui me l'a rapportée au moment où je venais de m'apercevoir de sa disparition, je ne sais pas ce que je serais devenu dans cette ville où il n'y a peut-être pas un seul protestant, et où je me trouvais seul, le soir, avec un sou dans ma poche. Cette délivrance m'a un peu fait oublier le froid affreux, que j'ai éprouvé pendant six ou sept heures de voiture; il faisait un mistral qui, je crois, ne le cédait en rien à votre bise. Enfin, arrivé à Castres au milieu de la nuit, j'ai pourtant pu dormir quelques heures avant de repartir pour Mazamet. Là j'ai été reçu chez Mme H* Il me faudrait longtemps pour raconter l'affection et les soins dont j'ai été entouré dans cette maison hospitalière. Mme H* et le cher ami A* ont pris toute espèce de précautions, pour que je n'eusse pas froid pendant les vingt-quatre heures de voiture et de wagon qui me restaient jus-

qu'à Bordeaux. Arrivé dans cette ville, je suis allé chez les chers amis L. H*, qui m'ont encore reçu avec tant d'affection!

Je reviendrai donc par Bordeaux, Limoges et Saint-Etienne, d'où je me rendrai à Cluny pour achever ma mission.

Maintenant tu voudras bien, en attendant que je puisse le faire de bouche, dire à nos chers amis D* toute la part que je prends à leur douloureuse épreuve. Il faut y avoir passé, pour pouvoir comprendre cette douleur. Je puis dire que le souvenir de notre chère petite Henriette me remplit encore de larmes.

Quant à Glardon, je suis consterné. Tu sais si j'aimais ce frère!

Etaules, 22. février 1862.

Je viens de passer une semaine bien remplie. Arrivé à Royan le samedi 15 février, j'ai prêché dans cette église le lendemain à une heure et à huit heures, lundi à Saintes, mardi à la Tremblade, mercredi à Chaillevette, jeudi à Mornac, vendredi à Breuillet et aujourd'hui samedi à Etaules. Demain dimanche, il y aura une réunion mensuelle à Saujon, où je serai appelé encore

à présider deux réunions. Lundi 24, je retournerai à Royan, pour y prêcher encore lundi et mardi. Mais ce sera la fin, et il en est temps! J'ai pourtant encore fait annoncer deux réunions à Bordeaux, l'une mercredi chez H*, l'autre jeudi à la chapelle. Vendredi, s'il plaît à Dieu, je reprendrai le chemin de Genève, où je pourrai, je crois, arriver le samedi 8 mars, à moins de circonstances inattendues. J'entre dans ces détails pour que vous puissiez me suivre dans mon voyage. Vous aurez compris que la température de ces dernières semaines n'était pas propre à me faire du bien; je ne m'en suis donc pas fait autant que je l'avais espéré. Malgré cela, je continue d'être bien mieux qu'à Genève. Quoique ma vie soit fatigante, je ne m'en ressens pas. On me soigne partout avec une touchante affection; chaque personne chez qui je loge, donne le mot d'ordre à celle chez qui je me rends, et je trouve en arrivant tout ce qu'il me faut.

Tout est nouveau, dans ces contrées qui avoisinent le grand Océan : l'autre jour, j'ai vu le soleil se coucher près de l'île d'Oléron. J'entends le bruit de l'Océan, quoique j'en sois éloigné de quelques lieues. C'est comme le roulement continuel du tonnerre. Mais j'aimerais bien mieux

entendre le bruit des vagues de notre lac, venant se briser sur la grève de Villeneuve.

Adieu, mes bien aimées!

Je vais donc entrer dans ma quarante-neuvième année.

F. B.

FIN

TABLE

LETTRES

